

Le Père Jacques

Martyr de la Charité

Témoignages présentés par le
P. Philippe de la Trinité

Les Études Carmélitaines
chez
Desclée de Brouwer
©1947

[7]^a

LETTRE
DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL
DES CARMES DÉCHAUX DE PARIS

Paris, le 23 janvier 1947

Mon Révérend et bien cher Père Philippe,

Je vous remercie et vous félicite d'avoir si bien fait revivre la physionomie du Père Jacques. Votre souci de tracer un portrait exact ne vous a pas conduit à écrire la biographie traditionnelle que certains eussent souhaitée, mais à établir un documentaire exhaustif et indiscutable.

Les témoignages recueillis et présentés avec tant d'amour nous permettent de discerner dans l'existence du Père Jacques une incontestable unité. C'est sur cette unité qu'il me plaît pour ma part de porter témoignage.

Il m'a été donné de connaître de très près le Père Jacques, puisque j'ai été son prieur depuis son arrivée à Avon en 1934 jusqu'à mon départ à Lille comme maître des novices en 1936. Certes, quelques travers de nature signalés par vous-même et [8] par d'autres témoins de sa vie ne m'ont pas échappé. Ils m'ont fait plutôt sourire que souffrir. Le Père Jacques était un grand cœur, et ce qui le caractérisait du point de vue carmélitain, c'était son souffle, sa flamme véritablement élianiques. Aussi tout en admirant la manière dont la Providence a provoqué son ascension vers les sommets, je ne suis nullement surpris d'une telle réussite. Cette vie est homogène. À Compiègne, à Sarrebruck, à Mauthausen, à Gusen, ce bagnard n'a été aussi magnifique en sa charité, en son zèle, que parce qu'il était le Père Jacques, tel que nous l'avons connu à Avon. On manquerait d'imagination, et l'on connaîtrait bien mal notre histoire, en concevant le Carme selon un canon stéréotypé. Le formalisme desséchant est totalement inconnu de nos Saints. Il y a place chez nous pour des personnalités différentes, fussent-elles originales, pourvu qu'elles communient dans un même idéal : l'idéal du Carmel, et qu'elles sachent montrer comme l'exigent sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, « une âme royale ».

Je forme des vœux pour que ce livre fasse grand bien dans l'Église et même en dehors d'elle.

Croyez, mon bien cher Père Philippe, à mes sentiments fraternellement affectueux.

*Fr. Élisée de la Nativité,
prov. O.C.D.*

^a [Nous indiquons entre crochets et d'une couleur bleue, les pages du livre du Père Philippe de la Trinité. Nous mettons également entre crochets, soit dans le texte, soit dans les notes, des informations complémentaires que nous avons recueillies (identification de personnes, date ou destinataire d'un courrier), parfois étant en possession des originaux, nous complétons ou modifions les écrits du Père Jacques, cités par le Père Philippe de la Trinité. NdÉ.]

Une réflexion d'enfance situe le Père Jacques dans sa véritable perspective : « Maman, dit-il un jour, la religion, ce n'est plus intéressant, elle n'a plus de martyrs ! »

Il ambitionnait déjà de verser son sang pour le Christ. Son ardeur ne devait jamais s'éteindre.

*
**

Directeur du Petit-Collège des Carmes d'Avon, conscient de ses responsabilités chrétiennes et françaises, sous l'occupation nazie, il avait estimé devoir aider les traqués de toute opinion, abriter de jeunes israélites dont les familles étaient persécutées, faciliter enfin à nos grands enfants de France la résistance au service du travail obligatoire imposé par l'ennemi.

Il fallait prêcher d'exemple le respect de la personne humaine, de la famille, de la liberté de conscience, des valeurs patriotiques, et il l'a fait.

À qui lui avait objecté avec affection : « Mais vous serez irremplaçable », il avait répondu : « Ma mort sera plus utile et plus féconde que ma vie ». Il en avait ainsi jugé et, comme Supérieur Provincial, je l'avais approuvé.

« À une époque où l'on a pris trop souvent la poltronnerie pour de la prudence, la crainte du risque pour prétexte à [10] l'inaction si ce n'est à la lâcheté, la pusillanimité pour de la patience, la magnanimité pour de l'exaltation, la noblesse pour de l'orgueil, à une époque où les valeurs morales essentielles ne se défendent et ne se défendront que par l'exemple, je ne peux regretter ni sa décision, ni mon approbation¹. »

Le Père Jacques est resté le sel de la terre. Il ne s'est pas affadi. Il a rempli sa mission.

*
**

L'abîme appelle l'abîme, dit l'Écriture ; l'abîme du crime, l'abîme de l'amour.

Ce fut vrai du Père Jacques dans les camps de concentration, où il vécut en apôtre de la charité.

« Lorsque je me remémore les deux années infernales passées à Gusen, toute une succession de visages amis défile devant mes yeux, écrit M. Louis Deblé. De tous ceux que j'ai connus, le Père Jacques est celui qui m'a le plus marqué et surtout un de ceux dont je me souviens avec le plus d'admiration : pour certains le camp de concentration fut la ruine des mœurs, l'avilissement du corps et de l'esprit ; pour beaucoup, ce fut une rude école de la vie, un creuset où se trempèrent le caractère et la volonté ; pour le Père Jacques il fut bien davantage : il fut un cadre idéal pour l'épanouissement de ses qualités, et le rayonnement de sa pensée. »

Cadre idéal ?

Le R.P. Riquet, prédicateur de Notre-Dame, qui a rencontré le Père Jacques à Compiègne, en témoigne aussi, se faisant l'écho de voix unanimes :

« À Mauthausen, je ne l'ai pas revu, mais j'ai entendu parler de lui, du courage avec lequel il avait supporté, à Sarrebruck, les brimades coutumières, de sa charité pour ses camarades malades ou affamés, et, plus tard, à Gusen, de l'héroïsme [11] de cette même charité, qui donnait même de son plus strict nécessaire, aux dépens de sa santé, de son inlassable zèle des âmes, qui le rendait capable de toutes les audaces et de toutes les imprudences pour prêcher quand même, dire la messe, donner les absolutions.

Pour les communistes de Mauthausen que j'ai si bien connus, le Père Jacques était le prêtre indiscutable, inattaquable, pour lequel, volontiers, ils auraient risqué leur vie, comme à Compiègne déjà, ils avaient décidé de le sortir de prison par la force, si les Allemands avaient voulu l'y maintenir après ses fameuses conférences.

Le Père Jacques, à Mauthausen comme à Compiègne, a été incontestablement le plus

¹ Extrait de l'allocution prononcée au service célébré dans l'ancienne église des Carmes, rue de la Pompe, le 19 juin 1945, en présence du T.R.P. Louis de la Trinité (Amiral Thierry d'Argenlieu, Chancelier de l'Ordre de la Libération).

rayonnant, le plus aimé, le plus évangélique des témoins du Christ². »

Religieux de l'ordre du Carmel, le Père Jacques s'est ainsi montré le digne fils de l'apostolique Thérèse d'Avila, consumée de l'amour des âmes, et de Jean de la Croix, au dépouillement total, docteur de l'Absolu, le digne frère de sainte Thérèse de Lisieux, sa compatriote normande, Patronne de France à l'égal de sainte Jeanne d'Arc³ et Patronne des missions du monde entier.

Le Père Jacques, héroïque témoin du Christ, au milieu des quelque vingt nations rassemblées à Mauthausen !

*

**

J'avais fait mes adieux au Père Jacques le 6 mars 1944 à la prison de Fontainebleau. – Je ne devais plus le rencontrer vivant⁴.

Accompagné du lieutenant Caveau, je descendis le 6 juin [12] 1945 dans la crypte semi-obscur de l'ancien couvent des Carmes de Linz.

Le Père Jacques y reposait en son cercueil.

Je le revis, une fois encore : son visage, détendu, rayonnait le calme et la paix, comme en un sommeil paisible.

C'était bien lui.

Si les nazis l'avaient dépouillé de sa robe de bure, du moins la Providence avait-elle voulu la lui redonner. Il avait expiré le samedi 2 juin à l'hôpital Sainte-Élisabeth tout proche d'un Carmel dont les religieux lui rendirent l'habit de notre Ordre.

Agenouillé à ses pieds, je fis un acte de foi : il ne fallait rien regretter. Cette mort en exil, le Père Jacques l'avait prévue et l'avait souhaitée comme sa dernière raison de vivre.

Si dur que ce fût pour nous, il était donc exaucé⁵.

*

**

Le cercueil du Père fut ramené de Linz par avion⁶.

[13] L'enterrement eut lieu le 26 juin 1945, au cimetière conventuel d'Avon, par une journée de

² Lettre du 31 mai 1946.

³ Par bref de S. S. le Pape Pie XII, en date du 3 mai 1944.

⁴ Au cours du mois de mai 1945 nous avons eu l'immense joie d'apprendre qu'il avait survécu et nous l'attendîmes même par deux fois à l'aérodrome du Bourget, où l'on nous avait annoncé son arrivée comme moralement certaine. Nous ne doutions toujours pas de sa guérison, quand parvint la nouvelle de son état désespéré et je brusquai alors mon départ pour l'Autriche.

⁵ Lors de mon départ pour Linz, le T.R.P. Élisée, provincial en charge, m'avait écrit : « Si nous devons subir l'épreuve et le perdre, qu'il sache combien nous apprécions son œuvre à Avon et la valeur de sa captivité ».

Le T. R. P. Louis, ancien provincial, m'avait chargé du message suivant : « Dites-lui que je l'ai beaucoup aimé. Qu'il a bien servi, par sa vie et sa mort, sa Province, et donc son Ordre et l'Église. Que par sa captivité et ses souffrances, il a bien mérité de la France et que de toute mon âme, je le bénis ».

Le R.P. Lucien, Prieur de Lille, m'écrivait le 10 juin : « J'ai appris la nouvelle pour la fête du Sacré-Cœur. Nous avons chanté le *Magnificat* avec l'antienne du jour : « *Ignem veni mittere in terram* », – et le P. Lucien disait au service célébré en la chapelle du Carmel de Lille, le 16 juin : « Ici-bas il y a quelque chose qui importe plus que toutes les réalisations que l'on voudra, plus que tout ce que l'on peut prendre dans ses mains, c'est l'amour de Dieu et du prochain, porté jusqu'à l'héroïsme [...]. Cet enseignement-là le Père Jacques nous l'a donné : il y a quinze jours aujourd'hui, tranquillement, en pleine sérénité, un samedi comme saint Jean de la Croix, il a offert sa vie à Dieu, sans l'ombre d'un retour en arrière, dans la joie de l'offrir... »

Le T.R.P. Marie-Eugène, définitif général de l'Ordre, qui avait connu le Père Jacques, me confiait à son tour, dans une lettre écrite de Rome : « Son œuvre à Avon, et ce que nous savons de son aventure héroïque et surnaturelle de la fin me paraissent bien dans la ligne de cette âme qui allait toujours droit devant elle ».

⁶ Le corps du Père Jacques nous a été ainsi rendu grâce au concours de Mme Hayaux du Tilly et de Mme la Générale de la Morlay, de la Croix-Rouge française ; de M. Billoux, ministre de la Santé Publique, de M. Tillon, ministre de l'Air, et du Commandant Cuffaut, de l'escadrille Normandie. Le corps fut béni au Val-de-Grâce par M. l'Abbé Rodhain, Aumônier général des Prisonniers de guerre.

printemps douce et lumineuse, comme le Père Jacques l'avait toujours désiré.

Le Grand Rabbin Jacob Kaplan apporta devant cette tombe le témoignage du Grand Rabbin de France⁷ :

« Dans le geste du Père Jacques, dit-il, nous célébrons, nous glorifions, le geste des nombreux Prêtres et Directeurs d'institutions catholiques, des nombreuses Sœurs de Charité et Mères Supérieures qui n'ont pas hésité, en dépit de tous les périls auxquels ils s'exposaient, à donner un refuge aux Juifs persécutés.

Il y a eu plus de cent mille Juifs déportés, plus de dix mille Juifs massacrés sur le territoire. C'est un nombre considérable car il représente un tiers des Israélites en France. Mais ce nombre eût été plus considérable encore s'il n'y avait eu, pour déjouer les plans d'extermination de l'hitlérisme, l'attitude admirable du Peuple de France.

Et ainsi, nous avons vu à la fois la cruauté poussée à son plus haut point d'horreur, et la charité portée à son plus haut degré de noblesse et de beauté⁸. »

C'est un fait indéniable, reconnu de toute l'assistance : quand, sur le texte dactylographié de ma brève allocution, je lus les mots suivants : « Il parlait de la mort comme d'un jour de lumière, égayé du chant des oiseaux, symbole du chant des anges », – des oiseaux se firent entendre, de manière soudaine et bruyante, joyeuses notes très remarquées, car c'étaient bien des rossignols et ceux-ci n'ont pas coutume de chanter en plein midi... Mais le petit Lucien, devenu Jacques de Jésus, avait tant aimé l'œuvre de Dieu dans la nature, et le Christ, dans les hommes, [14] que, pour lui, les rossignols s'étaient fait le clair écho de l'*Alléluia* des anges... « La mort des justes est précieuse au regard de Dieu⁹. »

**

28 octobre 1945. – La *Rue du Père Jacques* est inaugurée au lieu et place de la *Rue de la Charité*, sur le parcours bordant notre collège et notre couvent.

« Le Père Jacques, dit à cette occasion le Maire d'Avon¹⁰, est un héros de légende, une des gloires les plus pures et les plus modestes de la Patrie et de l'Humanité : l'exemple de sa vie, de son sacrifice conscient, aura sa place auprès des actes d'héroïsme qui font partie du patrimoine national...

La *Rue de la Charité*, la plus modeste peut-être de notre ville, portera désormais le nom de *Rue du Père Jacques*. Elle est humble comme la vie de ce grand disparu, humble comme sa mort.

Peut-être est-ce avec un certain regret que nous voyons disparaître le nom de l'établissement qui, par le passé, a soulagé tant de misères et d'infortunes¹¹, mais nous savons que si le mot "Charité" est désormais absent, la charité vraie, la plus belle de toutes les vertus humaines est maintenant gravée dans le cadre de cette plaque.

Le Père Jacques est le symbole de cette vertu, et ce sera à sa mémoire, mon ultime hommage¹². »

**

⁷ M. Julien Weill.

⁸ La plus belle couronne déposée sur le cercueil portait l'inscription : « Une famille israélite d'Avon reconnaissante ».

⁹ Liturgie. – Le 2 juillet avait lieu la bénédiction de la croix de bois portant le nom du Père Jacques ; M. Hubert Bidou, Président de l'Association des Anciens Élèves, et M. l'Abbé Bernard Lussigny redirent au Père Jacques, sur sa tombe, l'indéfectible attachement du Petit-Collège.

¹⁰ M. Lucquin, médaillé militaire, Croix de guerre 1914-1918, 4 citations, Officier d'instruction Publique.

¹¹ La *Charité* d'Avon, hôpital des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. (Sur toute une longueur, d'ailleurs, au-delà du Collège, – et nous y avons tenu – la rue conserve encore ce nom).

¹² M. Lucquin.

À Barentin (Seine-Inférieure), ville natale de Lucien Bunel, lors d'une imposante cérémonie, en présence du député André Marie, le 24 juin 1945, la place de l'Église (place du monument aux Morts de 1914-1918) est appelée *Place du Révérend Père Bunel*.

[15] Faire connaître le Père Jacques, martyr de la charité, c'était mon devoir de Français, de frère et d'ami.

Je l'ai beaucoup aimé¹³.

Écolier, soldat, surveillant, professeur, directeur de collège, prisonnier de guerre, résistant, déporté, – séminariste, prêtre, religieux, – jamais il n'est banal et toujours il attire.

Bien légères, les ombres de son tempérament ont été s'atténuant sans cesse, au bénéfice de la lumière, jusqu'à s'épanouir en prodigieuse clarté.

Mon rôle est modeste. Il importe seulement que les témoins se fassent entendre, – témoin moi-même, ici ou là¹⁴.

C'est un ensemble de documents que je donne à méditer au lecteur : la personnalité du Père Jacques est assez puissante pour se dégager d'elle-même.

« Pour le reste des hommes, on fait leur éloge à grand renfort d'amplifications, écrit saint Basile. Mais pour les justes, la simple vérité de leurs actions suffit à montrer l'abondance de leurs mérites¹⁵. » Et c'est bien le cas du Père Jacques.

Une main plus habile que la mienne pourra tenter son portrait de manière plus réduite et plus homogène, – je le souhaite, – mais les sources que voici garderont toujours leur valeur.

[16] « Soyez ce que vous êtes », répétait le Père à ses élèves.

Les témoins diront ce qu'il fut, tout au long de sa vie, à l'honneur de sa famille et de son Ordre, de l'Église et de la France.

Paris, 15 janvier 1947.

Fr PHILIPPE DE LA TRINITÉ
o. c. d.

[17]

¹³ J'ai rencontré l'abbé Bunel pour la première fois en 1931 au couvent de Lille.

J'ai vécu aux côtés du Père directeur-fondateur du Petit-Collège Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus à Avon (S.-et-M.), de 1934 à 1939, comme sous-directeur, et tout près de lui encore, comme supérieur, de 1940 au jour de son arrestation (15 janvier 1944).

¹⁴ Je remercie particulièrement, outre chacun de ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice, le Père Maurice de la Croix, ancien élève du Père Jacques à Saint-Joseph du Havre, qui a rassemblé la plus grande partie de la documentation au prix de longs efforts, et le Père Bruno de Jésus-Marie, qui m'a donné de judicieux conseils pour la mise au point de mon travail, édité par les soins des « Études Carmélitaines » dans leur collection de psychologie religieuse.

Nous accueillerons avec reconnaissance toutes les remarques qui pourront nous être faites au sujet de cette biographie dans le but de l'améliorer et de la compléter à l'occasion d'une autre édition.

Nous déclarons vouloir nous conformer en tout aux décrets du Souverain Pontife Urbain VIII, en soumettant à l'autorité de la Sainte Église tous les faits racontés dans cette- biographie, tous les jugements qui s'y trouvent formulés, tous les termes de vénération qui y sont employés.

¹⁵ Patrologie grecque de Migne, t. XXXI, c. 492, in *Gordium martyrem*, traduction Rivière.

[18]

I

EN QUÊTE

DE

L'ABSOLU

« NON, MERCI PETIT !
TON GESTE ME SUFFIT... ! »

L'enfance (1900-1912)

« Laissez-le moi jusqu'à vingt ans... » – Les parents de Lucien Bunel – « Je serai un grand, grand M. le Curé » – À l'école, à l'église – « Ne pleure plus, mon Lucien »

« LAISSEZ-LE MOI JUSQU'À VINGT ANS... »

Mai 1899. – « Bavardant avec deux voisines, dont la Mère Marie qui recevra Lucien à sa naissance et le portera souvent dans ses bras, maman voit venir une inconnue, écrit M. René Bunel. “Bonjour, mesdames, voulez-vous que je vous dise la bonne aventure ?” – “Oh, merci, répond maman, nous ne croyons pas à ces balivernes, et nous n'avons pas d'argent à vous donner.” – “Je ne vous demande pas d'argent, reprend la bohémienne, je viens seulement vous annoncer que dans neuf mois, vous mettrez au monde un garçon qui sera votre joie et votre soutien dans votre vieillesse.” Maman s'esclaffe, les voisines se moquent d'elle, l'appellent cachottière et parient uniquement pour voir si la prédiction se réalisera. “Si c'est vrai, dit la Mère Dubert, c'est moi qui serai la marraine et il s'appellera Lucien.”

Après des couches très pénibles, le 29 janvier 1900, maman donna le jour à un garçon qui fut baptisé Lucien et la Mère Dubert fut [20] marraine. La vie reprenait son cours normal avec trois garçons à la maison, Alfred, André, et le futur Père Jacques¹ ».

À l'âge d'un an, le petit Lucien est très malade. Sa mère le tient dans ses bras, disant toute sa peine à quelques voisines. Une bohémienne s'approche encore qui propose la bonne aventure. « La bonne aventure ! mais je l'ai dans mes bras », répond brusquement la Mère Bunel. – « C'est justement pour cela que je viens, répartit la visiteuse, l'enfant que vous portez est un garçon. Ne le pleurez pas. Il vivra, il portera un grand nom, et sera votre gloire et votre soutien dans votre vieillesse. » – Une voisine, incroyante, éclate de rire. « Eh ! eh ! C'est peut-être le pape que tu portes, Pauline ! » La bohémienne reprend : « Il sera même plus que cela² ! »

Le Père Jacques me répétant cette histoire dans l'intimité ajoutait que, d'après ses parents, il serait plus qu'un évêque ! – « Archevêque, alors ? » lui disais-je d'un ton moqueur...

Mais l'enfant est loin d'être guéri. Le médecin estime même qu'il est perdu. Humainement désespérée, sa maman va tenter l'impossible. Elle se confie en Dieu seul.

« Il y avait, paraît-il, dans la campagne au-delà de Fréville, une statue de saint Germain, écrit M. René Bunel. Une vieille avait dit à ma mère qu'il fallait faire une neuvaine et conduire là son Lucien pour le sauver.

Ma mère a confiance. Accompagnée de mon père, elle emmène le petit un dimanche matin. Il fait un temps de chien. La pluie tombe très fort, le vent souffle en tempête. Les voisines intimes avec elle lui disent qu'elle n'est pas du tout raisonnable, puisqu'elle attend un autre bébé qu'elle porte déjà

¹ Témoignage de M. René Bunel, dernier frère du Père Jacques.

M^{me} Bunel, née Pauline Pontif, était fille d'un berger. Elle et son mari, Alfred, étaient si pauvres au moment de leur mariage qu'ils durent alors, pour acheter quelques meubles, contracter une dette à éteindre progressivement sur leurs maigres salaires. M^{me} Bunel perdit son deuxième bébé très jeune (une fille). Elle travailla en usine jusqu'à la naissance du troisième, mais elle ne confia jamais les deux premiers à la crèche de l'usine « pour éviter une erreur sur le livre » (lettre du 2 juin 1946). Elle avait peur de les confondre avec d'autres et demandait à des voisines de les garder. Lucien fut le quatrième de huit enfants.

² Témoignage de la famille. Il y eut bien deux « bohémiennes » à prophétiser ainsi. Les Bunel habitaient alors Barentin, entre Rouen et Yvetot.

depuis cinq mois. Elle part quand même. Il fallait marcher deux heures et demie, je crois, [21] pour atteindre le but. Mon père et ma mère récitent leur chapelet tout en poussant la voiture. Ils arrivent exténués et trempés ; ils s'agenouillent et maman offre à Dieu son petit en des termes entendus plus de mille fois depuis : *“Mon Dieu, laissez-le moi jusqu'à vingt ans, après prenez-le, il vous appartient, mais donnez-moi la joie de vous l'offrir quand il sera grand.”* Subitement, dans la voiture, l'enfant moribond s'agite. Mon père et ma mère le découvrent avec précaution : il sourit. Ravis, mes parents tombent à genoux pour remercier Dieu. Ils se rendent à une ferme voisine et essaient de donner du lait au petit qui le prend avec joie.

Ce que la science n'avait pu faire, la foi l'avait réalisé ; mon père et ma mère rentrent triomphants sous un ciel dégagé. Inutile d'ajouter que l'athéisme des voisines en est ébranlé et que la brave mère Marie s'écrie : *“Oui, vraiment, il y a quelque chose au-dessus de nous³ !”* »

LES PARENTS DE LUCIEN BUNEL

« Mon père fait des heures supplémentaires pour augmenter ses maigres ressources, écrit M. René Bunel. C'est un simple ouvrier de filature, intelligent, très droit, très appliqué à son travail, ce qui lui valut finalement avec l'estime de son patron, la place enviée de contremaître. Il est aussi très pieux et dit son chapelet en allant au travail ou en revenant⁴.

À l'époque de la naissance de Lucien, il devait gagner 3 frs 50 par jour.

Il se levait à 5 heures du matin et travaillait jusqu'à sept heures du soir, sans samedi après-midi, avec en plus la corvée le dimanche jusqu'à midi.

Le soir, il rentrait tard, mangeait sa soupe et bien peu de chose, presque sans parler, puis tout le monde allait se coucher, sauf le [22] samedi... Ma mère m'a souvent rappelé le temps où, elle se menait au baquet avec mon père, le samedi soir, pour nettoyer les *uniques* chemises et tabliers afin de pouvoir habiller proprement son petit monde le dimanche matin⁵ ».

« Comme nous, Lucien fut habitué tout jeune à une vie de travail⁶. Il était levé très tôt et couché aussi d'assez bonne heure. Quant à la nourriture elle devait être ce qu'elle fut plus tard pour nous, sans doute un peu plus maigre encore. J'étais le dernier ; mes frères aînés travaillaient déjà, et grâce à leurs petits salaires, amélioraient notre situation⁷. Il est exact que nous ne connaissions pas le *beefsteak* à la maison, c'était trop cher⁸.

³ Le Père Jacques m'avait lui-même raconté l'événement. Lorsque René annonça à sa mère la mort de Lucien en juin 1945, « elle prit sans mot dire, nous dit-il, une photographie du Père Jacques, la plaça ostensiblement sur le petit buffet près de celle de mon frère aîné disparu à l'autre guerre. Elle alla chercher des fleurs blanches qu'elle mit dans un verre, près des photographies et elle s'agenouilla : *“Mon Dieu, dit-elle alors, je vous l'avais promis ! Vous me l'avez laissé plus longtemps encore que je ne l'espérais, que votre volonté soit faite !* »

⁴ Ce détail avait frappé le Père Jacques qui me l'avait rapporté. « M. Bunel allait à la Messe le dimanche, faisait ses Pâques mais c'était tout. Les dernières années de sa vie, par contre, il communiait tous les jours. »

⁵ M. Bunel père fut un jour renvoyé de l'usine où il travaillait pour avoir pris la tête d'un syndicat et mené une active campagne de revendications.

« Il s'est éteint brusquement en quelques minutes le 5 mars 1943, usé par le travail d'une vie dure pour élever 7 enfants, dont un prêtre, en un temps où il n'y avait aucun secours pour les familles nombreuses. De cet humble ouvrier consciencieux je conserve un souvenir réconfortant fait de vénération et d'admiration. » (Lettre du Père Jacques au Carmel de Pontoise, le 15 mars 1943).

⁶ « Par exemple, écrit sa sœur, cueillir de l'herbe pour les lapins, ramasser du bois mort, faire des courses. » (Madeleine Bunel, aujourd'hui M^{me} Louis Clatot).

⁷ Alfred et André vont travailler après leur certificat d'études. Le premier a 12 ans et demi, le second 11 ans et demi.

⁸ « Je me souviens du menu normal presque invariable. À midi : pot-au-feu le dimanche, rata le mardi ; en dehors de cela : légumes sans crème. Je ne me souviens pas du beurre, puisque ma mère n'en achetait qu'une livre par semaine. Le soir, soupe à l'eau. À l'âge de dix, onze ans, et plus tard, je l'ai faite moi-même. En guise de crème, je versais un quart de litre de lait au moment de servir. Notez que dans le lait, sous prétexte de rincer le broc, ma mère versait un demi-litre d'eau pour un litre et demi de lait, ce qui lui permettait de sauver les apparences. Après la soupe, l'été, un morceau de radis gris, une salade ou un petit morceau de fromage, et au lit. L'hiver, la moitié d'un hareng-saur, ou une attignole d'un sou. Rarement nous eûmes au goûter la tartine de crème avec sucre en poudre dessus, mais ce jour-là, il y avait fête au logis. Plus souvent nous avions du pain avec un tout petit morceau de chocolat. Une barre (le huitième d'une tablette de 250

Et cependant nous vivions heureux, car, si papa travaillait toute la journée, maman veillait à la bonne tenue de ses petits qui apprirent tous à bien prier sur ses genoux. À table, il fallait être sage et ne bavarder que lorsqu'on y était invité ; attendre que maman serve et demander très poliment ce dont nous pouvions avoir besoin. Avant de nous envoyer en course, ma mère nous recommandait toujours le "Bonjour monsieur et bonjour madame", "Merci mon [23] sieur, au revoir monsieur", et gare la volée si nous omettions par hasard de nous soumettre à la règle ! Dans nos jeux, si maman nous appelait, il fallait accourir sur-le-champ, sans quoi la volée, et, chose plus grave, au lit sans souper ! Le matin, pas d'histoires, la porte s'ouvrait et un retentissant *les gosses* suffisait à faire sauter tout le monde du lit. Le dimanche, nous pouvions faire la grasse matinée... jusqu'à huit heures.

Chez nous le respect dû aux parents n'était pas une chimère ; c'était tellement sacré, qu'à travers le passé, j'aperçois toujours ma mère comme une personne avec laquelle on ne discute pas, et devant laquelle on s'incline sans sourciller, bien que ma mère soit toute petite et toute menue. Que de volées reçues ! Que de soirs au lit sans souper ! Pourtant, quels souvenirs de papa et maman, quelle affection entre les parents et les frères et sœurs !

Jamais Lucien n'eut droit aux volées. On nous le citait en exemple. Nous aurions dû en être jaloux. Bien au contraire, nous le respections, comme un personnage, tant il y avait de douceur dans ses manières et dans son caractère⁹.

« Lucien n'avait que dix-huit mois de plus que moi, écrit sa sœur Madeleine, mais il était beaucoup plus calme et m'abandonnait déjà ses jouets¹⁰. Une année, le Père Noël lui apporta un polichinelle avec de belles cymbales aux mains : il me fit envie. Lucien me le donna tout de suite. Par contre il ne manquait jamais de me reprendre si je disais ou si je faisais quelque chose de mal ».

« JE SERAI UN GRAND, GRAND M. LE CURÉ »

« Il a cinq ans, quant à brûle-pourpoint, il déclare à sa mère, au moment du départ de son frère Alfred pour l'école communale : "Tu sais, maman, quand je serai grand, je n'irai pas à l'école à Alfred". – Et où iras-tu ? demande sa mère : "À l'école de M. le Curé, car je serai un grand, grand M. le Curé¹¹" ».

« Quand Lucien eut la joie d'assister à la messe et d'être enfant de [24] chœur, il n'eut plus qu'une idée, celle de jouer à M. le Curé. Comme il était plus âgé que nous, il fallait un peu subir sa loi – non pas qu'il l'imposât, car il avait l'art de nous la faire accepter – et je me revois ânonnant des a, a, a, o, o, o, et prenant part à des processions burlesques par le décor, mais combien sérieuses dans l'intention ! À cette époque (j'avais 4 ou 5 ans), Lucien fut surpris dans le grenier, monté sur une chaise, s'adressant sans doute à des fantômes pour louer les beautés et les bontés de Dieu. Ma mère et des voisines qui s'étaient cachées, entendirent son sermon ; la voix de cet enfant les toucha beaucoup. Et l'enfant dit à sa mère qui l'interrogeait à ce sujet : "Il faut bien que j'apprenne à parler aux hommes".

Dès lors, Lucien était pour tous marqué du sceau de Dieu. On l'appelait "le petit curé¹²" ».

Dans ses grandes lignes, je connaissais moi-même par le Père Jacques le trait que voici. – La

grammes) était elle-même coupée en quatre. » (René Bunel)

⁹ M. René Bunel.

¹⁰ « Lucien jouait le plus souvent avec des bouts de bois, des ficelles et des cailloux. » (René Bunel).

¹¹ M^{me} Madeleine Clatot.

La famille habitait alors Pavilly où Lucien allait à l'école maternelle. Les divers changements de résidence s'expliquent surtout du fait que M. Bunel père prenait où il la trouvait la situation la plus avantageuse.

¹² M. René Bunel.

« Dans nos jeux, il sera toujours le prêtre qui baptise la poupée et ne manquera jamais de nous faire un sermon. » (M^{me} Clatot).

Deux abbés, frères du grand-père Bunel, avaient été prêtres dans l'archidiocèse de Rouen. L'un, finalement curé de Saint-Jacques-sur-Darnetal, était un « homme loyal et franc, d'une conduite parfaite, d'une grande piété. » Accompagné de deux camarades, Lucien alla avant son ordination, en 1925, se recueillir sur la tombe de ce grand'oncle. L'autre mourut curé de Saint-Ouen-du-Breuil. On y garde encore son souvenir tant il fut bon et généreux. À sa mort, dit-on, il n'avait même plus une chemise. Une personne charitable, sa toilette faite, dut lui en donner une. (Madeleine Chalot)

scène se passe en 1909¹³.

« Nous jouions dans le jardin, mes frères, ma sœur et moi, écrit M. René Bunel. Il devait être quatre heures de l'après-midi et c'était sûrement un jeudi ou un jour de vacances. Tout à coup un mendiant pousse la grille d'entrée et s'avance vers nous. Je crois revoir ce vénérable vieillard à longue barbe, bâton en main, baluchon sur le dos. Effrayés, nous nous précipitons près de notre mère. Le mendiant demande l'aumône, ne serait-ce qu'un morceau de pain. Ma mère lui montre ses enfants et lui dit qu'étant trop pauvre, elle ne peut rien donner, qu'il aille donc chez les riches, etc... Pendant ce temps, Lucien avait ouvert le buffet et taillé un grand morceau de pain sur lequel il avait mis du fromage, puis, s'avançant, il le présenta au vieillard. Ce dernier, posant sa main sur la tête de Lucien, déclara : "Je le savais, mon petit, que tu me donnerais mon pain ; je te remercie, je n'en ai pas besoin, que le Bon Dieu te protège !" [25] Comme mon frère insistait, le vieillard lui dit : "Non, merci, petit, ton geste me suffit". En colère de voir qu'il dupait ainsi son petit Lucien qu'elle aimait tant, ma mère parla durement au visiteur et l'accompagna un bout de chemin dans le jardin le priant de n'y pas revenir. Alertées, les voisines étant sorties demandèrent à ma mère ce qu'il y avait. Maman leur montra le vieillard qui entra alors à l'école maternelle et leur expliqua la scène.

Nous attendîmes en vain sa sortie. Intriguées, car cette maison n'avait qu'une entrée, les femmes décidèrent d'aller voir ce qui se passait. Elles se rendirent donc à l'école et y trouvèrent une laveuse. C'était la mère Guennery, qui, de sa place, était obligée d'apercevoir tout visiteur. Or elle déclara n'avoir vu personne. On se moqua d'elle, mais les institutrices, qui précisément bavardaient dans la cour, confirmèrent ses dires. Nul n'avait vu ni entrer ni sortir le mystérieux vieillard. Une des voisines déclara en conclusion : "*C'est sans doute le Bon Dieu*", et tous de rappeler alors la guérison miraculeuse de Lucien dans sa petite enfance¹⁴ ».

À L'ÉCOLE, À L'ÉGLISE

Lucien allait à l'école communale de Barentin.

« Il était souvent premier en classe. Il était très gai, moqueur même, rapporte un de ses camarades. Nous avons eu un maître d'école du nom de Beudet que je n'ai jamais bien aimé, Bunel se moquait beaucoup de lui. Un jour le père Beudet se fit une entorse en descendant les escaliers. Je vois encore Bunel partir d'un formidable éclat de rire.

Un autre jour le père Beudet nous donnait une explication sur il fit "pouah-pouah", et ce fut encore pour Bunel l'occasion de se moquer de lui en faisant des "pouah-pouah" à n'en plus finir.

[26] Je me demande maintenant si Bunel ne se doutait pas vaguement que c'était un sectaire, plus ou moins franc-maçon¹⁵ ».

« Il réussit bien le français, note sa sœur Madeleine, et quand notre maîtresse nous lit en classe sa rédaction envoyée par l'instituteur, je reconnais tout de suite que c'est son devoir ».

Au témoignage de M. Ternon, alors vicaire à Barentin, « Lucien se fait remarquer de manière générale par son application à l'étude et par son caractère un peu réservé, presque réfléchi ; il évite les jeux bruyants. Au catéchisme, il est d'une régularité parfaite et d'une rare attention. À l'examen de la première communion – en 1911 – il est premier sur soixante-cinq. Il aime les offices et communie de temps en temps, un peu plus souvent que ne le prescrit le règlement d'alors. Il aime aller à l'église, y prier seul, longuement et sans bruit. Dès son enfance, il a une prière contemplative.

¹³ La famille habitait à nouveau Barentin, mais rue Bennetot.

¹⁴ M. René Bunel.

Le Père Jacques m'avait aussi précisé qu'il avait offert à boire au vieillard mais que celui-ci, de même qu'il n'avait rien mangé, s'était contenté de porter le verre à ses lèvres sans rien prendre. Le Père Jacques inclinait à penser qu'il s'agissait de l'apparition d'un ange ou d'un saint ; il me l'avait très discrètement laissé entendre. Les privations volontaires de son héroïque charité aux camps de concentration donnent tout son sens à cette hypothèse.

¹⁵ M. R. Bérenger, ami d'enfance.

« Une fois Bunel avait pris une pomme dans une cour plantée au bas de la route du Havre. Comme nous lui disions que pour un futur prêtre ce n'était pas très bien, il nous répondit d'un drôle d'air : "Oh ! pour une pomme !" » (M. R. Bérenger).

Il étonne déjà par-là¹⁶ ».

De M^{me} Bunel, je tiens le trait suivant. Elle ne voulait pas que son fils Lucien allât à la messe de six heures et demie le matin, surtout lorsqu’il faisait très froid. Elle le lui défendait. – « Et il vous désobéissait » lui dis-je. – « Oh ! Il savait bien me prendre, me répondit-elle, il était si gentil... Je lui disais : Lucien, tu n’y retourneras pas, mais il devinait qu’au fond je ne lui en voulais pas, alors il recommençait et je le laissais faire ». Il avait déjà la manière d’atteindre ses fins.

« NE PLEURE PLUS, MON LUCIEN »

À un camarade qu’il voulait voir entrer au séminaire et dont les parents s’y opposaient, Lucien disait, même en leur présence : « Chante toujours la Messe et principalement le *Credo*. Quand ta [27] Mère sera fatiguée de t’entendre, un beau jour, elle te dira : “Eh bien, vas-y Curé, puisque t’y tiens tant ; c’est ainsi que je m’y suis pris pour convaincre les miens¹⁷ ».

« Sa vocation est évidente, écrit M. René Bunel. L’abbé Ternon l’espère et prie à cette intention. Ses parents la redoutent parce qu’ils ne conçoivent pas comment ils pourront réaliser le désir de leur petit, vu leur pauvreté. Pourtant vers le mois d’avril 1912, Lucien s’ouvre à eux et leur déclare qu’il veut être prêtre.

Il n’est pas facile de décrire la position dans laquelle il les plaçait en exprimant ce désir. Papa et maman avaient, en effet, six garçons et une fille, et, de plus, le sens de la justice. De quel droit un des enfants serait-il privilégié pendant que les autres iraient à l’usine pour gagner leur vie ? Au début maman fut intraitable, et, pour éprouver son fils, lui fit remarquer que c’était la paresse qui le poussait à ne pas vouloir travailler comme les autres ; qu’il n’y avait pas de raison que ses frères travaillent pour lui pendant qu’il se promènerait. Lucien ne répondit point, baissa la tête et alla se coucher. Il dut sangloter tout bas ce soir-là dans son lit et supplier le Petit Jésus de lui venir en aide.

Docile, obéissant, ayant horreur de faire delà peine, il n’insista pas, mais devint sombre, triste, immensément triste, au point qu’il en perdit l’appétit et maigrit visiblement. Il fallut se résoudre.

Papa, un dimanche, alla donc trouver l’abbé Ternon et lui fit part du désir de son petit Lucien. L’abbé fut tout de suite d’accord, mais restait la difficulté financière... On était en 1912 et le chômage menaçait déjà, signe précurseur de temps plus troublés encore. La belle époque matérialiste se préparait à finir dans le deuil, la tristesse et le sang. L’abbé conseilla à mon père de voir si ses patrons ne pourraient pas aider son enfant. Pauvre, le Père Bunel était fier, il ne pouvait supporter l’idée de tendre la main. Travailler, oui, mais mendier, quelle épreuve !

Lucien comprit vite l’embarras dans lequel il plongeait ses parents. La délicatesse de son affection pour eux lui interdit de révéler son projet à tout le monde. Il dompta sa fierté native pour la première fois de sa vie afin de répondre à l’appel de Dieu. Il se rendit à la porte d’un riche pour y mendier son pain. Pauvre petit ! [28] L’affront qu’il allait rencontrer en aurait rebuté plus d’un autre. Il fut en effet reçu par la dame et la fille du patron de son père¹⁸. Il exposa le but de sa visite, oh ! certes, timidement, humblement, très gêné. La dame reçut sa requête avec politesse et condescendance, et tirant de son porte-monnaie une pièce d’un franc, la lui remit, invitant sa fille à en faire autant.

Lucien sortit désorienté, écoeuré, tout chavirait en lui. La société lui apparaissait brutalement et brusquement sous le vrai jour de l’hypocrisie mondaine. Où aller ? À qui se plaindre, sinon à sa mère ? Et c’est en larmes qu’il vint s’effondrer dans les bras de maman, laissant échapper à terre les

¹⁶ « Il aimait s’amuser, mais on sentait déjà dès son plus jeune âge, qu’il était attiré par une idée fixe. Il aimait se rendre à l’église, où il était toujours des plus recueillis. » (M. Biaisé, ancien camarade, secrétaire de mairie à Barentin). L’abbé Ternon eut vite remarqué le petit Bunel et devait le suivre toute sa vie après l’avoir préparé à entrer au Séminaire. Il fut son père spirituel. Le Père Jacques lui était resté très attaché et m’a souvent répété combien il l’aimait et lui demeurait reconnaissant.

¹⁷ M. Desannaux.

¹⁸ M. Bunel ne travaillait pas alors chez M. Badin.

deux pièces d'un franc qui lui avaient été données pour l'aider à subsister un an au Séminaire de Rouen... !

« Ne pleure plus, mon Lucien, nous travaillerons tous, nous ferons quelques économies de plus, et le Bon Dieu ne nous abandonnera pas », lui dit maman¹⁹ ».

« Il est très dur pour Lucien de sacrifier de temps en temps l'après-midi du dimanche avec un de ses frères, afin de gagner cinquante centimes en ramassant des balles au tennis ; ce lui est d'autant plus dur qu'il a le cœur noble et fier, qu'il est finement doué et aimerait un gagne-pain plus intelligent. Comble de l'humiliation : cette jeunesse frivole et mondaine ne lui donne pas gentiment ses malheureux sous, mais les jette à terre, comme à un chien²⁰ ... »

Il en a été profondément blessé et de cette blessure morale, il a gardé, toute sa vie, la cicatrice. Il connaît d'expérience la sensibilité des cœurs d'enfant et la misère de certains foyers ouvriers²¹.

M. Ternon commence donc à lui apprendre le latin pour le préparer à entrer en sixième au Petit Séminaire.

Lucien allait aussi au patronage et prêtait son concours à l'organisation des séances récréatives. Il fut acteur très remarqué par l'assurance avec laquelle il se présentait au public. Sa mémoire impeccable lui donnait toute sécurité, et sa voix chaude de soprano lui valait [29] des applaudissements nourris lorsqu'il chantait du Botrel, à la mode en ce temps-là. – « Nous avons plaisir à le voir jouer. Il était si gentil avec sa perruque blonde et il chantait si bien²² ! »

Il aimait les offices. Son grand bonheur était de servir la messe. Il suivait bien les rubriques et il édifiait déjà par son attitude recueillie. Il faisait plus encore. Il observait avec piété les gestes du prêtre à l'autel, les fixant déjà dans sa mémoire à tel point que vingt-cinq ans plus tard, il pouvait rappeler que telle attitude de l'officiant, il la tenait du temps où il servait la messe à Barentin²³.

Glanons en terminant quelques traits révélateurs.

« À douze ans, il aide M. l'abbé Ternon pendant la retraite de première communion, écrit sa sœur ; il nous montre à bien croiser nos pouces, à nous lever et à nous placer en bon ordre ».

« Je me souviens que, bien souvent, je m'ennuyais, rapporte un ancien camarade. Il me disait toujours : “Quand tu t'ennuies, prends ton chapelet, dis-le en entier, et tu verras quand tu l'auras fini, tu ne penserai plus à ton ennui²⁴” ». Il aura toute sa vie un grand amour pour la Vierge Marie, nous en recueillons là le premier témoignage.

« Un soir, ce devait être au mois de mai, rappelle son frère René, il faisait chaud et beau, et il y avait un salut avec cantique à la Sainte Vierge ; Lucien m'y conduisit. Je devais avoir six ans, et lui, douze. J'avais hâte d'entrer à l'église pour dire au Bon Dieu que je l'aimais de tout mon cœur, que je ne voulais plus mentir, que j'embrasserai bien papa et maman et que je ne ferai jamais de mal aux autres. Cette impression de bonheur surnaturel éprouvée au contact de mon grand frère Lucien est restée tellement nette en moi, qu'en écrivant ces lignes, je me sens de nouveau une âme

¹⁹ M. René Bunel.

²⁰ J. C.

Il rapportait ces pièces de monnaie à ses parents.

²¹ Le Père Jacques ne faisait pas étalage de ce souvenir mais il lui était arrivé de le raconter dans l'intimité.

²² Mme Madeleine Clatot.

« Plus tard, chaque fois que Lucien venait à Barentin, il ne manquait pas de revoir ses camarades et on sentait qu'il éprouvait un bien grand plaisir à revivre les heures passées ensemble sur les bancs tant à l'école qu'à l'église. Il s'intéressait à tous ses amis d'enfance, encore nombreux ici. Il était d'ailleurs très aimé de nous. » (M. Biaise).

²³ Chanoine Ternon.

²⁴ M. Desannaux. (Cette réflexion remonte à 1912).

d'enfant²⁵ ».

[30] Il est donc prêt, très sérieusement, pour le Petit Séminaire. Mais son départ est l'occasion de critiques qui lui sont très dures. « Il ne veut pas se fatiguer... il ne veut pas se salir les mains », dit-on de lui, ici et là, d'un ton méchant et moqueur. Il en souffre beaucoup²⁶.

Lui, un paresseux ? Oh non, certes ! L'épreuve le fortifie dans son dessein et Dieu peut lui répéter au plus intime du cœur : Merci petit, ton geste me suffit ! Je sais bien que tu te donneras tout entier !

²⁵ M. René Bunel.

²⁶ R.P. Pierre-Damien.

« IL A DE LA VERTU
ET POURRA SE CORRIGER. »

Le Petit Séminaire de Rouen
(1912-1919)

« De longs et pénibles efforts ... » – En vacances – Résultats et appréciations

« DE LONGS ET PÉNIBLES EFFORTS... »

À la rentrée d'octobre 1912, le Petit Séminaire de Rouen accueillit deux enfants du nom de Bunel qui s'appelaient Lucien et Marcel. Ils n'étaient pas du tout parents et se ressemblaient si peu, d'ailleurs, que toute confusion était bien impossible. Lucien était aussi mince que son homonyme était dodu, son visage était aussi allongé que celui de l'autre était rond.

Ces précisions nous sont données par l'abbé Marcel Bunel lui-même qui poursuit :

« Je n'oublierai jamais notre première promenade, le pèlerinage à Notre-Dame-de-Bonsecours. Nos professeurs nous avaient groupés trois par trois, comme c'était l'usage depuis longtemps au Petit Séminaire. Lucien et moi étions ensemble. Devant nous chahutèrent, en gravissant la colline, trois démons ; aucun d'eux n'est devenu prêtre. Lucien souffrait de les voir si fous et si grossiers. [32] Il y avait là, malgré tout, qui l'eût cru ? des "apaches"... Lucien souriait quand même de m'entendre dire ce mot-là. Il montait pieusement la côte et nous parlions de notre sacerdoce futur... car pour nous, cela ne faisait aucun doute, nous serions prêtres un jour. Nous le sommes devenus *in aeternum* ».

« Lucien Bunel a été mon élève pendant la première année de son Petit Séminaire, écrit M. Bance. C'était une volonté forte et presque farouche. Ses traits énergiques, sa parole raide, son geste brusque, l'imposèrent tout de suite à ses camarades. L'intelligence était vive et son application au travail était remarquable. Il voulait le succès et il l'obtint en tout, même en récréation. Notre séminariste, en effet, entraînait tous ses camarades au jeu, parfois même à certaines agitations intempestives en classe. Sa voix était déjà si nette, si claire et si puissante qu'il devint vite notre maître lecteur. Il était doué d'une riche nature, mais il lui fallut de longs et pénibles efforts pour maîtriser ces défauts d'humeur, d'orgueil et d'opiniâtreté qui menaçaient de le perdre. Il priait si bien et s'assimilait si vite tous les conseils que jamais je n'ai douté de lui, pas même aux jours troubles de l'adolescence¹. »

Personne ne le conteste : Lucien fit des progrès au cours de son Petit Séminaire, et c'était bien nécessaire.

« En 5^e et en 4^e, il était à la fois timide et ombrageux, hargneux et critique, lanceur de défis à ses camarades et de loin à ses professeurs. Mais sa piété était déjà solide, et c'est à elle, sans doute, qu'après avoir encouru blâmes et mauvaises notes, il dut d'obtenir régulièrement de très bonnes notes². ».

¹ M. Bance, curé-doyen de Gournay-en-Bray.

« Quand je suis arrivé à Barentin, Lucien Bunel devait être élève de quatrième ou de troisième au Petit Séminaire... J'ai rencontré un enfant qui donnait des marques sérieuses de piété, des signes non douteux de vocation, mais qui avait aussi les défauts des garçons de son âge. Il a bien voulu me dire plus tard que c'est l'influence que j'avais alors exercée sur lui qui était à l'origine de sa vocation religieuse. » (Chanoine Deschamps, vicaire par intérim à Barentin de 1915 à 1917. Lucien Bunel entra en troisième en octobre 1915).

² M. X, ancien surveillant.

Lucien Bunel avait le goût du paradoxe. Un professeur d'histoire défend un jour les idées démocratiques qui, sauf erreur de ma part, devaient bien être déjà celles du futur Père Jacques. Celui-ci néanmoins soutint vivement, avec un camarade, le point de vue monarchiste. Ce fut une véritable altercation.

[33] « Gouailleur, genre un peu Montmartre, moqueur, taquin, les yeux pétillants de malice, il vous plantait au beau milieu de la cour de récréation, sur une boutade, pour s'en aller, seul, à la chapelle. C'était une forte tête, pas commode du tout à discipliner, mais déjà travaillé par Dieu. Abandonné à lui-même il aurait pu devenir un "voyou", l'abbaye de Thélème aurait été dans ses goûts...

Pendant les vacances son esprit follement curieux ne reculait devant aucune lecture. En ce temps-là l'index de l'Église, non plus que les conseils de ses maîtres, ne le gênaient guère.

C'était un type à la Rimbaud, à la Charles de Foucauld, un risque- tout, fait pour les abîmes ou pour les sommets. Brouillé avec la vertu de "prudence", il devait normalement "mal tourner". Empoigné par la grâce, il allait, dès sa seconde, commencer une divine ascension que sa merveilleuse charité au Grand Séminaire accentuera, que son détachement, poussé jusqu'à l'héroïsme, achèvera³.»

« Je ne me souviens pas, écrit M. Marcel Bunel que Lucien ait eu spécialement affaire avec le préfet de discipline autrement que pour lui demander la permission d'entretenir sa petite collection de bouts de crayon et de boutons de culotte. Il était ce qu'on peut appeler un très bon élève, ne s'écartant guère ni souvent des premières places. »

Mais c'était un entêté.

Il était très personnel.

Une anecdote en fait foi.

Les élèves du Séminaire ne veulent plus d'un professeur. Pour sa fête, on ne fera donc pas de compliment. Le Supérieur appelle Bunel : « Bunel ! vous ferez un compliment. »

- « Non, monsieur le Supérieur, les élèves ne le veulent pas. »

- « Bunel, je vous ordonne de faire un compliment. »

- « Bien, monsieur le Supérieur, je le ferai. »

Il le rédigea et l'apporta au Supérieur pour la censure. Celui-ci put lire en tête de la copie : « Monsieur le Supérieur m'ayant formellement ordonné de faire un compliment... »

- « Bunel, vous avez une tête dure comme le mur... »

Et lui de répliquer :

- « Le mur a sa grandeur⁴... »

[34] Au témoignage d'un ancien professeur, il était bien par nature, un révolutionnaire, mais il comprit à seize ans qu'il devait opérer, d'abord en lui-même, cette révolution, pour s'amender, se convertir, devenir un saint et faire par là un monde meilleur.

En 1917, on lui reproche un certain manque de rigueur disciplinaire dans ses fonctions d'aide-surveillant. De lui-même il autorisait, par exemple, certains camarades à sortir en cachette, sans autre permission, pour aller chercher du pain, du ravitaillement. C'était, il est vrai, en un temps de sérieuses restrictions alimentaires.

Nous devons enfin à la vérité historique de mentionner qu'étant élève de philosophie, il fut renvoyé de la Congrégation de la Sainte Vierge dont il occupait alors la première charge, celle de Président⁵.

*

**

« J'admirais sa piété, il aimait prier sans distraction. Et lorsque la cloche sonnait la fin de la récréation il n'ajoutait pas un mot à la conversation qu'il avait brusquement interrompue. Au besoin même appuyant son index sur ses lèvres il prêchait sans façon le silence. Qu'il fût devenu Carme, je n'en ai pas été surpris, tant il avait l'âme recueillie et silencieuse au cours de son adolescence [...] Il

³ Abbé Vivien, ancien condisciple.

⁴ R. P. Pierre-Damien.

⁵ Cette sanction de renvoi aurait été motivée par une certaine cabale de classe à la suite de laquelle Lucien Bunel aurait marqué une forte impertinence. En conséquence il n'obtint pas le prix de sagesse, bien que la majeure partie des suffrages de ses condisciples lui eût été favorable.

mettait toute son âme dans tout ce qu'il faisait. Je le revois, les cheveux tondus, la tête légèrement inclinée, et priant, priant sans distraction⁶. »

« Quand nous étions à Maromme⁷, écrit sa sœur Madeleine, j'avais le bonheur de lui porter son linge presque tous les dimanches. J'assistais aux Vêpres à la pension qui était alors au couvent d'Ernemont. Presque toujours Lucien portait la chape et chantait les versets entre les psaumes. Il avait la voix douce et juste. Aux grandes fêtes, il faisait thuriféraire, j'aimais le voir avec son aube, en gants blancs. Au Saint-Sacrement c'était si joli ! L'abbé C..., alors enfant [35] de chœur, au lieu de jeter les fleurs à l'ostensoir, les jetait dans le cou de Lucien, de là est venue leur amitié.

Avec mes parents, nous allions souvent aux Vêpres des grandes fêtes à la cathédrale. À la procession Lucien portait sur un coussin la mitre de Monseigneur. Il ne pouvait y avoir pour moi de plus grand honneur et j'aurais voulu dire à tout le monde : c'est mon frère ».

EN VACANCES

« Quand il venait en vacances, dit sa sœur, il nous apprenait les jeux de la pension, les chants aussi, et l'on nous voyait marchant l'un derrière l'autre en chantant : “Un éléphant, ça trompe énormément.” Quelle joie pour moi et combien je me croyais d'un rang supérieur à toutes d'avoir un tel frère !

Je me souviens du jour où il m'emmena dans les champs, par la route de Rouen, me disant : “Viens, je vais te dire mon premier sermon.” Il me parla de l'existence de Dieu pendant toute notre promenade ajoutant que tout le monde serait bien forcé d'y croire quand il l'expliquerait. Pauvre Lucien, son vrai premier sermon ne ressemblait guère à celui-là ! »

Il faisait partie de la maison, chez l'Abbé Ternon. Quand il était là, il disait à la vieille bonne qui le considérait un peu comme son fils : « Asseyez-vous là, c'est moi qui travaille. » Il faisait la vaisselle, mettait le couvert, rendait tous les services qu'il pouvait.

Mais il aimait bien faire des farces. Un jour il mit de l'huile dans le pot de colle de l'Abbé. Celui-ci vint à coller quelque chose et fit une grande tache : « C'est encore toi qui as fait cela ! » Et vlan, une paire de claques ! Lucien avait plaisir à rappeler cette histoire bien des années après.

« Nous étions fort pauvres, et la guerre n'a pas coutume d'enrichir les pauvres, écrit M. René Bunel⁸. L'hiver 1914 se montra [36] désastreux pour nous ; il y avait eu du chômage ou je ne sais quoi, et le soir il fallait monter au lit de bonne heure pour éviter de brûler du pétrole. Lucien nous fit

⁶ Abbé Pierre Gilles, ancien condisciple.

⁷ Faubourg de Rouen.

⁸ La guerre qui bat son plein n'a pas épargné la famille. Dès la fin de l'année 1914, le fils aîné, Alfred, est parti pour le front. Il sera tué à Bouchavesne en 1917. Malgré sa nombreuse famille M. Bunel père a été appelé, et il restera quelques mois à la caserne Trupel à Rouen. Le troisième fils, André, partira un peu plus tard, à son tour, fera Verdun et sera prisonnier.

Sans un secours extérieur, Lucien n'aurait pas pu rester au Séminaire et serait revenu travailler pour aider les siens à vivre. Une famille industrielle de Barentin, la famille Badin, apprenant la misère dans laquelle se débat le petit séminariste offre d'apporter l'aide nécessaire à la suite de ses études. Jamais dès lors, cette aide précieuse ne fera défaut.

« Je remercie la famille Badin qui a commencé à prêter secours à Lucien à la guerre de 1914, écrit M^{me} Bunel. Nous étions alors neuf sans travailler et n'osant demander secours à personne. Donc le vieux Père Badin Auguste et M^{ne} Georges Badin et M^{lle} Alice se sont occupés de Lucien jusqu'à ce qu'il passe prêtre, et ont donné tous ses ornements pour sa première messe. Tous nos remerciements et reconnaissance à la famille Badin. » (Lettre du 2 juin 1946).

« C'est la famille Badin qui a permis à Lucien de poursuivre ses études en octobre 1914. » (M^{me} Clatot).

Une religieuse de la Congrégation d'Ernemont, Sœur Marthe, ne fut pas étrangère à cette solution providentielle. Elle intéressa la famille Badin au petit Lucien qu'elle avait su discerner et qu'elle encourageait dans ses difficultés, tout en s'occupant de son trousseau de séminariste. Plus tard elle se montra toujours très dévouée à son égard et il lui en avait une grande reconnaissance.

Unanimement regrettée, Sœur Marthe mourut en 1942, Supérieure de l'Hôpital de Bacqueville-en-Caux. Des lettres adressées par le Père Jacques à Sœur Marthe nous ont été transmises par le frère de celle-ci, Mgr Lejard, Vicaire général d'Évreux.

la joie de ramener de l'église des bouts de bougie qu'il avait demandés à l'Abbé Ternon – si mes souvenirs sont exacts. Où sont-elles ces joyeuses soirées d'antan où à la lueur d'un bout de chandelle collé sur le derrière d'un verre, nous absorbions notre soupe bien chaude ? Bonheur perdu des joies familiales où n'éclatait aucune dispute, malgré la présence autour de la table de six garçons et d'une fille, pas très faciles à manier cependant, mais Lucien était là, et quand il était là, tout devenait facile...

Une fois, ce devait être en 1917 (nous habitions Maromme, rue Jean Besselière), Lucien vint en vacances, et ce fut mon tour d'aller chercher le pain avec lui, au boulanger, rue de l'Église. Il y avait, hélas ! des tickets, et j'éprouvais ce jour-là une fringale d'autant plus impérieuse que le pain que nous venions d'acheter était tendre et qu'il se partageait en deux morceaux : un pain entier porté par Lucien, une pesée portée par René. Elle était si petite cette pesée à mes yeux d'enfant (200 grammes environ) que je crus naturel de la croquer derrière le dos de mon frère. Ma mère qui connaissait la ration à laquelle elle avait droit réclama la fameuse pesée. "Tu l'avais, la pesée, René, voyons, me dit Lucien." Effrontément, je lui répondis : "Mais non, c'est toi qui l'as mangée !" Devant ce mensonge, mon frère pâlit et se mit à pleurer, répétant : [37] "Ah ! c'est incroyable, ce n'est pas possible !" Je n'eus pas le temps de maintenir mon affirmation. Ma mère qui connaissait son oiseau, me gratifia d'une de ces volées "maison" dont le souvenir reste bienfaisant toute une vie. Loin de me garder rancune, Lucien vint me voir au lit (car on m'avait naturellement expédié sans souper) et me dit de si bonnes choses, qu'au lieu de ruminer des idées de vengeance comme je le faisais quelques instants auparavant, je lui promis de ne plus mentir et je lui demandai pardon. »

« En 1916, je fis connaissance de Lucien – c'est ainsi que nous l'appelions – écrit M. Boury. Il passait ses vacances chez mon cousin, l'Abbé Michel, curé de Barentin.

Chargé par ce dernier de prévenir ma mère que son fils aîné était au repos dans la Somme aux environs de Poix, il vint nous apprendre cette bonne nouvelle.

De ce jour-là naquit entre nous une solide amitié qui ne devait jamais se démentir. Il avait 16 ans, et moi, 18.

Il passa la soirée et la nuit à la maison paternelle. Il repartit le lendemain de bonne heure et revint aussitôt pour continuer à passer ses vacances avec nous.

Il n'oubliait pas ses devoirs religieux et, chaque matin, il prenait mon vélo pour assister à la messe à l'église distante de deux kilomètres. Dès son retour, il nous accompagnait aux champs ; je le faisais m'aider à traire les vaches, mission qu'il accomplissait avec bonne grâce.

D'un caractère très gai et très enfant, il se plaisait à faire de petites farces et s'amusait follement à celles que nous pouvions faire.

Il était très aimé de tous. Jeune séminariste, il s'occupait du patronage de vacances de Barentin, commune ouvrière très peuplée.

Il voulait déjà conquérir tes âmes, et les enfants qu'il recherchait, c'était ceux que l'on appelle "les durs". Ceux-ci l'aimaient !

Il venait le plus souvent possible à la ferme. Il nous confiait qu'il aurait voulu être trappiste. Cette affirmation fit dire à ma mère : "Vous, Lucien, qui feriez un excellent curé de paroisse !"

Sa réponse fut : "Je ferai encore plus de bien autrement, en me donnant davantage."

À chaque départ de la ferme de mes parents, une sensation de tristesse nous prenait tous ; il nous manquait. »

Lucien avait fait de solides études secondaires⁹.

« Nous avons passé notre bachot de première en juillet 1918 et l'armistice du 11 novembre coupa les perspectives d'un départ au front auquel, après tant d'autres, nous nous préparions avec ardeur, écrit un condisciple¹⁰.

Au terme de sa philosophie (1918-1919), la classe comptant 16 élèves, Lucien Bunel obtint le deuxième prix d'histoire de la philosophie, puis le premier accessit de dissertation française, d'anglais et de sciences physiques.

Sur le dossier d'entrée au Grand Séminaire de Rouen, M. le Chanoine Haly, supérieur du Petit Séminaire, signa les annotations suivantes :

INSTRUCTION : *L. B. a fait de sérieuses études. C'est un travailleur acharné et intelligent. Il est bachelier.*

CARACTÈRE : *Difficile pour lui-même et aussi pour les autres, il s'est montré plus d'une fois sévère dans ses jugements. Ses maîtres ont toujours apprécié son ardeur au travail, beaucoup moins son caractère chagrin et soupçonneux. Il a de la vertu, il pourra se corriger.*

CONDUITE : *Très bonne, réserve faite de l'humeur trop critique.*

PIÉTÉ : *de bon séminariste.*

« *Il a de la vertu et pourra se corriger.* » Ce jeune homme devait, plus tard, donner raison à M. Haly et je crois entendre le Père Jacques répéter, non sans malice, l'une de ses boutades préférées : « Mais vous le savez bien, les Supérieurs n'ont jamais tort... »

⁹ Nous relevons sur son livret scolaire qu'au terme de ses Humanités (1916-1917, classe de 38 élèves), il avait le premier prix d'anglais et d'histoire ancienne ; le second prix de version grecque, de géographie et d'histoire littéraire ; le premier accessit de version latine, le deuxième de composition française et de mathématiques, le cinquième de thème latin.

À la fin de sa première (1917-1918, classe de 31 élèves), il a le premier prix d'anglais, le second prix d'excellence et de géographie, le premier accessit de version latine et de composition française, le deuxième accessit de version grecque et de mathématiques, le troisième de thème latin.

Comme référence pour l'académie de Caen : « Bon élève laborieux qui a fait d'excellentes études. »

¹⁰ Abbé Marcel Bunel.

Le début du Grand Séminaire et le service militaire
(Octobre 1919-mars 1922)

« Insatisfait » – « Du radium surnaturel » – En famille, au village – quelques lettres de ses vingt ans – à la Trappe de Soligny

« INSATISFAIT »

« En octobre 1919, Lucien et moi, rentrions au Grand Séminaire, écrit un de ses camarades. À cette époque de notre vie, en tout commune, Lucien donnait déjà des marques de son caractère personnel que je qualifierai d'« insatisfait ».

Insatisfait de ces “conseils de discipline” où il était question de carton gonflé dans les tuyaux des lavabos...

Insatisfait de ces classes de philosophie où l'on discutait pendant des semaines sur l'instinct ou sur l'intelligence des abeilles ...

Insatisfait de ce cours d'Écriture Sainte où l'on comptait ligne à ligne les *Dominus* et les *Deus*.

Il en souffrait comme beaucoup d'autres, mais amèrement, parce que chaque jour de vacances, son milieu familial ouvrier, [40] lui permettait de constater que cette éducation le préparait mal à sa tâche...¹

En mars 1920, il partait au service militaire² ».

« DU RADIUM SURNATUREL »

Jeune soldat au fort de Montlignon (Seine-et-Oise), Lucien Bunel fit tout simplement sensation.

M. Auguste Roy avait été son camarade à Pavilly sur les bancs de l'école maternelle, puis l'avait perdu de vue.

« Je ne devais le retrouver que douze ans plus tard, nous dit-il, le hasard nous ayant convoqués tous les deux en mars 1920, au 82° R. A. L. à Rueil.

Je suis arrivé le 17 ; lui, sans doute, le 18. Le lendemain de mon arrivée, je fus désigné pour partir au fort de Montlignon, et je fus frappé de voir cet abbé en soutane, que je ne reconnaissais pas, lequel avec un sourire inoubliable nous regardait monter dans le camion qui devait nous emporter.

Le temps n'a pu me faire oublier cette figure, ces yeux, et je dois vous avouer qu'à ce moment j'ai senti quelque chose d'extraordinaire me pénétrer ; pendant ce voyage, je ne devais penser qu'à cet étrange abbé.

Le lendemain, le voici venu nous rejoindre à son tour à Montlignon, avec un camarade de séminaire, Marcel Bunel. Ils s'installèrent dans la chambre voisine de la mienne. Deux *curés*, comme le disaient si irrévérencieusement certains, devaient faire s'agiter quelques éléments douteux qui

¹ Nous ne prétendons pas que Lucien Bunel eut alors raison. En réalité il a été bien formé. On juge de l'arbre à ses fruits.

² C'est peut-être au cours de cette première année de séminaire qu'il faut placer l'anecdote suivante.

En récréation, Lucien Bunel jouait très vigoureusement bien qu'il ne fût pas ce qu'on appelle un sportif. L'équipe de football fit une fois un petit coup d'état. Il en était. Tous les joueurs enlèvent leur soutane, après le déjeuner, apparaissent en costume de sport, et commencent ainsi la partie. Sur ces entrefaites le Supérieur arrive en récréation... accompagné du Cardinal Dubois, archevêque de Rouen. Dès qu'il aperçoit les séminaristes en cette tenue, le Supérieur s'approche d'eux pour leur dire sa désapprobation, mais le Cardinal l'en dissuade aimablement et approuve au contraire la jeunesse et l'entrain de l'équipe sportive.

décidèrent en fin de compte de faire une descente accompagnée d'un orchestre de vociférations que je ne vous souhaite jamais d'entendre ; alors, mû comme par un [41] ressort... je pris le contrepied de cette odieuse manifestation et réussis à en détourner les principaux auteurs malgré la résistance opiniâtre d'un juif nommé S... Qu'est-il devenu celui-là³ ?

J'ignorais toujours le nom de cet abbé, ne l'ayant point encore identifié.

Le lendemain, je fus surpris de voir mes "durs" de la veille s'entretenir amicalement avec lui et j'en fus bien heureux.

L'incognito de Lucien Bunel ne devait plus durer longtemps pour moi et ce fut pour nous deux une bien grande joie que de nous reconnaître.

Le dimanche suivant, jour des Rameaux, et sur son insistance sans doute, on demanda ceux qui voulaient assister à la messe. Vingt et une mains se levèrent sur cent hommes environ que comptait le fort ; c'est dans l'église de Montmorency que j'ai pu voir pour la première fois comment Lucien Bunel priait sous un habit militaire.

Il fit ses classes avec le même sérieux que tout ce qu'il fit dans la vie, il pratiqua tous les sports et cela à la grande joie de notre adjudant, le Corse Leoni.

Jamais je ne vis Lucien perdre ce regard d'au-delà que je lui ai toujours connu.

Il passa brigadier, puis logis-chef ; les officiers et les hommes étaient respectueux devant lui, troublés aussi d'une si grande douceur. »

Marcel et Lucien Bunel se retrouvaient au service militaire.

« Marcel, plein d'entrain et de jovialité, nous avait tout de suite emballés : c'était un "type". Lucien, très calme, plutôt timide et effacé ne paraissait devoir être qu'un "brave type". Immédiatement, quelques camarades lancèrent l'idée d'un cercle d'études à créer sous le patronage de M. le Curé de Montlignon. Le cercle naquit dans l'enthousiasme et les deux Bunel devaient en être les éléments les plus précieux : le "brillant" Marcel, d'abord ; le "brave" Lucien, ensuite. En moins de quinze jours, nous avons dû réviser le classement primitif. Nous n'avions rien retiré à Marcel, mais nous avons beaucoup ajouté à Lucien...

Après l'appel il venait le plus souvent dans ma chambre. Nous nous retrouvions là tout un groupe d'amis, Chevassus, Estorges, [42] Commaille, et Marcel Bunel. Quelles bonnes soirées nous passions ainsi à discuter ! Le cercle d'études avait disparu mais il était avantageusement remplacé par cette petite réunion d'amis. Et lorsque chacun avait regagné sa chambre, souvent Lucien restait à causer avec moi, quelquefois jusqu'à minuit et plus. Quel incomparable ami il a été pour moi ! Comme les heures nous semblaient courtes ! Dieu seul sait toute la bienfaisance de cette amitié... Qu'il me pardonne de n'en avoir pas tiré autant de profit que je l'aurais dû !

Lucien s'était donné à Dieu sans réserve. La pensée de Dieu ne le quittait pas et je crois que toute sa vie pourrait se résumer en disant : l'amour des créatures était chez lui un débordement de l'amour du Créateur ; il n'aimait pas pour se faire aimer en retour, il aimait pour faire aimer Dieu.

Jamais je ne l'ai vu poursuivre d'autre but qu'aimer Dieu et le faire aimer davantage.

Jamais il ne visait aucun avantage personnel, même légitime, mais quand il s'agissait de faire du bien, il savait, sans avoir l'air d'y toucher, faire des prodiges de finesse et de diplomatie et réussissait même à réparer les "gaffes" des autres.

Pendant près d'un an, j'ai été surtout le témoin de l'heureuse influence qu'il avait sur ceux avec qui il était en contact : chefs, camarades ou subordonnés. Son action était discrète, c'était un "catalyseur" agissant par sa seule présence, ou comme je le lui disais en le taquinant "du radium surnaturel" rayonnant sans cesse autour de lui⁴. »

« Soldat, Lucien apporte toujours la même ardeur au service. Nous disions qu'il "fayotait". Cette ardeur fut consacrée par les galons de maréchal des logis⁵. »

³ Faut-il rappeler que c'est notamment pour avoir sauvé de jeunes Israélites que le Père a été déporté ?

⁴ M. Antoine Thouvenin, alors sous-officier comptable.

⁵ Abbé Marcel Bunel.

« Devenu maréchal des logis chef en 1921, il a une vache pour ses soldats et la fait conduire pour brouter le long des chemins. Le dimanche matin, ses hommes ont du chocolat pour leur petit déjeuner. Ils engraisent des porcs. L'ordinaire est merveilleux, et le chef a toujours du "boni" sur l'argent destiné à la nourriture des soldats. Plusieurs fois il se fera attraper par un officier qui ne comprend pas comment il peut faire, et Lucien de lui répondre : "Je [43] reçois de l'argent pour nourrir mes hommes et non pour faire la noce⁶. »

Il est même, une fois, mis aux arrêts pour avoir acheté des vivres à trop bon compte sans avoir passé, comme il l'aurait dû, par la Commission des ordinaires⁷.

« Plusieurs commerçants se verront remettre à leur place quand il ira faire sa commande de pommes de terre, ou de boucherie, car on lui dit toujours : "Les factures comme avec votre prédécesseur ?" Mais l'abbé répondait : "Les factures à leur taux net ; je ne veux aucune majoration", car les fournisseurs majoraient les factures pour permettre de malhonnêtes "ristournes"⁸. »

« Il veut créer une atmosphère familiale au fort. Ainsi le jour de la Communion solennelle de notre frère Léon, en juin 1921, nous comptons sur lui, écrit M^{me} Leroy. Son absence nous étonna ! Mais nous apprenions le lendemain soir qu'un de ses soldats, père de famille, avait été consigné alors qu'il devait justement se rendre, lui aussi, à une réunion familiale. M. Lucien en avait eu le cœur bien gros et n'avait pas hésité à prendre sur-le-champ la place de son camarade pour en subir la punition⁹ ! »

« Comment Lucien s'accommodait-il de la vie militaire ? Comme de quelque chose de très ennuyeux, mais qu'il faut subir puisque c'est la loi, écrit un ami. Il faisait le nécessaire mais à aucun moment, il ne s'est laissé prendre par elle. C'était un détour fâcheusement imposé à sa route, mais sa route restait celle du sacerdoce et pas un instant il ne l'oubliait. Il était soldat juste comme il le fallait ; mais restait, autant qu'il le pouvait, séminariste¹⁰. »

EN FAMILLE, AU VILLAGE

« Ce qu'il fut pour la paroisse de Montlignon, M. l'abbé Gourdoux et de nombreux paroissiens sont encore là pour le dire mieux que je ne saurais le faire¹¹. »

[44] « Fidèle à sa vocation, Lucien Bunel ne manquait pas de descendre chaque dimanche à Montlignon pour la grand'messe de 10 h., écrit M^{me} Leroy. À la même heure, se distribuait la soupe du fort ; il préférerait s'en passer, et mangeait modestement sur un banc de la place, face à l'église. Dès que l'office était terminé, il conviait tous les petits garçons à se rendre aux Vêpres, l'après-midi. Il les menait aussi, par groupes, en promenade vers la forêt.

Mon frère Léon âgé de 10 ans, rentra le dimanche soir de cette délicieuse promenade et nous narra son emploi du temps ! Notre bonne grand'mère fut émue à la pensée qu'un soldat mît tant d'entrain pour amuser les petits. Chants, prières, jeux divers, tous les bambins furent heureux de constater qu'un patronage était créé pour eux ! Notre grand'mère fit demander à ce jeune séminariste de venir lui rendre visite dans le courant de la semaine et un soir vers six heures, M. Lucien Bunel se présentait au logis, non sans avoir d'abord, en jeune homme prudent, demandé l'avis de M. le Curé qui l'avait encouragé à se rendre chez nous.

La première entrevue de ce jeune séminariste nous impressionna ! Grand'mère le mit à l'aise en lui exposant sa bienveillance maternelle envers tous les militaires, tout spécialement envers les

⁶ M^{me} Clatot.

⁷ Un camarade du fort.

⁸ X...

⁹ M^{me} Leroy, alors M^{lle} Marcelle Chalot, dont la grand'mère, M^{me} Chalot, va devenir la grand'mère adoptive du séminariste-soldat.

¹⁰ M. Antoine Thouvenin.

¹¹ M. Antoine Thouvenin.

séminaristes dont il fallait protéger la vocation. Une salle fut mise à sa disposition pour y déposer ses livres et ainsi, chaque soir, après la soupe de cinq heures, M. Lucien vint du fort au nid familial pour y étudier grec et latin, etc...

Vers sept heures, quand nous nous mettions à table, il aimait venir contempler notre repas : grand'mère entourée de ses petits- enfants, ma sœur, Marguerite, 14 ans – moi, 12 ans – et mon frère Léon, 10 ans. Nous le convions à venir partager ce repas le dimanche suivant après la grand'messe. Il accepta bien simplement et fut heureux de devenir notre grand frère adoptif. Il nous aima comme de vrais frères et sœurs. Gardant vis-à-vis de nous une réserve toute respectueuse, il aimait nous taquiner selon nos caractères, selon nos défauts et, sans en avoir l'air, il devenait un éducateur ! Il aurait voulu que nous comprenions les choses telles qu'il les comprenait lui-même et parfois nous le trouvions un peu trop sévère... Nous étions des enfants !

Dès ce moment notre amitié se scellait pour toujours.

Notre bonne grand'mère l'invita à se rendre en pèlerinage à Ars et à Paray-le-Monial, au printemps 1921. Ce fut pour eux deux [45] un souvenir inoubliable, et M. Lucien dès ce jour ne demandait qu'à devenir un autre Curé d'Ars, sacrifié et mortifié, et ne désirait plus qu' "être un saint".

Le monde l'effraye, il a peur du mal. Au fort, il entend des conversations si déplacées ! des camarades qui lui exposent leur vie plus ou moins orageuse ! Son cœur saigne à cette pensée, il voudrait expier tout cela pour consoler le Bon Dieu de la déchéance humaine. Alors il mûrit sa vocation et se demande s'il n'est pas appelé à la vie monastique... Il en parle à grand'mère. Notre aïeule, âme prudente et éclairée, lui suggère quelques objections. Il est jeune !... Que vont penser ses père et mère d'une décision si rapide !... M. Lucien n'y tint plus et écrivit à sa maman qu'il voulait partir à la Trappe. Au reçu de sa lettre, sa mère fut bouleversée et arriva immédiatement chez grand'mère¹².

J'ai assisté à la discussion de la mère et de l'enfant L'entretien fut animé, émouvant. La mère reproche à son fils son départ, l'abandon de sa famille, et déclare qu'il n'aura plus accès au logis paternel s'il demeure dans les mêmes dispositions ! Il se tourne alors vers grand'mère et lui demande si elle au moins le recevrait encore ?

Grand'mère sourit et lui répondit : "À quoi bon tout cela ! Vous n'êtes pas pour partir encore, votre service militaire n'est pas terminé. Si le bon Dieu vous veut, Il vous guidera." L'incident fut clos. M^{me} Bunel passa une bonne soirée en notre compagnie et repartit le lendemain pour Rouen.

À Saint-Prix où il aimait faire une promenade en compagnie de grand'mère, M. Lucien se plaisait à admirer la splendide église, ancienne abbaye. Tous deux se rendaient sur la tombe de l'abbé de Gesnes, ancien curé de Saint-Prix, qui, paraît-il, fut un autre curé d'Ars dont grand'mère entendit des échos dans ses jeunes années¹³. »

Le 20 mai 1921, de Maromme où il passe quelques jours chez ses parents, l'abbé écrit à M^{me} Chalot :

[46]

« Ma bonne chère grand-maman,

Je m'ennuyais un peu de recevoir votre lettre. En rentrant d'Ouille-l'Abbaye, j'avais demandé à maman s'il n'était rien arrivé pour moi, et j'avais été un peu déçu de l'entendre me répondre négativement. Mais enfin aujourd'hui, j'ai été au comble de mes désirs. Et je suis tranquillement installé dans la petite salle, pendant que maman travaille de l'autre côté et j'ai toute ma matinée pour vous relire et vous répondre.

Je viens de reprendre le petit papier que vous m'avez glissé au moment de mon départ. Je l'avais déjà lu avec tristesse. Je l'ai relu avec les mêmes sentiments. Oh ! certes ce qui y est dit est parfaitement exact. Oui, les départs, sont bien une mort, même pour les cœurs qui s'étaient le plus

¹² En 1921.

« Désespoir de maman ; nous avons perdu mon frère aîné à la guerre, le deuxième venait de se marier. La maison serait vide des trois grands ! Alors ma mère part tout de suite pour Montlignon, afin de décider Lucien à rester dans le clergé séculier pour qu'il soit toujours avec nous. » (M^{me} Clatot).

¹³ M^{me} Leroy.

tendrement aimés... Cependant, c'est surtout une mort pour les amitiés où il entraînait une trop grande part de matériel. Mais, pour nous, ma bonne petite mé-mère, pour nous qui nous aimons dans la charité, dans le respect, dans la piété, pouvons-nous être voués au même sort ?... Est-ce que votre tendre et bienveillante sollicitude n'est pas à tel point entrée dans ma vie, que désormais aucune peine, aucun chagrin, ne viendra ternir le ciel de mon âme, sans que je crie votre nom, sans que j'appelle votre secours ?... Allez, ma bonne mé-mère, ne croyez pas que je vous oublierai, même après mon départ de Montlignon. Tout dans mon existence me rappellera votre cher souvenir. Au moment de mon sacerdoce, quand je repasserai l'histoire de ma vocation, votre humble, mais si bonne figure, prendra place à côté de celles de mes bons parents et des prêtres qui m'ont formé. Et tout spontanément, à chacune de mes messes, en priant pour mes bienfaiteurs, mon cœur dira votre nom au Bon Dieu. D'ailleurs, si je vais à la Trappe, aucune autre amitié ne viendra pour atténuer celles de ma jeunesse. Au contraire, je partirai le cœur plein du souvenir de tous ceux que j'aurai connus et aimés, et ce sera avec une force plus grande que je sentirai mon affection grandir pour eux. Je les associerai à mes pensées quotidiennes, je partagerai avec eux les doux moments des méditations et des consolations intérieures.

Mais hélas ! je crains beaucoup de ne pouvoir y entrer, dans cette maison bénie ! Je m'en suis ouvert très peu pourtant, et déjà on m'a relancé dans un doute profond. Cependant, je m'en remets au Bon Dieu, entièrement à Lui et à Lui seul.

J'ai été rendre visite à un de mes camarades du Séminaire atteint de tuberculose, et qui s'en va peu à peu... depuis deux ans. Je l'ai vu dans son lit, brûlé par la fièvre. Sa pauvre mère pleurait. J'étais très ému. En le quittant, je suis entré à l'église et j'ai fait le vœu – la veille, mon vicaire avait souri de mon intention d'entrer à la Trappe – j'ai donc fait le vœu d'entrer dans ce couvent béni, si mon camarade se rétablissait. J'ai prié Notre-Dame de Lourdes pour lui. Je vous demande quelques prières ainsi qu'aux enfants pour ce pauvre camarade. Il aurait fait un si bon prêtre !

Ma chère mé-mère, je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux de me retrouver pour si longtemps dans mon habit religieux¹⁴. Chaque matin, avant de l'endosser, j'embrasse ma bonne soutane et je la caresse. Dans huit jours, il me faudra la quitter à nouveau. Mais j'aurai passé de délicieux moments avec elle. J'aurai passé de bonnes heures de prière au pied de l'autel, et j'aurai assisté à une cérémonie splendide le dimanche de la Pentecôte. Car j'y pense encore avec délices à cette belle fête de la Première Communion. Je le ressens encore avec émotion, ce doux, ce tendre, cet infiniment bon baiser de Jésus aux petites âmes qui [47] se donnaient à Lui. Ce baiser je l'entendais résonner au plus profond de mon être, et j'aurais voulu prendre dans mes bras pour les garder toujours, tous ces petits anges qui quittaient la Table sainte. Comme je criais éperdument à Jésus : "Jésus, ces petits qui sont si beaux, qui sont si purs, dont les yeux reflètent tant de candide naïveté, prends-les, garde-les, sauve-les !... Mais hélas ! ils vont partir dans la vie, et que va devenir l'auréole qui couronnait leurs fronts d'enfants en ce jour solennel ?... Pauvres petits¹⁵ !"

Me voilà déjà arrivé au bas de la page ! J'ai juste de quoi vous dire que j'arriverai dimanche au soir, vers 9 heures à la gare d'Ermont, et que c'est entendu pour lundi. Mes parents vous envoient leur bonjour. Et moi, je me câline un peu auprès de ma bonne chère grand'maman que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur. Union de prières et mes amitiés aux enfants. Du meilleur et du plus affectueux de mon cœur je suis votre tout petit,

Lucien.

En vous quittant, je m'en vais à l'église ! Personne n'y est en ce moment. Je vais m'agenouiller, fermer les yeux, et je vais sentir mon cœur se remplir de Jésus, se gonfler d'amour pour Lui, et je vais être heureux, mille fois heureux ! Comme je me donne à Lui ! Comme je voudrais l'aimer encore davantage¹⁶. »

« Pendant son séjour, M. Lucien nous fit connaître quelques séminaristes de passage qui sont prêtres maintenant dans le diocèse de Rouen, poursuit M^{me} Leroy. Mais ces jeunes gens n'égalaient en rien la grandeur d'âme de notre cher disparu ! Je les crois bons prêtres pourtant, mais dans Père

¹⁴ C'est-à-dire, alors, sa soutane.

¹⁵ Le Père Jacques répétait avec flamme « que le clair regard d'un enfant de huit à douze ans valait bien des heures de méditation. »

¹⁶ [Lettre du 25 juin 1921.] Jusqu'au bout le Père Jacques restera fidèle à M^{me} Chalot. Sa correspondance en fait foi. Il m'a souvent parlé de sa grand'mère d'adoption qu'il considérait comme une sainte.

Jacques on sentait une âme qui montait de plus en plus, recherchant avant tout le Christ lui-même, ne vivant que de lui. L'Évangile le comblait d'admiration. Et je ne suis nullement étonnée de connaître maintenant tout l'élan de cette âme ardente et de constater son esprit social ! Oui, je le répète, ce fut un saint. »

QUELQUES LETTRES DE SES VINGT ANS¹⁷

12 janvier 1920

« Oui, aidons-nous par un exemple mutuel à ne rien prendre de “casernier”, à éviter tout ce qui est malheureusement passé en habitude chez les autres, tout ce qui fait paraître soldat. Cherchons à épurer nos pensées, [48] nos paroles, nos actions, même la plus légère ombre... et sentons nos deux âmes en possession du même idéal, se soutenant alternativement dans les moments pénibles, sentons-les monter d'une façon sûre en plein azur, en plein ciel, loin de la boue de la vie du monde, et écoutons chanter les anges près du Bon Dieu¹⁸... »

26 janvier 1921

« Et mon cœur, petit à petit, devient triste, triste, triste. Il sent qu'il n'est rien ici-bas, que tout passe, que tout s'évanouit, que le plus grand charme n'est bientôt plus qu'une ombre. Il s'aperçoit que seuls ses sentiments ne changent pas, qu'au contraire il s'attache toujours davantage à ceux pour qui il a senti naître en lui une sympathie. Il voit nettement que le bonheur n'est pas dans les plaisirs étourdissants du monde. Il se jette alors dans les bras du Bon Dieu qu'il sent tout près, et auquel il s'unit dans une ardente prière ; il Lui demande quand cet exil prendra fin, il désire fortement le Ciel, et après d'inoubliables minutes de communion intime avec Jésus, sûr de plaire à son Divin Ami, il redit la phrase du Maître : “Que ta sainte volonté soit faite et non la mienne !” Et Jésus lui fait comprendre le bonheur de souffrir en union avec Lui sur cette terre, de rechercher des souffrances et des humiliations pour racheter des âmes, d'immoler généreusement les satisfactions des passions que l'on sent bouillonner en soi, de s'attacher à Lui, de l'aimer tant et tant, de brûler tellement d'amour pour Lui que ceux que l'on approche en soient eux-mêmes atteints. Et c'est là la vie du Prêtre. Oublier tout, quitter tout, même la vie, pour les autres. N'exister que pour les autres, que pour leur faire connaître Jésus et Le leur faire aimer, et cela par contagion, par exemple, par inflammation.

Oh ! les communions de Jésus avec ses prêtres, avec ceux qui loyalement *de toute l'ardeur de leur cœur généreux de vingt ans*, se sont donnés à Lui, cherchent à *tout faire pour Le faire aimer*, avec comme devise : “*Oh ! Jésus... Tout... pourvu que l'on T'aime.*” Concevez-vous tout l'ardent amour qu'une âme pure, vierge, chaste, y fait entrer quand elle crie cette phrase à Celui à qui elle s'est donnée comme aucun homme ne se donne à personne ? Sentez-vous comme tout l'être vibre alors d'émotion et de joie immense ? *La folie du sacrifice, du don de soi !...* Mais tout se passe dans l'intimité, dans le profond du cœur, là où Jésus descend dans la Communion ; cela se passe sans qu'aucun œil profane ne s'en aperçoive ».

29 janvier 1921¹⁹

« Oui, ma chère Sœur, offrez quelques sacrifices pour que votre petit séminariste, si désireux de faire du bien, d'attirer des âmes à Jésus, acquière la sainteté nécessaire. J'attribue à vos prières de ne pas me laisser pénétrer par l'air empesté de la caserne, mais de réagir au contraire, et d'acquérir chaque jour plus de foi dans ma vocation. Ce soir encore dans la basi- [49] lique de Montmartre où je vais passer la nuit, je vais avoir un souvenir spécial pour la chère sœur qui a toujours su me gâter comme une maman et que j'aime comme telle en Notre-Seigneur²⁰. »

22 février 1921

« ... C'est en pleine nature, c'est dans les coins les plus cachés et les plus paisibles, que l'on s'épanouit le mieux, qu'on retrouve le plus facilement ce qui constitue notre être. C'est là, sous le

¹⁷ Sauf une, les lettres citées ci-dessous sont adressées à M. Antoine Thouvenin, de Saint-Dié, qui devait quitter le fort un an avant l'abbé

¹⁸ Au Petit-Collège, le Père Jacques aimait bien dire la messe votive des Saints Anges.

¹⁹ Lettre à sa bienfaitrice, Sœur Marthe, de la Congrégation d'Ernemont.

²⁰ Le Père Jacques aimera beaucoup la veillée nocturne d'adoration au Sacré-Cœur de Montmartre. Il y mènera vingt ans plus tard ses grands élèves d'Avon au sortir du théâtre. Humanisme chrétien, non en paroles, mais en actes.

regard du Bon Dieu dont on admire la Bonté, la Magnificence, l'Infinité, c'est là, quand on est bien uni à Lui, qu'on sent toute la force des liens qui vous attachent à ceux que l'on aime. Essayez de faire ce que j'ai souvent fait moi-même : de communier un matin, après avoir eu une bonne préparation la veille, et d'aller faire votre action de grâces dans la solitude des bois ».

21 mai 1921

« ... Je pense toujours à la Trappe²¹. Je fais même mieux que d'y penser, j'en ai parlé à mon directeur et au Supérieur du Séminaire. Leur réponse n'a pas été défavorable... mais celle de mes parents l'a été ! Néanmoins, je prie toujours le Bon Dieu de m'éclairer sur ce point, de me dire par la bouche de mon confesseur quelle est Sa Volonté. Je suis prêt à m'y soumettre entièrement... »

12 juin 1921

« J'ai trouvé dans le calme du bois, dans le murmure des arbres, dans la prière des oiseaux, une reposante consolation. Comme on sent le Bon Dieu près de soi, dans la pleine nature. C'est là, loin des villes où pullule le mal, qu'il se complait le mieux. Si pour le consoler des déboires qu'il rencontre, si pour panser son pauvre cœur cruellement déchiré, nous pouvions L'aimer par-dessus tout ! Mais hélas ! Lui donnons-nous seulement une heure par jour ? Et sur cette heure L'aimons-nous vraiment un quart d'heure... ? »

26 juin 1921

« Si vous saviez comme j'aime à me représenter ces saintes petites âmes de vierges, mortes jeunes. Ce sont des âmes d'enfants respirant la fraîcheur de la simplicité, animées d'un amour infini pour leur Dieu, puisque jamais aucune tache ne vint ternir leur pureté. Si vous n'avez pas lu la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, je vous en conseille fort la lecture. Vous y verrez vivante, vous y verrez délicieuse à faire pleurer, l'image d'une de ces toutes petites âmes, si blanches, si chastes, si aimantes, et si aimées du Bon Dieu. Comme on est bien noir à côté de ces blanches et belles saintes, et comme de tout son cœur on les supplie après la lecture de leur vie, de nous apprendre à aimer le Bon Dieu ! »

[50]

28 juin 1921

« ... Je me suis réservé la moitié de ma permission de quinze jours pour venir faire un pèlerinage à Paray-le-Monial et à Ars. J'ai passé de délicieuses heures auprès du sanctuaire béni où le Sacré-Cœur est apparu. Là j'ai goûté toute la tendresse du Cœur du Divin Sauveur. Et maintenant, ici à Ars, je prends des leçons d'humilité, de bonté, de pureté, *d'amour du Bon Dieu* surtout auprès du Saint Curé qui a fait tant de bien sur cette terre... »

À LA TRAPPE DE SOLIGNY

Le séminariste échappait à l'ambiance de la caserne au début de novembre pour passer quelques jours à la Trappe de Soligny.

Je retrouve dans ses notes spirituelles les lignes suivantes, d'une écriture abîmée par le froid.

Grande Trappe de Soligny, le 10 novembre 1921

Soir du 1^{er} jour :

« *Beata solitudo, sola beatitudo !* » Froid terrible !... Je ne suis qu'un enfant, qu'un tout petit enfant, faible, inconstant, sans volonté. Oh ! sans vous, mon très cher et très divin Maître, sans Toi, ô petit Jésus, je ne peux rien, je ne suis rien!... Je rêvais de grandes pénitences, de souffrances infligées et endurées, et voilà que je ne suis pas capable de supporter le froid pendant l'espace d'une journée !... Mon Jésus, je Te remercie de m'avoir fait comprendre et sentir que la souffrance n'est pas qu'un rêve, mais qu'elle est *une réalité qui meurtrit durement celui qui la reçoit*, mais je Te demande, ô mon petit Jésus, de faire mon éducation. Apprends-moi à allumer et à entretenir dans mon cœur le feu sacré de ton Divin Amour. Apprends-moi d'abord à tout supporter patiemment pour ensuite tout désirer ardemment !... »

(Retour des Complies, 19 heures).

²¹ « Tout jeune, dès l'âge de quinze ou seize ans, Lucien s'était senti avec nous dans un monde trop plat pour lui. N'y pouvant rien, il avait opté pour la Trappe. » (Abbé Marcel Bunel).

Le 11 novembre 1921

« Matin du 2^e jour :

Une vie désorganisée ne procure aucun fruit, je m'en suis aperçu hier. L'après-midi m'a été pénible parce que je n'avais pas prévu de délasserment. Je me constitue donc le règlement suivant :

Jusqu'à 9 heures : Église.
9 h. à 10 h. : Lecture méditée.
10 h. à 10 h. ½ : Récitation du chapelet.
10 h. ½ à 11 h. : Récitation office et Adoration.
Jusqu'à 12 h. : Récréation chauffée.
12 h. à 2 h. : Promenade solitaire et récitation du chapelet.
2 h. à 3 h. ½ : Lecture de vie de Saints. Visite du Père.
3 h ½ à 4 h. ½ : Chemin de Croix.
Jusqu'à 7 h. : Règlement de la Communauté.
7 h. à 8 h. : Récitation de l'office et du chapelet du Sacré-Cœur. »

[51]

« Soir du 2^e jour :

La pénitence, la mortification sont bien dures. Cependant sans elles, point de vie sacerdotale fructueuse et sérieuse. Le Curé d'Ars avait raison de dire que l'on devait donner une pénitence raisonnable au pécheur se confessant et expier le reste soi-même. C'est d'une évidence absolue ! Je souscris de tout mon jeune cœur ardent de séminariste. Mais pour expier, que c'est dur ! Oh ! qu'elle est pénible cette rencontre de la pénitence et de la mortification que je fais pendant ces jours. Mais n'est-ce pas parce que "le feu de l'Amour Divin", "la vie intérieure", n'est pas assez intense en moi ? Oui !... Si vraiment j'aimais le Jésus du Saint Tabernacle, Jésus qui me voit, qui m'entend, Jésus qui de l'église me regarde écrire ces lignes, si je l'aimais d'un amour simple, profond, intense, comme ses Saints L'aimaient, ce serait joyeusement alors que je supporterais toutes les pénitences. Mon petit Jésus, je me mets à votre école. Soyez mon guide, enseignez-moi "la Croix". J'ai peut-être encore soixante ans de vie sacerdotale à vivre : soixante ans !... Et il faut que chaque heure de chaque journée soit employée si saintement qu'elle vous gagne des âmes !... Que je suis petit, que je suis faible, que je suis un néant sans volonté !... »

« 3^e jour, 10 h.

Lecture : "À mes Séminaristes". Ayez le cœur pur, votre langue le sera, inversement la réserve de votre langue sauvegardera la pureté de votre cœur. *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir* [Jc 3,2 Vulgate : "Si quelqu'un ne commet pas d'écart quand il parle, c'est un homme parfait"]. Si étroit, en effet, est le lien de la parole avec la pensée, que pour ne jamais laisser échapper inconsidérément une parole qui trahisse un manque de dignité morale ou de volonté, ou qui blesse soit le respect dû à l'autorité, soit les égards que commande la charité, soit la discrétion ou la modestie, il faut avoir sur soi un empire de tous les instants et cet empire suppose de longues habitudes de concentration réfléchie, une force et une constance de volonté exceptionnelle qui sont indices d'une perfection consommée.

Veillez sur vos impressions et ne trahissez pas ni par des murmures, ni par des bouderies, ni par des paroles désagréables vos impatiences naturelles.

15 heures : Lecture "Vie du Curé d'Ars". La connaissance interne et pratique de son néant ne le décourageait point, le découragement est un orgueil souffrant ; il naît dans les âmes faibles d'un excès de confiance en leurs propres forces et d'un défaut de confiance dans le Bon Dieu. Le Curé d'Ars n'espérait rien de lui et attendait tout du Bon Dieu ; il s'adonnait avec d'autant plus d'ardeur à la piété, convaincu que sans elle, les plus beaux dons de la nature ne servent de rien, et que sans aucun de ces dons, la piété fait à elle seule des prodiges. »

« Pendant son séjour au fort de Montlignon, une famille ayant remarqué ce séminariste-soldat, l'avait prié de donner les premières leçons de latin à leur fils aîné, ce qu'il accepta.

Il était souvent retenu à leur table, le soir, et le père de l'enfant le questionnait sur ses projets d'avenir. C'était toujours la même réponse : "Me dévouer, me donner complètement au service de mes [52] frères, par amour de Dieu, me faire religieux dans un ordre sévère et expier".

Il fut souvent taquiné gentiment à ce sujet par le père de l'enfant, qui voulait le dissuader de

cette vocation, mais lui restait inébranlable dans ses réponses²². »

*

**

« En mars 1922, M. Lucien fut démobilisé. Ce fut l'adieu au fort, l'au revoir à chacun de nous par une bonne poignée de mains ! Aux grandes vacances, après ses patronages, les années suivantes, il venait nous revoir deux ou trois jours, toujours heureux de retrouver l'ambiance familiale²³. »

Ayant trouvé qu'il était « un vrai prêtre », ses camarades de caserne lui demandèrent de revêtir sa soutane pour une dernière photographie commune et pour le repas d'adieu. Il le fit donc. Puis ses hommes, le moment venu, attelèrent une charrette à foin et, tous montés autour de lui, le conduisirent au chemin de fer²⁴. Ils avaient peine à le quitter²⁵.

Sa route était restée celle du sacerdoce.

[53] « 11 y a 25 ans, vous avez réussi – n'était-ce pas un miracle ? – à me faire trouver courte ma

²² Lettre de M^{me} Hicart, 1^{er} juillet 1946.

²³ M^{me} Leroy.

²⁴ Renseignements fournis par M^{mc} Clatot.

²⁵ Tout Montlignon (le Maire et son conseil municipal, les différents groupements, une affluence considérable) rendait à la mémoire du Père Jacques un touchant hommage le 15 août 1945, en même temps que M. le Chanoine Gourdoux, curé de la paroisse depuis trente-trois ans, célébrait ses noces d'or sacerdotales.

Une plaque était inaugurée à la mémoire du Père à côté de la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, avec la mention : « Déporté à Mathausen-Gusen, mort le 2 juin à Linz (Autriche) des suites de son héroïque charité pour ses camarades du camp. »

Le bulletin religieux de Montlignon du mois d'août 1945 est consacré en grande partie au Père Jacques.

Un paroissien évoque sous la signature H. M. D. le souvenir de « celui qui, jeune soldat au Fort était déjà qualifié de saint, aussi bien par ses camarades que par la population qu'il édifiait », et rappelle que « les enfants se disputaient pour lui prendre la main et lui faisaient un véritable cortège » ; il le revoit, quelques années plus tard, dans l'église pour une première communion, lui, « si mince, si pâle, si ému, se tournant à moitié pour désigner le tabernacle, en criant de sa voix douce : “Mes enfants, Il est là...” Souvent notre petite église eut le bonheur de le compter parmi ses prédicateurs : il en vint sans doute de plus renommés, mais jamais de plus écoutés ni de mieux compris. L'église était toujours trop petite. Ceux qui l'avaient connu voulaient le revoir, ceux qui avaient entendu parler de lui venaient pour le connaître. (Bulletin, p. 24).

Une année l'abbé Bunel était venu, comme il en avait souvent l'habitude, préparer les enfants à leur première communion. Arrive le jour de la fête. « C'était pendant la grand'messe, écrit M^{mc} Hicart, l'abbé allait et venait parmi les premiers communicants. Vint la quête. Il remarqua un petit garçon de famille très pauvre qui rougissait, ne pouvant faire le geste de ses voisins, n'ayant rien à déposer dans l'aumônière.

Je vois encore l'abbé, plongeant dans sa vaste poche, en ramener son porte-monnaie, duquel il retire quelques pièces, qu'il remet au petit en lui glissant un mot. Celui-ci peut alors au retour des quêteurs, déposer son offrande avec un visage rayonnant. » (Lettre du 10 juin 1946).

« Oui, c'était un ami, doublé d'un cœur sincère, et tous au Fort de Montlignon l'aimions bien, car il était bon et juste, toujours prêt à remettre dans le droit chemin celui qui s'égarait. En servant la Patrie, il servait aussi Dieu, sans aucune vanité de sa part. Toujours il était là... » (Ex-trompette major. A. Gallot, Bulletin, p. 16).

M^{mc} Leroy écrit à son tour : « “Martyr” il l'a été toute sa vie, dans sa vie de renoncement continu ! Quelle abnégation totale il a voulu nous montrer !... Mais quelle ténacité au devoir, au sens droit et vrai de la vie... Lui qui désirait tant mourir jeune ! Je me souviens d'une conversation qu'il eut avec Mémère à ce sujet !... Mémère, alors femme d'une grande expérience de la vie, vu son âge... lui formula des paroles qui tintent encore à mes oreilles... “Mon petit, avant de mourir, il faut beaucoup souffrir, le Ciel ne se gagne qu'à ce prix ! Vous seriez alors un voleur de paradis.” Malgré ses 45 ans sonnés, Père Jacques eut une vie bien remplie, et durement éprouvée par la Providence !...

Le 8 septembre 1943, alors que je me rendais au pèlerinage de Pontoise avec ma petite Monique, je fus surprise d'apercevoir Père Jacques dans le cortège religieux... Combien il avait vieilli... mais combien majestueux, et digne à la fois dans sa robe de bure ! Avec ses pieds nus !... À peine la cérémonie terminée, je me rendis au Carmel pour y prier ! Et comme je franchissais le seuil de la porte accompagnée de ma petite Monique, je fus surprise d'apercevoir derrière moi le Père Jacques. Quelle rencontre providentielle !... Avec quelle simplicité, il nous convia au Parloir et, en dix minutes, tel un éclair... j'ai revu tout le passé !... Oui, je fus émue, comprenant plus que jamais que je parlais à un “saint”. En sortant du parloir, il nous fit un adieu, si souriant ! Oui, Père Jacques rayonnait le Bon Dieu, et je remercie combien la Providence du privilège qu'elle nous a accordé de connaître et d'aimer un saint. » (M^{mc} Leroy, Bulletin, p. 15).

dernière année de service militaire..., écrit M. Antoine Thouvenin. L'image du petit séminariste-soldat de 19 ans n'a guère été effacée pour moi. Je vous revois, avec cet uniforme mal taillé dans lequel vous flottiez, descendant chaque soir à Montlignon, déposant devant le Tabernacle une journée qui avait paru vide, mais que Dieu avait abondamment remplie, et qui s'achevait au milieu des enfants. Vous les aimiez tant et ils vous le rendaient si bien, qu'on disait de vous : "Comme il sait bien les prendre". En vrai, c'était eux qui vous prenaient...

Soldat par devoir, à aucun moment vous n'oubliiez que votre [54] vocation était autre. Vous ne faisiez pas de bruit ; vous ne vous faisiez pas remarquer. Pourtant, ô puissance de la vie intérieure, votre présence suffisait à rappeler Dieu aux moins bien disposés, car, déjà, vous Le "rayonniez". Combien de vies ont été meilleures parce qu'un jour elles se sont trouvées illuminées d'un "rayon" que vous reflétiez ? Dieu seul sait tout ce qu'il vous a donné de grâces à répandre et avec quel zèle vous les avez répandues. Votre mission serait-elle terminée ? Qui pourrait croire que vous n'allez pas, comme votre chère "Petite sainte" passer votre Ciel à faire du bien sur la terre²⁶ ?... »

²⁶ Extrait du *Bulletin de Montlignon*, Août 1945.

« MA PETITE CELLULE
SILENCIEUSE ET SOLITAIRE »

Le Grand Séminaire de Rouen.
(Mars 1922 - juillet 1924)

Soumis au règlement – Été 1922 – « le plus caché de son âme » – Été 1923 – Infirmier volontaire – Le sous-diaconat – Été 1924.

SOU MIS AU RÈGLEMENT

Un camarade de Grand Séminaire témoigne que les études de l'abbé Bunel furent, sinon brillantes, du moins sérieuses et profondes ; il remarque son esprit de suite, la ténacité et la fermeté de sa volonté. Puis il ajoute : « Une ferveur ardente, persévérante, l'animait. Recueilli toujours, et tout au devoir quand même, souriant, on le sentait tout avec Dieu¹. »

« Enfant de pauvres ouvriers comme je l'étais moi-même, rappelle le Père Pierre-Damien, il devina les difficultés matérielles qui étaient miennes à mon entrée au Séminaire et se dépouilla en ma faveur de ce qui ne lui était pas indispensable. C'est ainsi que pendant tout mon Séminaire, je n'eus d'autre camail que celui donné par le Père Jacques. Il me passait ses répétitions... Quand venait son [56] tour de parler au réfectoire, on se serait privé de manger pour l'écouter et pourtant : "Ventre affamé n'a pas d'oreilles". Il retenait de sa voix claire et persuasive l'attention des plus difficiles à intéresser. Un séminariste disait : "Quand il descend de chaire, on voudrait aller l'embrasser." Il pouvait dans ces occasions se permettre de faire la leçon ; on attendait cela de lui, alors qu'on ne l'acceptait, pas des autres. »

Le témoignage que voici nous est donné par l'Abbé Robert Delesque, ami intime du Père Jacques :

« Au Grand Séminaire, nous dit-il, nous étions classés par ordre alphabétique. Je devins alors, pendant quatre années, son voisin au réfectoire, en classe et à la chapelle. Étant du même doyenné, même en vacances, on ne se séparait pas pour longtemps. C'est ainsi que j'ai pu apprendre à le connaître et surtout à l'aimer...

L'Abbé Lucien Bunel était un remarquable élève, un modèle de grand séminariste, aimant et vénérant ses Supérieurs. Parfaitement soumis au règlement de vie, en qui il voyait la Volonté de Dieu, il l'exécutait avec un soin toujours méticuleux, et, par son exemple et ses conseils, aidait ses confrères à l'observer avec esprit de foi². Il aimait le calme de sa petite cellule, il en faisait ses délices. Très doué au point de vue intellectuel, il triomphait toujours des questions philosophiques, métaphysiques ou théologiques, les plus ardues. Et quand nous le complimentions, il ne perdait jamais l'occasion de s'humilier, en se moquant de lui-même et du mérite de son labeur, par des réparties pleines d'esprit et d'à-propos, que lui seul savait trouver. Nous le lui avons toujours caché, car il s'en serait fâché, mais nous le considérions, avec juste raison, comme une valeur non pas seulement intellectuelle mais aussi spirituelle.

Sur ce point, on peut dire que Dieu l'avait gâté, car [57] Il avait richement paré son âme de

¹ Abbé Brismontier.

« Aussitôt la cloche sonnée, il ne disait plus un mot ». (Abbé Lebrument).

² « Il se travaillait beaucoup et le Grand Séminaire marque chez lui une transformation profonde. Il n'était pas indiscipliné, bien au contraire ; il était un modèle pour tous dans la façon dont il appliquait la règle ». (Abbé Lebrument).

Mais un condisciple précise : « Au Grand Séminaire, pendant le travail en chambre, il allait facilement bavarder chez d'autres, chez son ami intime, F..., par exemple, et cependant c'était interdit par le règlement. Il prenait des libertés avec certaines choses, et avec d'autres de peu d'importance, il aurait été scrupuleux ». Tout compte fait les témoins s'accordent cependant à le montrer foncièrement discipliné.

qualités, de dons, de vertus, qui ne s'acquièrent qu'avec le temps, par des efforts soutenus.

Sa piété était simple, toute naturelle, mais combien édifiante. À le voir profondément recueilli dans la chapelle, prier, adorer le Très Saint Sacrement, il donnait vraiment l'impression qu'il puisait là ses joies les plus vives. C'était, disait-il, ses meilleurs moments de la journée, il les appelait "ses tête-à-tête avec Dieu". Ses méditations prolongées imprimaient aux traits de sa physionomie, toujours posée et réfléchie, un calme doux et joyeux qui faisait de lui le plus agréable de tous les confrères.

Son attrait pour la sainteté était déjà très accentué. Par l'étude, la prière, la méditation et surtout la mortification et la pénitence, il excellait à développer en lui toutes les grandes vertus qui font les saints. Au réfectoire, sa boisson n'était que de l'eau, et il n'en buvait que très peu à chaque repas, à peine un verre, même quand il faisait très chaud. Il mangeait volontiers les aliments les plus grossiers, ou les moins bons, sans jamais s'en plaindre et surtout sans se singulariser. En société, c'était pareil : il laissait la viande, mangeait les légumes, ne buvait qu'un peu d'eau ; si l'on servait du vin, il laissait son verre plein jusqu'à la fin du repas, et ne le vidait alors que pour être agréable à ses hôtes. Je ne l'ai jamais vu s'asseoir en appuyant le dos au dossier de son siège³...

L'Abbé avait une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge. Chaque jour, été comme hiver, il allait en surplis, sitôt la Messe, saluer la statue de la Vierge placée entre deux grands cèdres, sur la terrasse du Séminaire. Il n'y a jamais manqué un jour.

Chaque année, les Séminaristes allaient en pèlerinage à Bonsecours, au mois de mai. C'est avec lui que je m'y rendais. Profondément recueilli, il traversait la ville, sans un seul mot, comme un vrai pèlerin, et gravissait la haute colline, prenant par esprit de pénitence le plus mauvais sentier, pour arriver l'un des premiers à la Basilique de Notre-Dame avec un joyeux empressement ».

[58] Nous possédons le feuillet spirituel que voici, daté du Lundi de Pâques 1922. C'est peu après le retour du service militaire.

« Nuit noire depuis vendredi, Jésus cependant s'est un peu montré hier matin dans son doux baiser de Pâques.

En sortant du réfectoire, Jésus m'a dit de rester à la chapelle, après que les autres seraient partis.

Et Il m'a étreint : "Il m'a demandé pourquoi j'étais triste." Comment ne pas l'être quand il fait si sombre, et que le Divin Époux à Qui l'on veut se donner se tient caché !

Et Jésus m'a dit :

"Reste en paix, aie surtout la paix, vraie, profonde. Tu es mon enfant. Tu sais combien je t'aime. Ne te tourmente pas, attends."

Je lui ai parlé de la Trappe, mais Il n'a pas répondu. – "Mon Dieu, Ta volonté, et non pas la mienne." »

ÉTÉ 1922

À peine arrivé en vacances, l'Abbé s'en allait à la Trappe de Notre-Dame du Port-de-Salut. En touriste ? Non, du tout, et pas seulement en pieux pèlerin. Il y revêtit le froc monastique et se soumit volontairement un mois durant, à la vie rigoureuse de la communauté.

Le Révérendissime Père Abbé écrivit au Supérieur du Grand Séminaire de Rouen, à la fin de ce premier séjour qui avait duré un mois, du 13 juillet au 12 août :

« Je suis heureux de rendre à son sujet, un bon témoignage, *testimonium bonum*.

Il a édifié notre Communauté par la simplicité de ses manières, sa piété franche, le sérieux de son esprit.

Venu au Port-de-Salut dans le but d'étudier son attrait pour la vie religieuse, ce n'est point à notre hôtellerie mais en Communauté que s'est écoulé ce mois de retraite. L'essai a confirmé M. l'abbé Bunel dans son désir de la vie religieuse en notre Ordre de la stricte observance de Cîteaux.

Quant à nous, nous trouvons en M. l'abbé Bunel tous les caractères d'une vocation sérieuse,

³ Il avait déjà, et gardera toujours, la crainte de l'embourgeoisement qu'il redoute tout spécialement pour les prêtres et pour les religieux. Il voudra pour lui, et pour les autres, de difficiles conditions d'existence, tout en sauvegardant le nécessaire, car il a tout son bon sens.

l'attrait tout d'abord datant de loin, et n'étant pas l'effet d'une ferveur passagère. Il semble bien que c'est l'appel du Divin Maître s'adressant à l'âme pour l'inviter : *Veni, sequere me* [Viens, suis-moi]. Avec l'attrait, nous avons reconnu toutes les aptitudes désirables pour la règle cistercienne. M. l'abbé Bunel s'est adapté rapidement et sans efforts à toutes nos observances. Quand l'heure de la Providence aura sonné, sans hésitation aucune, je le recevrai dans notre monastère. »

« Sa mère avait peur qu'il y entrât pour toujours. Tout le monde le pensait et s'efforçait de le dissuader⁴. »

*

**

[59] L'abbé n'oubliait pas les siens.

« Mon frère fut toujours très attaché à sa famille, écrit sa sœur Madeleine. Ses vacances devenaient pour nous un enchantement. Après le dîner les bonnes soirées que nous passions ! Il nous racontait des anecdotes de sa vie de pension et nous ne nous lassions jamais de l'entendre, ou bien il nous faisait l'école et même papa et maman y participaient. Il leur demandait des choses faciles, ce qui nous faisait réclamer en riant, car il y avait toujours des bonbons et des récompenses pour les bonnes réponses.

Il faut l'avoir connu, avoir vécu avec lui, pour savoir toute la bonté, toute la douceur qu'il renfermait ».

« À Maromme il ne fut jamais “couaqué”. Il disait toujours un bonjour ou un mot aimable aux ouvriers lorsqu'il les rencontrait⁵. »

« Pendant un moment nous avons eu à Maromme une municipalité plutôt rouge, rapporte M^{me} Clatot, grèves et manifestations se multipliaient. Lucien s'est trouvé différentes fois sur la route au moment des défilés. Jamais une fois il ne fut insulté ; au contraire, l'un des meneurs, un contremaître de tissage, n'avait pas peur de laisser la tête du cortège pour venir lui serrer la main.

Dans la région, il fut le premier à lancer l'idée des colonies de vacances. Son régiment fini, pendant l'été, il forma un patronage d'enfants, il en eut bientôt une soixantaine, tous coiffés d'un béret blanc avec un petit drapeau du Sacré-Cœur pour insigne. Bientôt, il leur acheta clairons et tambours et quand les enfants défilaient le samedi près du marché, tout le monde se précipitait sur leur passage.

Le dimanche matin à la messe basse, si les uns ou les autres de ses enfants venaient de communier, il ne les laissait pas repartir sans rien prendre, mais il nous les envoyait pour le petit déjeuner. De même, si, en jouant, les petits accrochaient leur tablier, il les envoyait encore à la maison pour réparer les dégâts, afin de leur éviter de se faire gronder chez eux.

Il organisait des séances récréatives, et je vous assure que tous ses petits jouaient et chantaient bien. Cela nous faisait rire, car dans [60] les drôleries, c'était toujours les noms de papa et maman qu'il leur faisait dire.

Nous nous faisons un plaisir de faire ses programmes à la photocopie. D'ailleurs il aurait pu nous demander n'importe quoi, nous n'aurions pas su le lui refuser. »

« En 1922, il emmène ses enfants deux jours à la mer, à Veules, je crois, écrit son frère René. Ils sont dans une joie folle. Lui prévoit tout, s'occupe de tout. Nous couchons dans une grange, sur la paille, ainsi que M. le Doyen de Maromme. »

« Le 8 septembre, il invite ses bambins à venir communier en l'honneur de la Sainte Vierge,

⁴ Chanoine Lécouflet.

« À propos d'un sermon qui “sentait” la Trappe et qu'il avait donné au Grand Séminaire, M. X... l'avait très vertement semoncé. L'abbé avait reçu ces reproches comme une épreuve. “C'est une humiliation nécessaire”, disait-il. Mais les élèves avaient été enthousiasmés par le prédicateur. » (Un témoin).

⁵ Jacques Lefèvre.

leur offrant le petit déjeuner. La table est dressée avec nappes et corbeilles de fleurs blanches. Les convives reçoivent, à leur choix, un bon bol de chocolat, de lait, ou de café au lait, puis des gâteaux et des fruits ; c'est vraiment fête pour tous ces petits⁶. »

« J'ai revu quelques-uns de ceux qui allèrent "tout gosses" à la colonie du Père Jacques. Nous avons évoqué quelques souvenirs : les grandes parties de biche ou de voleur où l'Abbé se donnait comme un gosse, s'étalant à l'occasion de tout son long dans la forêt, parce que devenu "biche" par le hasard du jeu, il voulait en avoir toute la souplesse, et oubliait au passage son pied dans une racine. Les enfants qui le pourchassaient, s'arrêtaient, car ils l'aimaient bien. Mais si l'Abbé s'en apercevait, il les gourmandait, ne voulant ni faveur, ni honneur.

Par contre s'il perdait, il dissimulait difficilement sa "dupe", car il n'aimait pas perdre, mais le rire revenait vite.

De même, les jours de grande pluie, il réunissait tout son monde et devenait intarissable. Les histoires mirobolantes coulaient de source et empêchaient la mauvaise humeur. Ses enfants devenus hommes, me parlant de lui, conclurent tous : "C'était un type⁷." »

« Vous ai-je dit que pendant les vacances, Lucien s'imposait un règlement auquel il n'a jamais manqué ?

Couché le soir à dix heures, même si nous étions en famille, [61] levé le matin à quatre ou cinq heures, – personne à la maison ne l'entendait descendre tant il faisait attention pour ne gêner en rien – il se rendait à l'église, faisait ses prières, disait son bréviaire, sonnait l'*angelus* pour que le sacristain puisse se reposer un peu, et à huit heures il était enfin prêt à recevoir ses enfants pour être à eux toute la journée⁸. »1.

Le curé-doyen de Maromme en témoigne lui-même en novembre 1922 :

« Je n'ai eu qu'à me louer de lui, pendant ses séjours ici. Il fut toujours édifiant par sa piété vraie, constante, quelque peu austère.

Son zèle et son savoir-faire pour l'organisation d'un patronage de vacances lui ont conquis beaucoup de sympathies dans les familles de la paroisse.

Sa conduite extérieure laisse voir les aspirations à la vie religieuse qu'il avait intérieurement⁹. »

« LE PLUS CACHÉ DE SON ÂME »

L'abbé Bunel retourne au Grand Séminaire en octobre 1922.

« Le mercredi de chaque semaine, les grands séminaristes ont leur sortie, écrit sa sœur. Lucien n'hésite pas à faire huit kilomètres à pied pour passer quelques heures à la maison. Il vient avec deux ou trois camarades, nous leur servons une modeste collation, mais quel entrain, quelle joie, chez eux ! Quelles taquineries ne se font-ils pas ! Ils sont heureux de leur promenade, mais nous le sommes encore plus qu'eux.

Je me souviens encore de ceci. Nous avons une maison de commerce sur la grande route du Havre. Lucien me dit que je devais voir souvent des chemineaux. Sur ma réponse affirmative, il ajouta tout de suite : "S'ils s'arrêtent ici, donne-leur une bonne soupe chaude, fais qu'ils se reposent un peu, chez toi, reçois-les comme des frères."

Bon et cher Lucien qui ne pouvait le faire lui-même, c'était naturel qu'il nous demandât de le faire pour lui.

Combien de choses ne nous a-t-il pas apprises et pourtant il était encore jeune... »

⁶ M^{me} Clatot.

⁷ M. René Bunel.

⁸ M^{me} Clatot.

⁹ Chanoine Lécouflet. Enquête avant la tonsure. M. Lécouflet a été nommé curé de Notre-Dame-de-Bonsecours à Rouen.

[62] L'abbé est tonsuré le 23 décembre 1922.

Il avait envoyé à cette occasion, à son père spirituel, l'Abbé Ternon, le mot que voici, où l'on sent tout son cœur :

« Bien cher papa, j'ai l'honneur de vous annoncer que je suis appelé par Mgr, à recevoir la tonsure cléricale le 23 décembre. Ma joie est bien grande. Et je suis sûr que la vôtre le sera aussi, car je suis votre enfant et mon bonheur est que vous soyez heureux. C'est vous qui m'avez choisi et élevé. C'est vous qui me présenterez au Bon Dieu le 23. Au moins c'est ce que je dirai au Bon Dieu quand il me demandera qui m'a conduit à Lui... Et si vous le pouvez ; soyez là pour me faire ma première tonsure et pour que je puisse vous embrasser de tout mon cœur comme votre cher petit qui vous est très respectueusement attaché. "Votre Lucien." » [23 décembre 1922]

f

1^{er} mars 1923

À Antoine Thouvenin.

« Si vous avez parcouru ainsi les sentiers escarpés de la montagne, moi, je me suis fait un plaisir de revenir vite à ma petite cellule silencieuse et paisible aussitôt après les offices. Oui, c'est bien pour cette vie-là que je suis fait, pour cette bonne vie de recueillement, d'oraison, d'union au Bon Dieu et de pénitence. Et il m'arrive bien souvent de soupirer, d'aspirer de tout mon cœur après le cloître béni où je n'ai eu encore le bonheur de ne passer qu'un mois. Que les sept années que j'ai encore à passer dans ce diocèse s'écoulent donc vite et que je puisse enfin aller m'enfermer pour toujours, seul, avec Dieu seul, dans la solitude de notre cher monastère ! C'est si bon de vivre avec le Bon Dieu, rien qu'avec Lui, Lui causant amicalement, affectueusement, comme je le faisais avec vous le soir au Fort de Montlignon. Il fait si bon sentir qu'on L'aime et surtout qu'on en est aimé. Oui, passer sa courte vie dans l'intimité du Bon Dieu, détaché de tout ce qui est sur cette terre et qui périt, et passer insensiblement, au moment voulu par Dieu, de la terre au ciel, pour saisir Dieu directement dans une étreinte infinie. Que cela est bon, infiniment bon, cela seul ici-bas. Qu'est-ce que tout autre bonheur à côté de celui-là !...

Vous voyez, mon bien cher Antoine, je vous ouvre le plus caché de mon âme¹⁰, je laisse partir un cri du cœur que je retiens bien souvent. Mais à vous ne puis-je pas tout dire ? »

Une autre lettre nous dévoile ses réactions intimes à l'occasion des vacances de Pâques en 1923.

« ...J'ai eu à mener pendant ces quinze jours, une vie de vagabond allant de visite en visite, de déjeuner en déjeuner, une vie qui me dégoûtait, qui me répugnait, et que j'ai essayé cependant de vivre en souriant. Il le fallait !... Mais c'était loin des vacances passées comme je rêve toujours de les passer. Ce que j'aimerais comme vacances, c'est ceci : d'abord rester à Maromme. Puis me lever tôt, psalmodier mes petites heures (l'office du Bréviaire), faire une longue oraison dans l'église encore déserte, assis- [63] ter à la Messe, faire mon action de grâces aussi longue que mon cœur le désirerait. Puis partager ma journée entre ma chambre et de nouvelles et longues visites à l'Église. Ici, au Séminaire, ce qui me manque, ce sont de longues stations devant le Saint-Sacrement, de longues et bonnes oraisons (au sens de méditation¹¹). Il faut bien donner un long temps aux études et aux classes. Et précisément quand je vois en perspective quelques jours de liberté, je me réjouis, mon âme se délecte déjà de la vie de silence, de solitude, d'union au Bon Dieu, qu'elle va pouvoir s'assurer, pour calmer sa faim de cette vie silencieuse et recueillie !... Et souvent, ces désirs sont frustrés. Ce sont des visites qu'il faut rendre, des réunions auxquelles il faut assister, etc... etc... un vrai supplice quoi ! »

Le 7 juillet 1923, Lucien Bunel est ordonné portier et lecteur.

¹⁰ Ce désir profond de voir Dieu croîtra avec les années et restera l'une des dominantes de la vie spirituelle du Père Jacques.

¹¹ Ce vocabulaire n'est pas celui de saint Jean de la Croix, que l'Abbé Bunel devait alors ignorer. Saint Jean de la Croix distingue l'*oraison contemplative* – telle que la faisait alors notre séminariste – de la *méditation discursive* qui semble n'avoir jamais eu la faveur du jeune Lucien. L'Abbé distingue ici la prière silencieuse de l'oraison vocale liturgique.

ÉTÉ 1923

Pendant l'été 1923, l'abbé fit un nouveau stage d'un mois à la Trappe de Notre-Dame-du-Port-de-Salut. Il ne dut pas garder la mesure, car « il en revint desséché », nous dit M. Ternon¹² Et, de fait, sa ferveur est profonde.

« C'est je crois un an ou deux avant de passer prêtre qu'il nous a annoncé (avec quelle joie !) en arrivant en vacances, qu'il avait terrassé le diable, écrit sa sœur Madeleine ; il était comme aérien en disant cela, comme s'il se trouvait léger, léger ».

« Ce que ma sœur raconte là est très vrai, souligne M. René Bunel. Quand j'ai été à Avon, en intimité avec mon frère, Lucien m'a alors déclaré que dans sa jeunesse il avait longtemps demandé au Bon Dieu de l'aider à vaincre la chair. Une nuit, il avait rêvé que le démon l'attaquait et voulait le terrasser ; dans son désarroi, il avait appelé la Vierge Marie à son secours. Subitement, il avait retrouvé une vigueur extraordinaire et avait terrassé le démon ».

« Déjà, à cette époque, il se donnait la discipline, poursuit sa sœur, car en faisant sa chambre, j'avais trouvé son espèce de fouet qu'il avait sans doute oublié de ranger. J'ai regardé. Cela me fit un froid et me fit comprendre combien mon frère était bien [64] loin au-dessus de nous, puisqu'il avait le courage de se faire souffrir¹³. »

Il continue de se dévouer à l'œuvre des patronages et des colonies de vacances.

« Il rêve d'avoir tous ses petits pendant toutes les vacances, mais il faut beaucoup d'argent pour cela. Il organise donc en accord avec M. le Doyen une fête d'enfants de chœur et invite Mgr Lesourd à présider la cérémonie. C'est une belle et grande fête à l'Église, puis un goûter est offert au patronage à Mgr et aux enfants. Lucien en profite pour présenter ses chers petits privés d'air et de surveillance pendant l'été et Mgr répond aussitôt de tout son cœur aux vœux de Lucien en ouvrant toute grande sa bourse.

C'est alors la location du château de Goupillières pour y installer la colonie. Il faut des lits pour tous. Il n'y en a pas. Lucien les demandera à ses anciens chefs militaires et il les obtiendra¹⁴. »

« Les enfants les plus terribles, ceux réputés les plus "voyous", étaient avec lui, dociles et pleins d'entrain. Il avait la manière, disent les gens de Maromme¹⁵. »

« Jamais il ne se mettait en colère avec son petit troupeau, même si quelque chose n'allait pas. Il y avait tant de doux reproches dans son regard que pour moi, dit sa sœur, c'était bien plus que toutes les paroles de maman. »

INFIRMIER VOLONTAIRE

5 octobre 1923

« Je suis rentré au Séminaire depuis le mercredi 26 septembre. Vous ne pouvez imaginer le bonheur que j'ai éprouvé à retrouver ma chère petite cellule silencieuse et solitaire. Qu'il fait bon se retremper dans la paix, dans le calme. J'éprouve à me revoir ainsi seul la même joie que vous, lorsque vous parvenez au sommet d'une des cimes des Vosges. Rappelez-vous vos impressions de bien-être, de délassement, de plaisir intime et profond, devant la solitude et le silence des hautes forêts de sapins, et vous connaîtrez tout mon bonheur présent. Car dans ce silence et cette paix, je retrouve le Bon Dieu avec sa douce intimité, les longues stations devant l'Hostie Sainte, les méditations profondes et prolongées, toute une [65] vie, quoi ! qui rappelle un peu la bonne et chère vie monastique !... Nous avons fait de plus une retraite de quatre jours... et elle n'a pas peu contribué à augmenter mon

¹² Je n'ai pas d'autres précisions dignes de mention sur ce séjour.

¹³ « Quand il venait en vacances à Noël, je lui portais une bouillotte dans son lit sans qu'il me voie, mais le matin je trouvais tout par terre, édredon et oreillers enlevés. Il devait même ne pas se mettre longtemps dans son lit, car celui-ci n'était guère défait ». (M^{me} Clatot).

¹⁴ M^{me} Clatot.

¹⁵ M. René Bunel.

bonheur¹⁶ »

« En novembre 1923, deux de ses frères et sa sœur furent atteints simultanément de fièvre typhoïde¹⁷. »

« Maman écrivit tout de suite à Lucien de ne pas venir par crainte de la contagion. Sitôt la lettre reçue mon frère accourt, dit sa sœur, et me voyant aussi au lit retourne demander à son Supérieur la permission de revenir à la maison pour aider maman. »

« Il en obtint l'autorisation et il soigna les siens pendant six semaines. Il n'attrapa pas la maladie pourtant si contagieuse¹⁸. » « Il eut une attitude magnifique¹⁹. »

L'infirmier volontaire écrit ensuite à un ami au Séminaire :

« Merci de ton petit mot affectueux. Il m'a fait grand bien dans la situation où je me trouve. Grâce à Dieu, ça va un peu mieux. La maladie est à sa période décroissante. Mais il faut toujours de grandes précautions. Prie bien toujours. Je ne sais quand je pourrai rentrer. Pas avant trois semaines ou un mois. J'aurai alors besoin de repos, car je suis autour des malades jour et nuit²⁰. »

Sa sœur Madeleine me rappelait avec quel soin, avec quel dévouement tous les malades étaient soignés. Elle en garde un souvenir ému et encore étonné : Lucien était aussi délicat, aussi attentionné qu'aurait pu l'être la plus douce des grandes sœurs.

« Pendant quatre semaines, il n'entrera pas dans un lit, écrit-elle. Je ne sais comment il fait, mais la nuit, au moindre appel il est près de nous, demandant ce que l'on désire.

Il remontera le moral de mes parents, trouvant de petites plaisanteries pour les distraire ; il ne manquera pas de nous taquiner nous-mêmes malgré la maladie et pourtant le docteur Beltzer pensait que nous étions perdus, au moins à deux.

Je me souviens l'avoir entendu la nuit dire à notre petit chien, [66] pour qu'il ne fasse pas de bruit : « Aller se promener, un susucre, c'est le paradis des toutous. » Je me mis alors à rire et il est venu tout de suite me demandant s'il me fallait quelque chose.

Dès le matin aussitôt maman levée il partait assister à la messe, et taquin jusqu'au bout, il me racontait en rentrant de petites histoires comme celles-ci : “Tes amies s'étaient toutes groupées pour me demander de tes nouvelles ; j'ai eu le temps de les apercevoir avant de sortir, alors j'ai pris mon bréviaire et je suis passé le nez dans mon livre ; il n'y en a pas une qui ait osé m'aborder.” Et de rire tous deux. Je lui disais : “Pourquoi, puisque tu savais leur désir, ne leur as-tu pas donné de mes nouvelles ?” Et lui de répondre avec un petit air de malice qui m'amusait beaucoup : “Je n'aime pas parler aux filles.”

C'est lui qui nettoyait les pavés, nous faisait prendre nos tisanes et nous lavait la bouche après chaque tasse. Plus d'une fois, au lieu de me laver la bouche avec de l'eau de Vichy, il prit de l'eau de Montmirail. Pensez à la grimace que je faisais et combien il en était content !

Quand nous sommes entrés en convalescence, Lucien m'a dit : “Je vais partir chez l'Abbé Ternon me reposer, car j'ai tellement mal à la tête que j'ai peur d'avoir la typhoïde à mon tour. Ne dis rien à maman, je me ferai soigner là-bas.” Pauvre Lucien, il ne l'eut pas tout de suite, il l'eut trois ans après, mais il fut admirablement soigné au Havre²¹. »

¹⁶ Lettre à Antoine Thouvenin.

¹⁷ Abbé Robert Delesque.

¹⁸ Abbé Robert Delesque.

¹⁹ M. René Bunel.

²⁰ Lettre à Robert Delesque

²¹ En 1925, l'abbé écrira au Carmel de Pontoise pour relater dans le détail la guérison de son frère René qu'il attribuait, non sans raison, à Sœur Marie-Angélique dont il avait reçu une relique :

« Mon frère et moi n'eûmes aucun doute, la petite Sœur avait produit la guérison demandée.

Aussi avec quelle joie, quelques jours après, ne suis-je pas venu remercier notre bienfaitrice dans la chapelle du

[67] Tout en soignant ses malades, le grand frère se livrait à de profondes méditations. Il écrit à un ami le 29 novembre :

« Profitez bien de votre temps libre pour méditer sur le sens de la vie, sur le sens de la mort. Il y a là de quoi puiser des sentiments très forts pour diriger notre activité. On voit tout sous un jour différent, on apprécie tout différemment quand on s'est bien pénétré de ces vérités : la brièveté et la tristesse d'une vie humaine au point de vue purement naturel ; l'idiotie de la vie humaine si la mort est l'anéantissement de tout nous-même et les vérités correspondantes si sublimes, si touchantes, délicieuses pour l'âme et le cœur : la beauté, la douceur de la vie orientée vers Dieu dans la joie et la souffrance, toujours et partout. La grandeur de la mort nous jetant dans le sein éternel d'un Dieu infini²²... ! »

Le vingt-deux décembre 1923, Lucien Bunel est ordonné exorciste et acolyte.

14 janvier 1924

« Ce vide de la vie sans Dieu m'apparaît de plus en plus à mesure que j'avance et que je vois se multiplier les déceptions, les difficultés, les ennuis, les peines. Oui, vraiment que serait-ce que notre séjour d'ici-bas, s'il ne devait consister qu'à se constituer une existence commode et agréable de quelques années !... Et c'est parce que je sens et je comprends de plus en plus cette inanité de la terre que je désire toujours plus ardemment la vie du cloître. Là je pourrai commencer à vivre ma vie éternelle, puisque je pourrai m'unir au Bon Dieu, d'une façon toujours plus intime, plus profonde, plus suave. Oui, quand on a compris que ce que le monde recherche n'est rien, que tout doit nous échapper, et quand d'autre part on s'est rendu compte que l'on porte en soi toujours et partout le Bon Dieu, la Très Sainte Trinité, qui habite en nous par la grâce, alors on ne souhaite plus qu'une chose, se retirer d'un monde qui ne peut nous comprendre et nous étourdit, et se retirer dans le silence d'une solitude, pour y développer cette vie de la grâce.

...Ah ! oui, vivre ainsi en soi, avec le Bon Dieu partout, toujours, à l'hôtel, en chemin de fer, sur la route, à la campagne, dans une rue ! Comme on est heureux alors, et comme cette vie amènera des bénédictions sur votre foyer si vous en fondez un, comme elle lui donnera de la douceur, de l'intimité, de l'infinité même !...

Si vous passez auprès d'un libraire catholique, achetez un petit livre intitulé "Dieu en nous" du Père Plus et lisez-le dans la solitude, soit de votre chambre, soit d'une église, je crois qu'il vous fera du bien²³. »

LE SOUS-DIACONAT

18 mai 1924

« Je vous livre tout de suite ma pensée dominante, mon cher ami. J'approche à grands pas du sous-diaconat. Je le recevrai le 12 juillet : vous savez que le sous-diaconat c'est l'engagement définitif, irrévocable de [68] tout soi-même au service du Bon Dieu. C'est le don de soi à Dieu. Oh ! Creusez cette formule, Antoine. Saisissez-en toute la beauté surhumaine et vous pourrez alors comprendre avec quel cœur joyeux, débordant de joie et de bonheur, je m'avance vers ce jour ! Je me donnerai tout entier à Dieu, mais Dieu se donnera tout entier à moi, Lui aussi. Creusez à nouveau cette vérité pour

Monastère, et depuis lors, je l'ai fait connaître à bon nombre d'âmes... »

Le 2 janvier 1944, treize jours avant son arrestation, le Père Jacques faisait une conférence sur Sœur Marie-Angélique, au Carmel de Pontoise :

« ... Je suis venu ici en civil, il y a vingt ans, disait-il, après mon service militaire, ou plutôt non, je venais de prendre la soutane. J'avais lu l'*Autobiographie*. Dans le silence de cette lecture, elle m'avait parlé d'une façon si discrète. J'ignorais qu'il existait pour les hommes le Carmel qu'elle me révélait. Mais elle m'a donné de telles leçons que j'étais venu tout naïvement ici, croyant pouvoir aller sur sa tombe. J'avais eu la surprise désagréable d'apprendre que son corps n'était plus là et de ne pas trouver de souvenirs d'elle dans la Chapelle. C'était prématuré.

Mais maintenant elle m'a comblé puisqu'elle m'a mis en mains toutes ses confidences d'âme ; sa correspondance, ses billets, j'ai pu avoir tout cela dans les mains. »

²² Lettre à Antoine Thouvenin.

²³ Lettre à Antoine Thouvenin.

la comprendre dans tout son sens. L'homme à Dieu, moi à Dieu, Dieu à moi !... Mais je ne suis pas prêt !... Je voudrais tant être pur, être humble, être doux, pour que le Bon Dieu se complaise en moi. Donc, priez mon cher Antoine, priez pour ma préparation. Communiez à notre intention, intéressez la Sainte Vierge à notre cause²⁴. »

M. le Doyen de Maromme donne au mois de juin 1924 l'attestation suivante :

« Je n'ai que beaucoup de bien à dire de ce jeune clerc. Sa piété réfléchie et profonde nous a édifié pendant les vacances. Son zèle mesuré et actif dénote son amour des âmes. Toujours poli, discret, soumis, il me paraît avoir toutes les qualités pour faire un bon prêtre ».

Nous avons la bonne fortune de posséder le texte des résolutions que Lucien Bunel prit le 11 juillet à la veille de son sous-diaconat²⁵ et sur une autre feuille, à la même date, la consécration que voici :

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en présence de la Très Sainte Vierge Marie, de Saint Joseph, des Anges et de, tous les Saints, particulièrement de mes saints Patrons Louis, Lucien, Étienne, Bernard [69] et Benoît, je soussigné, Lucien-Louis Bunel, me donne aujourd'hui, joyeusement et irrévocablement à la Très Sainte et très Auguste Trinité par l'intermédiaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pleinement conscient de ce que je fais, et ayant mûrement examiné toutes les obligations qui découlaient pour moi de cet acte, je me consacre pour l'éternité au service du Bon Dieu. Je Lui donne mon corps avec toutes ses énergies, sans faire la moindre réserve de quoi que ce soit. Je Lui donne mon âme avec toutes ses puissances et toutes ses facultés. En un mot je me donne tout entier, ne désirant qu'une chose : que ma vie soit désormais un encens montant perpétuellement vers Dieu pour lui plaire.

Mais je suis pleinement conscient aussi de ma faiblesse. Seul, je ne puis que pécher. J'attends donc tout de la bonté du Bon Dieu. Je me donne à Lui, mais pour que Lui-même me travaille et me rende tel qu'il me veut et me porte dans sa pensée depuis l'éternité.

Ô mon Dieu, ce sont des traits de flamme qu'il faudrait transcrire sur ce papier pour traduire le feu de mes sentiments. Tu vois et Tu sais avec quelle ardeur je Te désire, avec quelle passion j'aspire à Te posséder, à Te saisir, à T'étreindre !... Ô mon Dieu, agis Toi-même en moi, consume- moi dans Ton amour infini, en me prenant et en m'absorbant en Toi. Que ce jour béni du samedi 12 juillet 1924 soit vraiment une étape dans ma vie d'union avec Toi !

Grand Séminaire de Rouen, le 11 juillet 1924,

(Signé) Lucien Bunel²⁶ »

²⁴ Lettre à Antoine Thouvenin.

²⁵ « Demain, je vais consacrer toute ma vie au bon Dieu. Quel bonheur !... Pour qu'elle soit davantage à Lui, pour que mes engagements soient mieux tenus, j'ai l'intention de prendre le plan de vie suivant :

1° Vivre le plus possible une vie d'union intime au bon Dieu, une vie de silence et de recueillement, même si je suis dans le ministère pendant quelques temps, sans jamais sacrifier mon devoir d'état cependant à mon besoin de solitude ?

2° Toujours me lever de bonne heure (avant 5 h. ½).

3° Faire au moins une demi-heure d'oraison chaque matin, et autant que possible encore au moins un quart d'heure le soir.

4° Réciter mon bréviaire le plus possible à l'église ou dans ma chambre ; et toujours réciter Matines et Laudes la veille, à moins qu'il ne me soit permis de les réciter la nuit ?

5° Ne pas boire d'eau-de-vie ou de liqueur, sauf le cas de nécessité, et le moins possible de vin.

6° Obéir toujours et partout. Avoir le plus possible l'esprit d'obéissance.

7° Garder mes dévotions : visites au S. Sacrement, chapelet, etc...

8° Mettre de la pénitence dans le plus possible dans ma vie, selon les permissions de mon directeur.

9° Et attendre du bon Dieu, en la lui demandant chaque jour, la réalisation de ces résolutions que je confie à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints et particulièrement à mes bienheureux Pères et Patrons Benoît, Bernard, Étienne. »

²⁶ On lit en note à la suite de ce texte les intentions de prière suivantes :

« *Matines* : M. et Mme Chauville. *Laudes* : Famille Badin. *Prime* : mes chers Parents et les prêtres qui m'ont fait du bien. *Tierce* : Frères, Sœurs et toute ma famille. *Sexte* : Bienfaiteurs et amis. *None* : Pauvres pécheurs, surtout agonisants. *Vêpres* : mes chers Morts et les âmes du Purgatoire. *Complies* : Pour les âmes consacrées à Dieu. » (Daté et signé comme plus haut).

15 juillet 1924

« Un mot seulement pour accompagner l'envoi de ce petit souvenir de mon ordination au sous-Diaconat. Lisez les quelques lignes qui sont derrière l'image. Creusez-les ; vous saurez aussi quelle est l'immense profondeur des sentiments de paix et de joie divine qui m'inondent.

Soyons bien unis de tout cœur en notre Bien-Aimé Jésus²⁷. »

**

Voici les appréciations portées sur le jeune Abbé par les directeurs du Grand Séminaire pour les années scolaires 1922 (à partir de mars, au retour du service militaire), 1922-1923 et 1923-1924²⁸.

[70]	SANTÉ	:	<i>Bonne.</i>
	INSTRUCTION	:	1922 : <i>Très suffisante grâce à une sérieuse application.</i> 1923 : <i>Intelligent et laborieux; travaille avec suite, intérêt et profit.</i> 1924 : <i>Intelligent, très appliqué, assez personnel dans l'expression. Fortement attaché à ses idées. C'est un élève intéressant.</i>
	CARACTÈRE	:	1922 : <i>Quelque chose de triste, d'un peu sombre. La préoccupation de la vocation doit en être la cause. Par ailleurs, jeune homme sérieux, bien élevé.</i> 1923 : <i>Paraît plus épanoui, tout en restant sérieux et toujours très docile.</i> 1924 : <i>Sérieux jusqu'à paraître triste, mais capable cependant de s'épanouir. Bien élevé, délicat, généreux, tenace.</i>
	CONDUITE	:	1922 : <i>Toujours bien régulière.</i> 1923 : <i>D'un bon exemple constant.</i> 1924 : <i>Tout à fait bonne.</i>
	PIÉTÉ	:	1922 : <i>Comme le caractère, plus sérieuse que rayonnante.</i> 1923 : <i>Nous semble très profonde, en étroite union avec toute la vie.</i> 1924 : <i>Très vive, prie beaucoup.</i>

Dans les annotations des professeurs de classe, nous relevons ces jugements :

« Élève consciencieux dans son travail : les leçons ont toujours été bien préparées et les devoirs assez bien réussis.

Intelligent et laborieux. S'intéresse beaucoup aux études théologiques. A donné pleine satisfaction.

Intelligence éveillée et claire dans l'exposé des idées. A fait preuve de personnalité dans ses devoirs. Avait tendance cependant d'être un peu obstiné dans son opinion ».

Été 1924

Le nouveau sous-diacre reprend l'été son activité apostolique.

16 août 1924

« Je suis avec cinquante enfants en pleine campagne. Dans l'intimité de la vie de famille, j'essaie de faire pénétrer le Bon Dieu dans tous ces petits cœurs, et j'ai l'impression que grâce aux

²⁷ Lettre à M. Antoine Thouvenin. L'image représente le Christ bénissant et on lit au verso : « *Pax Christi. Ô mon Dieu, si les hommes savaient la douceur que tu verses dans l'âme qui se donne à Toi !* »

²⁸ Copie transmise par M. l'Abbé Brismontier.

prières de nombreuses âmes, le Bon Dieu entre en eux, et j'en suis heureux²⁹... »

[71] « Quand tout repose dans la colonie, le Père trouve encore le moyen d'aller, à son tour, dire bonsoir au bon Dieu, dans la chapelle.

Je me souviens qu'aux Alleurs un petit d'une famille très pauvre à tout point de vue, avait demandé au Père une grâce spéciale pour ses parents. Le Père passa la nuit en prière et obtint cette grâce. La joie qu'il en éprouva fut telle qu'il réunit tous les petits à la chapelle ; il leur dit combien Dieu était près de nous et si bon, il leur dit qu'ils avaient dû être bien sages pour que le bon Dieu les bénisse si manifestement, et tourné vers le maître-autel, avec des mots à lui, simples, bien simples, il nous invita à nous mettre à genoux pour remercier le bon Dieu. Quel élan dans notre prière ! Quelle douceur dans nos cœurs ! Quelle belle clarté de sincérité et de foi dans nos âmes ! Il n'y avait que lui pour nous élever si haut dans la prière³⁰ ! »

10 septembre 1924

« Notre colonie s'est bien passée. Le Bon Dieu a travaillé, je crois, toutes ces chères petites âmes !... *Deo gratias* ! Maintenant, je continue un patronage quotidien à Maromme. Priez pour tous ces petits³¹. »

« Je l'ai vu pendant les vacances employer son temps à diriger les patronages et les colonies de vacances de Maromme, écrit son ami Robert Delesque. Chaque matin, à voix basse pour ne pas troubler l'officiant, il commentait, expliquait le texte liturgique de la Sainte Messe, faisant prier et chanter les enfants qui l'avaient en adoration. À la fin d'une colonie, le Doyen voulut lui dire merci en présence de tous. Apprenant cela, il s'était enfui. Avec bien du mal je l'avais reconduit à la salle. Sitôt arrivé, il dit aux enfants que ce n'était pas à lui qu'il fallait dire merci, mais à M. le Doyen, car il n'avait été que le canal par où passaient tous les bienfaits dont celui-ci était la source ! Et c'est par obéissance qu'il entendit, les yeux baissés, remerciements et félicitations.

Le Doyen précisa que les comptes de l'Abbé Bunel étaient tellement bien tenus, qu'il ne manquait pas même un sou dans la caisse de la colonie³². »

Outre ces souvenirs d'un camarade de séminaire, nous avons le témoignage de M. le Doyen lui-même :

[72] « Ce religieux de vie, ce contemplatif se donnait au ministère actif. Tous les jours, pendant les vacances, il prenait nos enfants du peuple, enfants d'ouvriers – une centaine – et, dès le matin, les gardait jusqu'au soir. Promenades, prières, conseils très adaptés, les enfants sentaient le rayonnement de ce séminariste et comprenaient le bien qu'il voulait leur faire.

La troisième année (1924) il organisa des colonies de vacances complètes et me fut d'un grand secours.

Ce mystique fut un merveilleux organisateur, prévoyant tout dans les moindres détails, pratique, administrateur, parfait économe, aimé de tous. Il pensait à l'aménagement aussi bien qu'à la nourriture, aux récréations et aux jeux, mais surtout au côté religieux. Très doucement, paternellement, il avait un ascendant étonnant sur les enfants. Il obtenait d'eux, espiègles et mal élevés, des résultats merveilleux, par exemple, dès la fin du souper, adieux à la chapelle et montée aux dortoirs en grand silence, et silence jusqu'au lendemain à la prière.

²⁹ Lettre à M. Antoine Thouvenin.

« Il s'agit de la Colonie des Alleurs, au-dessus de Malaunay. Garçons et filles de Maromme vont à tour de rôle passer un mois à la campagne. Je ne sais ni où ni comment Lucien obtenait la totalité de ses ressources. Il avait créé un système de petites cartes avec cases à percer contre remise d'un franc. Les enfants les portaient dans les maisons. Au début, les enfants ne payaient rien. Plus tard (et encore !) il ne les fit payer que pour le mois passé en entier à la campagne ». (M. René Bunel).

³⁰ M. René Bunel.

³¹ Lettre à Antoine Thouvenin.

³² Abbé Robert Delesque.

Maromme a gardé de lui un souvenir unique d'admiration et de reconnaissance³³. »

³³ M. le Chanoine Lécouflet.



« IL ÉTAIT POUR TOUS MARQUÉ DU SCEAU DE DIEU »



L'ABBÉ BUNEL ENTRE SON PÈRE ET SA MÈRE
AU JOUR DE SA PREMIÈRE MESSE [12 juillet 1925, à Maromme]

LA FAMILLE BUNEL EN 1907, À PAVILLY

Alfred (le père),
1871-1943

Alfred, 1895-1916	Pauline (la mère), 1868-1952	André, 1897-1971
----------------------	---------------------------------	---------------------

Gaston, 1903-1962	Maurice, 1905-1998	Madeleine, 1901-1983	Lucien, 1900-1945
----------------------	-----------------------	-------------------------	----------------------

Deux enfants ne sont pas sur la photo :

Yvonne (†) mai 1896-sept. 1896	et	René. 1906 -1981
-----------------------------------	----	---------------------



L'ÉGLISE DE BARENTIN (SEINE-INFÉRIEURE) OÙ FUT BAPTISÉ LUCIEN BUNEL



AU BORD DE LA ROUTE ROUEN-LE HAVRE,
LA GRAND'PLACEE PORTE AUJOURD'HUI SON NOM



« LAISSER VENIR À MOI LES PETITS ENFANTS »
[à Monlignon avec Michel Calot, en 1934]

« ON VOUS METTRA DANS UNE NICHE,
MONSIEUR BUNEL¹... »

Institution Saint-Joseph du Havre
(1924-1931)

Les débuts, le sacerdoce – « Il n'était pas un professeur ordinaire » – « Son âme de feu »

LES DÉBUTS, LE SACERDOCE

On prévoyait alors seulement quatre ans de philosophie scolastique et de théologie au Grand Séminaire de Rouen, et l'Abbé Bunel ferait même sa quatrième année comme surveillant à l'institution libre Saint-Joseph du Havre où il fut nommé en septembre 1924. Il aimait l'étude et le recueillement. Ce sacrifice lui coûta beaucoup, mais il l'accepta généreusement. Ses lettres en font foi.

Le 1^{er} octobre, à l'abbé Robert Delesque :

« J'aurais été heureux de passer cette dernière année près de toi, dans la chaude atmosphère du bien-aimé Grand Séminaire que je regrette toujours. Mais que veux-tu ! C'est bien le Bon Dieu qui a parlé dans cette circonstance. Alors « *fiat* » ! Ailleurs je ne serais pas où le Bon Dieu me voudrait et je ne pourrais pas compter sur ses grâces ».

[74]

Au même, le 11 octobre :

« De mon exil, je t'envoie un très affectueux souvenir. Renouvelle bien mes amitiés à tous ceux de la classe qui doit se trouver bien diminuée. A la Toussaint, j'irai probablement faire un petit tour au Séminaire et reprendre un peu contact avec vous. Ce ne sera pas sans un grand plaisir ».

Au même, le 23 novembre :

« Tu as été trop gentil de m'écrire vendredi dernier et de m'envoyer un écho de l'intime fête du Séminaire. Sois sûr que j'étais avec vous de tout mon cœur... Merci aussi de la délicatesse que tu as eue de parfumer discrètement le papier de ta lettre. Ce sont des riens que remarque un cœur d'ami et qui lui sont très sensibles. Je n'ai pas besoin de te dire que moi aussi j'aurais été heureux d'être au milieu de vous, cette année encore. Le Séminaire nous forme si bien dans le silence et le recueillement ! Et puis, je garde de tels souvenirs des heures que nous avons passées ensemble ».

À Antoine Thouvenin :

« À la fin des vacances, j'ai reçu brusquement l'ordre de venir ici, au Havre, pour y être professeur dans une grande Institution. D'où déménagement du Grand Séminaire, préparatifs de départ, installation, etc... J'ai été un peu dépayse au début au milieu de tous ces fils de famille, riches et aristocratiques, moi, le pauvre petit plébéen, mais je commence à y être habitué maintenant. En somme, les fils de famille n'ont pas plus de valeur que nos petits gars d'ouvriers de Maromme, quelquefois ils en ont moins ! – Et ici j'ai la surveillance de la division des moyens (110 enfants) et un cours d'instruction religieuse. En plus, il me faut préparer ma théologie tout comme si j'étais resté au Séminaire. Enfin cela va. J'essaie d'attirer le plus possible le Bon Dieu en moi, de m'unir le plus intimement possible à Lui ; de cette façon, c'est le Bon Dieu lui-même qui travaillera tous ces petits qui me sont confiés. Priez Dieu pour eux ».

En octobre 1925, l'Abbé est professeur de cinquième. En octobre 1927, il demande à reprendre le poste de surveillant « parce qu'il pense pouvoir faire ainsi beaucoup de bien et que c'est un poste

¹ « Ces jeunes élèves voyaient déjà en lui un saint, ce qu'ils exprimaient plaisamment en lui disant : "On vous mettra dans une niche, Monsieur Bunel..." » (M^{me} Lebreton, lettre du 8 février 1946).

peu recherché². » De 1929 à son départ en 1931, il prend une section de sixième.

« On remarque dès les premiers jours, son zèle dévorant, son souci de perfection, son ardeur au service des jeunes : son dévouement inlassable à ses élèves, ses idées originales sur l'éducation et la pédagogie³ »

Il refusa sa chambre de professeur pour occuper la plus petite et la plus triste des chambres donnant sur une cour où jamais le soleil ne pénétrait.

[75] C'était tout un poème.

« Cette cellule était très retirée. À l'extrémité du couloir des professeurs, on tournait à gauche, puis à droite, on passait entre les placards d'une procure, puis on obliquait une dernière fois à gauche... On arrivait enfin après ce chemin mystérieux à la cellule plus mystérieuse encore de l'Abbé Bunel, cellule plus étroite qu'une cellule de moine.

Elle était d'une austérité complète. L'austérité ne s'affichait pas, mais elle était frappante : il ne cherchait ni n'évitait ce résultat. Chaise de paille, lit de fer. Une cellule de moine avant la lettre. "J'ai toujours rêvé d'être moine", devait-il me déclarer plus tard quand il fut entré au Carmel... Ce n'est pas cela qui nous empêchait d'y venir avec la liberté qu'on nous laissait assez largement dans la maison... L'accueil y était bon, est-ce utile de le dire ?

On n'y entraît qu'avec respect, certain d'être accueilli avec un visage souriant, comme si l'Abbé n'avait qu'à nous recevoir. On ne le dérangeait jamais. Mais souvent il fallait attendre son tour⁴. »

« Son attitude extérieure ne comportait aucune recherche, mais était toujours d'une correction parfaite. Ses cheveux ont toujours été tondus ras et il portait de grossières chaussures ferrées, genre soldat. Si bien que lorsqu'il apparut ainsi aux élèves de Saint-Joseph, cette impitoyable jeunesse bourgeoise s'était écriée : "C'est un moine ou un forçat !" Quelle étonnante prédiction⁵ ! »

« C'est comme surveillant d'étude que "le Père Bunel" m'est apparu, dit un élève. Il avait la tête presque rasée (nous l'appelions "le petit tondu") et le nez facilement rouge les jours de grand froid (ce dont nous plaisantions irrévérencieusement et avec d'autant moins de danger que personne n'aurait pu se méprendre sur la portée de la plaisanterie). Il ne portait à peu près jamais de douillette, été comme hiver, dans la cour comme en étude. Dans celle-ci, il circulait les mains dans ses manches, ou en égrenant son chapelet. Il ne lisait ni n'écrivait jamais, se consacrant entièrement à la surveillance, suivant les bons principes qu'on indique aux disciplinaires. Du reste, je ne l'ai jamais vu s'asseoir en étude : il le faisait évidemment par mortification⁶. La surveillance était chose austère : [76] il s'agissait d'une centaine de garçons de troisième à philo-math. Il s'en acquittait sans heurts et sans ennuis : il ne faisait pas à proprement parler de discipline, ne s'appuyant que rarement sur les notes. Il ne parlait jamais en étude, suivant un autre principe excellent du bon surveillant. Mais il ne détestait pas, par bonté, une pointe d'originalité le poussant, de bousculer un peu les règles. C'est ainsi qu'il remit un jour, avec gravité et sans mot dire à un élève fort surpris, un billet de "celle" qui le convoquait... la veille. Le collégien sollicite des explications : l'Abbé s'en tire avec son mutisme ordinaire. L'élève n'eut plus qu'à enfouir le billet dans sa poche et à attendre une suite qui... ne vint jamais. L'Abbé ne devait pas être fâché du petit tour qu'il jouait, et l'élève ne fut pas mécontent non plus de cette solution.

Il était libéral et indulgent aux gens nerveux et remuants. Je me souviens l'avoir vu de loin

² M. David.

³ M. David.

⁴ D'après M. David, l'Abbé Gissy, le R.P. Pierre-Damien et M. J. Lefèvre.

⁵ Abbé R. Delesque.

⁶ « C'était un surveillant qui ne s'asseyait jamais » (Chanoine Lestibouois).

indiquer du doigt, avec calme, la porte à un garçon de cette catégorie. La menace était nette, bien que silencieuse. Le délinquant, sans se démonter lui aussi, indiqua par un signe de tête négatif, que telle n'était pas son intention. L'Abbé n'insista pas, et l'élève se tint tranquille. – À six heures et quart, la cloche sonnait pour le départ des moyens, nous avertissant, nous, les grands, que nous n'avions plus que trois quarts d'heure d'études... Les fourmis trottaient dans les jambes de quelques agités... On demandait la permission de "sortir". Elle était toujours accordée. Bientôt, on ne la demanda plus : et l'Abbé laissa faire... Une quinzaine sortaient quelques minutes se détendre dans la cour, fiers de la confiance accordée. Puis tout rentrait dans l'ordre ; je ne me souviens pas qu'on ait jamais abusé de cette permission tacite.

Pendant la prière, il ne levait jamais les yeux, nous laissant en face de notre conscience. Les meilleurs d'entre nous apprirent ainsi à la faire en le regardant... et les élèves moins pieux ne la dirent pas plus mal pour cela⁷. »



Le 20 décembre 1924, l'Abbé allait être ordonné diacre. Voici le jugement porté sur lui à cette occasion par son Supérieur, M. le Chanoine Vignal :

[77] « ... n'est à Saint-Joseph que depuis deux mois. Mais ce peu de temps a suffi pour nous permettre de constater sa piété, sa docilité, son zèle des âmes.

Un mot peut résumer l'estime que je fais de lui : c'est un séminariste exemplaire et un très bon collaborateur ».

Et voici ses résolutions de la retraite préparatoire au Diaconat :

« Je dois entrer le plus tôt possible à la Trappe, dès que le Bon Dieu m'en donnera la possibilité. Donc je n'ai pas à me laisser tenter et emporter par le désir de savoir, de lire, de dévorer de nombreux livres.

J'ai à me nourrir de théologie, à m'en nourrir profondément, substantiellement. Je ne dois pas me contenter d'une étude superficielle uniquement faite en vue des examens.

Mais je dois travailler ma théologie par devoir d'état d'abord, puis pour mieux connaître mon Dieu et son œuvre d'amour. Et pour arriver à ce but, il est nécessaire que je médite lentement, pieusement tout ce que j'étudie. Il faut que mon cœur prenne part au travail avec mon intelligence. Demain, je recevrai l'Esprit-Saint avec ses sept dons. Je recevrai le don d'intelligence, de conseil, de science. Il faut donc que toujours je fasse appel à cet Esprit présent en moi. C'est en sa compagnie sainte que je devrai me livrer à l'étude. Et cette étude sera alors bénie de Dieu. Elle sera profonde ; elle sera profitable à mon âme et à toutes les âmes qui me sont confiées.

À cette première nourriture de ma vie intérieure, il me faut en joindre une autre. Et c'est la théologie mystique envisagée dans sa théorie et dans sa pratique. Oui, il me faut absorber lentement et m'assimiler la doctrine des saints, cette doctrine qui vient du Ciel et qui peut me rapprocher si près de Dieu ! Il me faut aussi m'édifier devant les exemples des saints ; lire leur vie, la lire, non en curieux, mais en âme avide de reproduire leurs actes pour arriver comme eux, à l'union intime avec Dieu !

Donc, ces besognes de mon âme reconnues, je prends la résolution de :

1° Employer intégralement chaque jour mes deux heures libres du matin à étudier la théologie sacramentaire.

2° Employer tout mon temps libre de l'après-midi à étudier des livres de spiritualité au moins pendant une heure, le reste du temps étant employé à compléter l'étude théologique.

S'il me reste quelques instants de liberté non prévus, je pourrai les employer à la culture générale, en prenant contact avec la belle pensée noblement exprimée.

Pour dompter la bête qui est en moi, je veux continuer intégralement les mortifications que me permet mon directeur. Et je veux de plus me détacher de plus en plus de la nourriture, et du bien-être que procure une chambre agréable. Aussi, à table, je ne devrai jamais me servir de sauce, surtout de celles qui me flattent le plus, prendre peu de dessert, sentir quelquefois l'aiguillon de la faim. Et dans ma chambre, rester le plus possible sans feu. Il me faudra marquer chaque jour sur mon carnet, si j'ai

⁷ Abbé Pierre Gissy.

été fidèle à ces résolutions.

Rouen, le 17 décembre 1924.

Je confie le tout à la garde de la Sainte Vierge.

(Signé) Lucien Bunel ».

[78] Le nouveau diacre écrit à un ami le 22 décembre :

« ... Après une retraite de quatre grands jours, j'ai été ordonné Diacre samedi dernier. Quel bonheur est le mien ! J'exulte de joie ! Le Bon Dieu m'a fait si grand par cette nouvelle ordination. Ah ! Priez bien pour votre pauvre petit ami !... »

Le même jour, il envoie un mot à Robert Delesque :

« Merci de l'amitié dont tu m'as entouré pendant ces jours bénis de la Retraite. Cela m'a réconforté en me faisant regretter davantage encore le Grand Séminaire ».

Puis il reprend sa vie de surveillant interrompue pour quelques jours.

« Oui, vivons intérieurement, dans notre cellule intérieure où nous trouvons la Très Sainte Trinité ! C'est une source de fécondité et de bonheur pour notre vie⁸ ! » écrit-il le 18 janvier 1925.

Et à un confrère de séminaire [Robert Delesque], le 7 mars 1925 :

« Ici, il y a aussi de bonnes et belles petites âmes ! Prie pour celles qui me sont confiées. Je voudrais tant mettre le Bon Dieu en elles ! Pauvres petits : si tu les connaissais, comme tu les aimerais. Je suis parfois bien dur pour eux, mais je les aime tant !...

Je n'en pense pas moins très souvent au cher Grand Séminaire où j'étais heureux de trouver le calme, le recueillement, la règle, le travail. Notre petite cellule ! Que je l'aimais ! Tu constateras au mois de juillet quelle peine c'est de quitter des retraites où l'on a été si heureux et où l'on a vécu avec le Bon Dieu, pour aller où... ? »

22 mars 1925

« Je possède toujours le même bonheur. Je puis toujours goûter les charmes que le Bon Dieu a semés à travers la nature. Tout à l'heure, je vais monter sur le haut de la falaise m'enivrer de soleil, d'air frais et d'harmonie. Je vais contempler le vaste horizon de la mer, je vais écouter la plainte sourde des vagues expirant sur la grève. Je vais, mais je vais communier au Bon Dieu présent dans toutes ses œuvres. Au milieu du calme, du recueillement de la campagne, je vais Le sentir présent, là, tout près de moi. Et ça va être bon le cœur à cœur avec Lui, doucement, affectueusement goûté pendant de longs moments. Après, je vais aller dire mon bréviaire dans notre chère chapelle, à côté du Très Saint Sacrement. Je vais prier au nom de l'Église entière ; je vais représenter l'humanité auprès de Dieu ! Comprenez-vous maintenant mon bonheur, mon bonheur profond, intime, inaltérable car tous les petits incidents humains glissent à la surface sans changer, sans diminuer mon intimité avec l'hôte divin de mon âme⁹ ! »

[79]

21 mai 1925

« Je nage dans la joie !... aujourd'hui, première Communion Solennelle au Collège ! Cinquante petites âmes se sont approchées de la Table Sainte tout à l'heure et j'avais l'immense bonheur de faire Diacre ! Comme j'ai vibré devant ce spectacle unique ! Comme tout mon être tressaillait d'enthousiasme, et comme je me sentais plongé en Dieu, au sein d'un calme et d'un recueillement inouï ! Quelle joie, mon bon Antoine, quelle joie !...

Et bientôt, je vais connaître un autre grand bonheur ! Dans deux mois à peine, je serai prêtre. Si vous saviez comme cette pensée me suit constamment, me pénètre de douces et profondes sensations. C'est trop de joie ! Que sont toutes les peines qu'on peut rencontrer chaque jour, à côté de ces sentiments intimes d'union infinie au Bon Dieu. Je ne quitte pas le Bon Dieu. Je n'arrête pas de Lui sourire et de Lui redire que bientôt je serai à Lui. Je serai à Lui ! Prêtre... Je voudrais que vous soyez là ; près de moi, pour partager cette surabondante joie !...

... Chez nous, Maman est toujours malade. Pauvre chère Maman, pourra-t-elle assister à ma

⁸ À M. Antoine Thouvenin.

⁹ Lettre à M. Antoine Thouvenin.

première messe ? Je crains fort !... Le Bon Dieu demande parfois des sacrifices. Mais c'est le tribut nécessaire pour faire du bien. Cela n'ôte pas le calme profond et délicieux qu'il verse dans les âmes qui se donnent à Lui franchement et sans retour¹⁰... »

12 juin 1925.

« Ici, je me prépare au Sacerdoce ! Au Sacerdoce ; mon cher Antoine, moi, votre pauvre petit secrétaire d'antan ! Et vous serez près de moi le jour où je célébrerai solennellement ma messe à Maromme ! Comme tout cela me plonge dans le bonheur ! Que le Bon Dieu est bon, infiniment bon ! Quelles délices de penser que dans quelques semaines, je serai "Dieu", que je pourrai prendre dans le ciel et déposer sur l'autel Dieu lui-même, le Christ, notre bon et bien-aimé Jésus !... Que ce sera grand et beau avec de telles prérogatives. Comme il faut que je me laisse bien former par le Bon Dieu et la Sainte Vierge. Aidez-moi de vos prières... Je vous le demande de tout mon cœur d'ami sur le point d'être prêtre¹¹... »

Au mois de juin 1925, en vue du sacerdoce, le chanoine Vignal écrit à l'autorité diocésaine :
« Tout en ce diacre très régulier me fait une agréable obligation de vous adresser à son sujet le témoignage le plus favorable ».

Ordonné prêtre le 11 juillet 1925, il chante sa première grand'messe solennelle auprès des siens qui lui font fête en l'église de Maromme¹².

[80] « Nous discussions ensemble du sacerdoce et du célibat du prêtre, écrit son frère René. Le Père Jacques qui était alors l'Abbé Bunel me déclara : "Si tu pouvais savoir, mon pauvre René, ce que j'ai pu lutter contre moi, pour suivre l'appel de Dieu, tu ne m'interrogerais pas sur les enfants. Ce que j'ai regretté le plus, ce dont j'ai le plus souffert en devenant prêtre, c'est de n'avoir pas d'enfants. Y penses-tu, mon pauvre René (et là, il me passa le bras sur les épaules, m'attirant doucement à lui) ne jamais s'entendre appeler : 'Papa', ne jamais avoir sur ses genoux ou pendu à son cou, son petit ; abandonner volontairement la douceur de cet amour ! Y songes-tu, quel sacrifice ! Mais le bon Dieu a été vraiment bon pour moi puisqu'il m'a placé parmi les enfants. Alors tu vois, j'ai bien fait de répondre à l'appel de Dieu, et au lieu d'une toute petite famille, j'ai la grande famille, celle des autres que je fais mienne en Dieu¹³". »

Il se rend en août à la Trappe de Notre-Dame du Port-de-Salut qu'il ne peut pas oublier.
De là, il écrit le 31 août :

« Quel vide que l'existence de la plupart des gens ! Les uns vont à leur travail, sans penser à rien, qu'à voir la fin du jour arriver, à attendre telle fête ou tel congé pour jouir de telle partie de plaisir. Et les jours se poussent ainsi les uns les autres, tous absolument dépourvus de quelque fruit qui demeure. D'autres s'acharnent à obtenir la richesse ou une place en vue. Et alors, ce sont des soucis, des travaux qui absorbent le temps, le cœur et la santé ! Et quand ils atteignent l'objet de leurs convoitises, ou bien ils se trouvent inassouvis et il leur faut plus encore, ou bien ils disparaissent de la scène du monde... ! Pauvres gens !

Oui, qu'il fait bon vivre de Dieu, se nourrir de Lui dans une communion de tous les instants à

¹⁰ Lettre à M. Antoine Thouvenin.

¹¹ Lettre à M. Antoine Thouvenin.

¹² « ... Il passe prêtre ; belle cérémonie entre toutes, mais la plus émouvante pour moi fut sa première messe basse à Maromme le lendemain de son ordination.

Le docteur Beltzer est venu chercher maman dans sa voiture pour la conduire à l'église car voilà un an que maman est au lit ; papa et mon frère Gaston sont les servants de messe ; les jeunes filles du patronage ont orné l'autel de la sainte Vierge de fleurs blanches ; au Saint Sacrifice, Marcel Décure, un enfant de son patronage chante "Le ciel a visité la terre" et je crois bien qu'en effet l'on ne pourra éprouver plus de joie quand nous y entrerons pour de vrai.

Lucien apporte la Communion à maman d'abord, puis à papa et à chacun de nous selon l'âge ; oui vraiment c'était beau et plus d'une personne avait des larmes dans les yeux à la fin de la messe ! » (Mme Clatot).

¹³ « Il nous avait déclaré bien souvent que le plus grand sacrifice qu'il avait dû faire pour répondre à l'appel de Dieu avait été le sacrifice de la famille, sa famille d'origine d'abord, son papa, sa maman, ses frères, ses sœurs, et sa famille possible, son foyer, ses enfants.

Il fallait l'entendre nous en parler pour sentir jusqu'à quel point est vrai ce sacrifice moral d'un homme. Seule, une grâce divine spéciale peut permettre chez celui qui consent à ce sacrifice, la naissance de la joie et du bonheur. » (René Bunel).

sa sainte volonté et à son Être infini¹⁴. »

Puis ce sera la rentrée des classes.

[81] « Vers 1930, il me fut conté une histoire dont l'authenticité pourra être confirmée par les élèves du Collège Saint-Joseph du Havre, auteurs ou témoins, à cette époque, de l'exploit suivant.

Frappés de l'ascétisme de leur Abbé Bunel, quelques élèves sceptiques projetèrent de savoir s'il était le même, seul et devant eux. Pour en juger, ils imaginèrent de monter sur le toit d'un pavillon d'où ils pourraient voir, par la fenêtre ouverte, le cher professeur travailler dans sa chambre. En y entrant, celui-ci s'agenouilla, pria les bras en croix, et debout, selon son habitude entreprit de corriger une pile de cahiers. Doubte et curiosité furent bien payés¹⁵. »

Le fait dut lui revenir et même s'ébruiter car :

« On ne t'avait pas trompé non plus, écrira-t-il à l'Abbé Dupuis, quand on t'avait parlé d'un professeur lisant debout et à genoux, et qui avait sans doute exagéré les pénitences physiques. J'en fait l'aveu pour ma honte, tu constateras un fois de plus que je suis un déséquilibré, un pauvre être qui ne sait pas se mesurer et qui exagère toujours, ou dans un sens, ou dans un autre¹⁶. »

De 1925 à 1931, le nouveau prêtre va se donner toujours davantage et sans compter, au collège comme au dehors.

Au collège d'abord.

« De nature indépendante et indomptable, parfois même insolente (ses camarades du Petit Séminaire se souviennent qu'il tenait alors tête au directeur) il était devenu, à force d'efforts sur lui-même, et pour l'amour de Dieu, humble et soumis. M. l'Abbé Vignal, Supérieur de Saint-Joseph du Havre, nous disait qu'il n'avait jamais essuyé un refus de l'Abbé Bunel dans tout ce qu'il lui avait demandé¹⁷. »

« Il aimait ses scouts, écrit M^{elle} Jacotin, mais je ne crois pas dépasser sa pensée en disant que, de tous ses garçons, ceux près desquels il respirait le mieux étaient ses "gamins", ses "bambins" de sixième. Il me parlait d'eux (1929) avec une joie puérile et avait autant de plaisir à leur préparer surprises et parties qu'eux-mêmes en éprouvaient à les recevoir. »

[82] « Père Jacques était d'une extrême familiarité avec ses petits, se mêlant à nos jeux, en tirant toujours une leçon de morale, faisant de nos folles parties de Biches, de belles leçons de droiture pour nos petites cervelles et nos cœurs de dix ans. Et jamais, à ma connaissance, l'un de nous n'a oublié le respect qu'il devait à ce maître incomparable¹⁸. »

« Parce qu'il était lui, parce qu'il savait vivre tout près de nous, sans avoir rien à perdre de notre estime, il compte au nombre de ceux qui nous ont fait "monter"¹⁹. »

« En classe il savait stimuler notre ardeur au travail de toutes sortes de façons, mais il savait aussi consoler l'élève le moins doué et même l'élève moins travailleur. "Allons, mon petit, tu me montreras la semaine prochaine que tu sais faire un effort". Et grâce à cet encouragement, nous étions capables en effet de l'effort demandé²⁰. »

¹⁴ À M. Antoine Thouvenin.

¹⁵ M^{elle} Jacotin.

¹⁶ Lettre du 5 août 1929. – « Il écrivait toujours à genoux ». (R. P. Pierre-Damien).

¹⁷ M^{me} Lebreton.

¹⁸ M. B. Thélou.

¹⁹ Abbé Pierre Gissy.

²⁰ M. B. Thélou.

« M. Bunel n'était pas un professeur ordinaire. Les murs de sa classe avaient été décorés de façon artistique. Dans cette pièce nous nous sentions vraiment en famille. Personne ne dormait ni ne s'ennuyait. Les élèves étaient partagés en plusieurs camps et ce n'était que concours toujours renouvelés où chacun s'efforçait de faire gagner son groupe. La classe ? C'était une conversation à la manière de Socrate, une merveilleuse découverte. M. Bunel avait le don de tenir constamment son petit monde en haleine. Grâce à son affectueuse compréhension les moins doués eux-mêmes n'étaient pas tenus à l'écart.

Le premier objectif de l'Abbé était d'ouvrir de larges horizons à ses élèves et de leur donner le goût profond de poursuivre eux-mêmes plus tard le travail ébauché dans l'enthousiasme, fût-ce au prix de quelques omissions de détail... mais tout compte fait il jugeait que c'était mieux ainsi. Aider à découvrir de beaux panoramas du haut des sommets, tel était son premier but.

Un jour, venant en classe, il rentrait de courses. Passant devant [83] une épicerie, il avait aperçu de petites poules et des œufs en sucre et nous en avait rapporté à chacun. D'un autre nous serions peut-être moqués. De lui, ce geste accompli spontanément en toute simplicité ne nous étonnait pas ; c'était une nouvelle preuve qu'il nous considérait comme ses enfants.

Nos loisirs eux-mêmes retenaient son attention. Il pensait à nous mettre en contact direct avec la misère des déshérités. Il organisait souvent des jeux en forêt, ou des visites d'usines, du port, d'endroits capables de nous intéresser tout en nous instruisant.

Parfois aussi nous partions en car visiter aux environs les témoins les plus intéressants des siècles passés : les abbayes de Saint-Wandrille, Jumièges, Saint-Martin de Boscherville, de même que Rouen, Caen. C'était toujours sous la direction de quelqu'un de fort documenté.

Dans les bois coloniaux, arrivaient souvent au Havre des voyageurs clandestins ; certains aboutissaient dans la chambre de notre Abbé et c'était une joie pour nous de voir dans les bords de sa fenêtre des araignées monstrueuses, des insectes extraordinaires, des serpents aux couleurs variées, d'autres petits animaux.

La mer exerçait sur l'Abbé une véritable attirance surtout quand elle était démontée. Quelle joie lorsqu'il nous emmenait en pique-nique de l'autre côté de l'estuaire ou lorsqu'avec quelques privilégiés, nous montions dans une barque de pêcheurs pour faire un tour sur l'eau²¹. »

« Le Père Jacques est pour nous l'ami le plus précieux. J'ai soixante-dix-neuf ans, et je n'ai pas rencontré durant toute ma vie un être aussi rayonnant. Quand il entra chez nous, j'avais l'impression qu'il portait la lumière. Il a été professeur au collège Saint-Joseph de mon petit-fils Denis. C'est ce qui nous l'a fait connaître. Mon fils est allé le voir et il est revenu après une longue visite en nous disant : "J'ai vu un homme formidable"²². »

« Surveillait-il le dortoir ou une étude, dit un élève, alors se créait entre nous une sorte de communion. Il admettait, avec un sourire [84] tout de bonté, les quelques mots de conversation avec le voisin, qu'il est si difficile de réfréner pendant deux longues heures, et, il savait au bout de quelques instants nous adresser un nouveau regard, également doux, qui voulait dire : "Mon petit, reprends maintenant ton travail". On a souvent dit le pouvoir d'un sourire. Il me semble que le sourire du Père Jacques est le plus pur, le plus doux, le plus divin que l'on puisse imaginer²³. »

« Mon fils, élève de l'institution Saint-Joseph disait, écrit Mme Lebreton, qu'on ne pouvait pas chahuter dans une étude surveillée par M. Bunel ».

« Il fut extrêmement bon pour moi, affirme un prêtre, il sut me comprendre à l'âge difficile,

²¹ Père Maurice de la Croix (Jacques Lefèvre).

L'apostolat de l'abbé s'étend d'ailleurs, entre autres, aux cuisiniers de la Compagnie Transatlantique. – Il reçoit à cette occasion des athées, des hommes peu pratiquants qui aiment bien venir le voir et qui s'entendent dire par des camarades : « Qu'avez-vous donc à être toujours fourrés chez votre curé ? »

²² M^{me} D.

²³ M. B. Thélou.

alors que j'étais en troisième ; sans lui, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de moi car je chahutais terriblement et il servait d'amortisseur entre les professeurs et moi. Il supportait tout de moi en étude sans me mettre de mauvaises notes ! Je me sentais aimé et compris par lui et cela me fut extrêmement salutaire. De plus, je sentais en lui quelqu'un de très doux, sortant tellement de l'ordinaire, qu'il me donnait envie de monter ! »

Il sait prendre les jeunes. « Il a un nombre toujours croissant de pénitents²⁴. » – « S'il réussit fort bien comme directeur de conscience, c'est qu'il demeure avant tout l'ami auquel on aime à confier ses propres secrets²⁵. »

« Il devait revenir assez souvent à Fauville, plus tard, revoir son ancien maître, l'Abbé Ternon. Il venait alors passer quelques instants chez mes parents et je me rappelle qu'au cours d'une de ces visites, il bavarda longtemps avec moi dans le verger beaucoup plus comme un grand frère que comme un directeur de conscience (voyez dans ce dernier mot tout ce qu'il y a de rébarbatif et d'austère pour un garçon de douze à quinze ans). J'insiste sur ce fait car il me paraît essentiel : Père Jacques partout où il est passé a voulu, je crois, mettre le bon Dieu à notre portée²⁶. »

[85] Cela ne l'empêche pas d'avoir déjà la manière rude et directe que nous lui avons connue, et qui parfois déroutait les uns ou les autres, à tout le moins pour un moment.

« Je l'entendis un jour prophétiser à un camarade qu'il serait à vingt ans usé prématurément par une existence de plaisirs (je traduis : les mots employés étaient plus verts...) Le camarade en question est maintenant prêtre... Et il l'est certainement pour avoir vu passer dans sa vie de jeune homme quelques prêtres de la valeur du Père Bunel... – Un de mes amis revenait un jour du Carmel du Havre avec lui ; je ne sais pas ce qui avait pu frapper l'Abbé dans les réactions du jeune homme, mais l'Abbé lui lança à brûle-pourpoint (il n'était pas son directeur de conscience) : “Que tu es orgueilleux !” L'autre, sans se douter qu'il donnait raison à son censeur, regimba. Celui-ci répartit alors : “Pas orgueilleux, toi ! Tu es pourri d'orgueil !” Mon ami dut se résigner...²⁷ »

« Sa charité était forte, exquise, délicate... Il lui arrivait de glisser une fleur dans une lettre, une première violette, par affection et par délicatesse. Mais la charité ne marche jamais au détriment de la vérité. Le Père Jacques était la vérité. Alors qu'il était professeur à l'institution Saint-Joseph du Havre, il me dit un jour : “Je vais prêcher sur l'apostasie” – “Sur l'apostasie, rien que cela !” – “Mais oui, nous sommes à la veille des vacances et je vais me trouver en présence d'enfants qui de retour chez eux suivront le courant familial et mondain et sont à la veille d'être des apostats. J'en vise trois plus particulièrement qui, vous le verrez, viendront me trouver après le sermon” – Et il en fut ainsi²⁸. »

*
**

Il enthousiasmait les parents, il avait une notoriété, son emprise sur les élèves était étonnante, mais comment le jugeait-on du côté de la direction et du corps professoral²⁹ ?

[86] Sur sa vie intérieure, il était discret : aucun étalage, mais sa vie spirituelle était très sérieuse, sa volonté de détachement était très nette. La vente de sa bibliothèque pour ses scouts produisit une forte impression sur ceux qui la connurent.

²⁴ M. David.

« Il dirigeait beaucoup d'enfants » (Abbé Foerster).

²⁵ M. Jacques Lefèvre (P. Maurice de la Croix).

²⁶ M. B. Thélou.

²⁷ Abbé Pierre Gissy.

²⁸ R.P. Pierre-Damien.

²⁹ Plusieurs des renseignements suivants m'ont été fournis en conversation par Son Excellence Mgr Blanchet, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, qui fut, au Collège du Havre, le collègue puis le Supérieur de l'Abbé Bunel de 1924 à 1931.

« Je me rappelle que nous avons parlé, un jour, du Père Léonce de Grandmaison mort peu auparavant, rapporte Son Excellence Mgr Blanchet. Il avait de lui une image mortuaire. Comment l'avait-il ? Je n'en sais rien. (Sans être intrigant, il était très avisé, il avait l'art de se servir des hommes et d'en obtenir ce qu'il voulait en fait de choses ou de résultats ; il arrivait toujours à ses fins...) Il avait donc un memento du Père de Grandmaison, portant le texte d'une belle prière à la Sainte Vierge ; il me l'apporte pour me le donner. Il ne souligne pas le geste, mais, sans savoir pourquoi, j'ai très nettement le sentiment qu'il me donne cette image à laquelle il tient, précisément parce qu'il y tient beaucoup. Il veut faire plaisir à ses dépens !

Dès le début, il a toujours été extrêmement docile. Il acceptait sans regimber les critiques que lui faisait l'autorité. Il en pensait ce qu'il voulait, soit, mais il obéissait toujours. Quand on lui avait dit : *non*, c'était *non*, et il le comprenait bien.

Il critiquait directement auprès de ses Supérieurs et d'une manière assez vive ce qu'il estimait manquer à une meilleure marche de la maison, mais c'était sans dénigrement, il critiquait pour le progrès, en vue du mieux. Ironique, mordant, il l'était donc, mais pas un seul mot méchant de sa part ; ni animosité, ni amertume, ni aigreur. Il est bien entendu qu'il n'avait rien du mouton qui suit. Il était *lui*.

Il avait l'ardeur et la spontanéité de son milieu populaire qui ne lui avait pas apporté de culture générale.

Il lui manquait, à cette époque – et c'est compréhensible – une certaine profondeur d'acquis, une certaine souplesse, un certain charme.

Quoi qu'il en fût, il est certain que la réputation de l'Abbé Bunel était grande auprès d'un bon nombre de familles, et que les enfants souhaitaient d'être de sa section³⁰. »

Sa culture, il l'avait ardemment conquise et continuait de l'acquies- [87] rir avec acharnement. Où en prenait-il le temps ? C'était un mystère. Il fournissait, en effet, un très gros travail. Enfants, parents, amis, relations nombreuses (sans aucune mondanité d'ailleurs), il était dévoré. Quand prenait-il le temps de lire ? On n'en sait rien. Les nuits devaient y passer...

Sa curiosité était étendue. Il s'ouvrait à tout, tout l'intéressait, et pas en dilettante. Il ne recherchait pas seulement des impressions, il voulait savoir. Il interrogeait les hommes. Il emmagasinait des notions précises et nombreuses, mais c'étaient encore morceaux de connaissance, plutôt que culture fine, aisée, étendue.

« Il “croyait” à tout ce qu'il découvrait, avec son tempérament très absolu, ce qui ne l'empêchait pas – et la contradiction n'est qu'apparente – d'avoir beaucoup d'ironie, mais une ironie ardente, combattive, tranchante, rien de “renanien”, rien d'une ironie détachée, nous disait Mgr Blanchet qui ajoutait : C'est un éloge de ma part, mais ce n'est pas seulement un éloge ».

Sa manière de penser était alors rude, coupante, abrupte. Il tendait d'ailleurs à être moins raide.

Il était très professeur, étonnamment vivant, très personnel. C'était un don, et un danger ! C'était lui que ses élèves aimaient. Sa personnalité était très accusée. Les enfants l'auraient suivi n'importe où. En classe il animait toute chose.

Il était épris des méthodes actives en pédagogie, il était à l'aise dans ce courant de pensée, mais il avait ses outrances. Le Père Jacques a écrit qu'il avait largement bénéficié du Collège Saint-Joseph du Havre, dont le fondateur spirituel avait été l'Abbé Julien, le futur évêque d'Arras³¹. C'était alors innover que d'opter pour les méthodes actives – confiance, contacts personnels, éducation positive et constructive. À Saint-Joseph, c'était une tendance assez marquée. [88] L'Abbé Bunel

³⁰ S. E. Mgr Blanchet.

³¹ « Qu'on nous permette de dire notre reconnaissance au grand éducateur que fut Mgr Julien, ancien évêque d'Arras et ancien Supérieur de l'Institution Saint-Joseph du Havre. C'est dans le Collège formé par lui que nous avons trouvé la plupart des idées pédagogiques exposées ici » (R.P. JACQUES DE JÉSUS, « Pour l'éducation des enfants de Dieu » dans *La Vie Carmélitaine*, p. 71, n° 1, éditée par les Etudes Carmélitaines à l'occasion du 3^e centenaire de la Province de Paris en 1935).

donnait à fond dans ce mouvement. Mais ce qui était un « esprit » chez les autres, était chez lui comme un « système ». Il était en réaction contre les autres manières de faire. Il aimait la lutte.

À cause de ses parti-pris tranchés, il pouvait omettre dans son enseignement certaines données de base, pourtant essentielles. Ses élèves gardent tous de lui un souvenir très vif, très reconnaissant. Il leur a certainement fait beaucoup de bien. Il les a éveillés, intéressés, entraînés, mais parfois peut-être aux dépens d'une certaine solidité dans la possession de méthodes et d'acquisitions élémentaires. Certains de ses collègues, moins goûtés que lui, n'étaient pas pour autant plus mauvais professeurs, tant s'en faut, quant au fond de leur enseignement. L'un ou l'autre, héritant des élèves de M. Bunel en classe de cinquième n'était pas sans marquer parfois quelque désagrément, d'ailleurs exempt d'amertume, en constatant ce qui manquait aux jeunes disciples de l'Abbé Bunel. – « Il a la vogue, disait-on, c'est facile... mais c'est à nous de combler les lacunes de son enseignement ».

« S'il était resté professeur, il aurait, il faut l'espérer, donné plus d'attention à ces choses plus humbles, plus fondamentales, concluait Mgr Blanchet. Il était professeur de sixième, ne l'oublions pas. Les exigences des classes supérieures sont évidemment différentes.

C'était le premier feu de sa jeunesse ! Il se serait perfectionné ! »

« À un examen trimestriel, rapporte l'Abbé Fœrster, le Directeur du Collège fait passer le latin aux élèves de M. Bunel et demande à un candidat de traduire de façon plus précise. L'Abbé Bunel réplique aussitôt qu'il a appris ainsi à ses élèves. L'examen terminé, le Directeur exprime au professeur le souhait qu'il fasse traduire de plus près à l'avenir et demande l'avis du professeur de science, mais d'un geste sec, M. Bunel ne laisse pas à ce dernier le temps de parler : “Vous, vous êtes professeur de science, cela ne vous regarde pas”. Le Supérieur pressenti comme arbitre, n'a pas beaucoup plus de succès. L'Abbé l'écoute, mais n'en conserve pas moins la même méthode... »

« Depuis que je suis passé de l'autre côté de la barrière (si tant est qu'il y ait barrière), écrit un ancien élève devenu prêtre, j'ai appris que celui que ses confrères appelaient avec une pointe de [89] malice “le saint”, était un excellent collègue, encore qu'original dans ses méthodes, et que le “saint”³² savait se déridier pour accueillir les farces qu'on lui jouait dans l'intimité du corps professoral ou même pour en jouer lui-même³³. »

Sur les bulletins trimestriels, se trouvaient les mentions Bien et Assez Bien. Le Supérieur fut étonné un jour en signant les bulletins dans la classe du Père Jacques de trouver également des mentions... *Très Bien* !

La note 5 éliminait du tableau d'honneur, quelles que fussent les autres notes. Un jour³⁴, Charles H. avait un 4 de sciences naturelles. Quel ne fut pas l'étonnement du professeur intéressé, l'Abbé F., de voir l'élève au tableau d'honneur ! Ayant regardé le bulletin, il constata que le 4 avait été changé en 14. Il fit remarquer au Père Jacques qu'il y allait un peu fort. – « Vous ne voulez tout de même pas que j'enlève du tableau d'honneur mon meilleur élève ! »

À Saint-Joseph, la bonne humeur était de règle dans les rapports entre collègues. Rapports très vivants, taquineries fréquentes et tout amicales, même quand elles étaient assez « fortes ».

³² « Dans la rue, l'Abbé marchait toujours les yeux baissés, ce qui en étonnait plus d'un, mais traduisait son union à Dieu au milieu des allées et venues et des bruits de la ville ». (Jacques Lefèvre). On plaisantait « le saint » dans ces petites chansons où tout le monde a son couplet :

M. Bunel veut convertir le monde,
C'est son souci,
Chacun sait ça,
On l'a nommé le saint, tout bas.

Un professeur pas très doux
Pour sa santé, pour ses genoux ;
On sait lequel...
Ce saint M. Bunel.

³³ Abbé Pierre Gissy.

³⁴ Je ne cite pas ici un trait de vertu...

L'Abbé Bunel avait des ironies abondantes et mordantes, sans fiel d'ailleurs. On le taquinait aussi largement, mais il n'avait rien d'une tête de turc. Il avait lui-même de la répartie moitié humble, moitié caustique. Il acceptait l'attaque, sans se poser en victime. Et si de son côté, il retenait parfois la réplique, on avait nettement l'impression que ce n'était pas faute de pouvoir répondre, ni même [90] d'en avoir envie, et il arrivait que le visage, le sourire des lèvres minces et railleuses exprimaient ce qui n'était pas dit.

« Mes souvenirs sur le Père Bunel ? nous dit un autre collègue... Il me reste plus une impression d'ensemble, bien forte d'ailleurs, que des faits précis.

Souvenir des pensionnaires édifiés qui entendaient les pas du Père Bunel traversant très tôt, le matin, le dortoir pour aller à la chapelle faire son oraison. Moi-même je l'ai souvent retrouvé tard le soir, à la tribune, en adoration devant le Saint-Sacrement.

Souvenir d'un confrère qui lisait beaucoup, poètes comme théologiens, et qui savait nous faire profiter avec un zèle enflammé de ses découvertes enthousiasmantes.

Souvenir aussi d'un censeur franc et énergique n'hésitant pas à pratiquer la correction fraternelle... même à l'égard des supérieurs. (Il s'était permis d'adresser à Mgr X. une carte en réponse à celle annonçant sa nomination de vicaire général... pour le plaindre). C'est pour des procédés comme celui-là, et d'autres semblables, que plaisamment nous disions qu'il chaussait du 47... et n'était pas à une gaffe près³⁵...

Souvenir d'un collègue très serviable, toujours volontaire pour remplacer un confrère, mais qui n'aurait guère aimé qu'on s'occupe de ses propres affaires³⁶. »

« On passait beaucoup à l'Abbé Bunel parce qu'il faisait du bien. Il avait une piété solide. Il restait des heures en prière³⁷. »

[91] « Son humeur caustique, ses lacunes font que, sauf pour certains collègues qui lui ont dû beaucoup alors et qui, le connaissant mieux pouvaient aussi mieux juger, les heurts l'emportent peut-être bien alors sur les harmonies dans cette physionomie complexe³⁸. »

En ce temps-là, aucun de ceux qui vivaient avec lui n'aurait fait de lui un panégyrique sans nuances. On aurait fait des réserves. Certains se seraient demandé s'il n'y avait pas une certaine disproportion entre son brio, ses succès et sa valeur réelle, s'il n'y avait pas quelque engouement à son égard. Mais il n'y avait contre lui aucune animosité. C'était simple taquinerie, simple bousculade, entre confrères.

On lui disait, par exemple, au retour d'une conférence en ville :

- « Alors, Bunel ! Toutes les dames y étaient... ? »

On lui disait à propos des élèves

³⁵ Au moment du café, après le repas, conversation entre les professeurs.

L'Abbé Bunel :

- « Je suis allé trouver M. le Supérieur du Grand Séminaire et je lui ai dit qu'il nous gênait en nous envoyant des diacres mal formés. »

M. Vignal (Supérieur du Collège) :

- « Vous ne lui avez pas dit comme cela ? »

- « Mais bien sûr que si... »

- « Eh bien mon cher Abbé, vous avez mis les pieds dans le plat. *Vous chaussez du 47.* »

L'expression fut dès lors souvent reprise par les professeurs en guise de taquinerie. Elle devint proverbiale.

« Au cours de ses réunions, il ne déplaisait pas à l'Abbé d'envoyer une pique au Supérieur, non par naïveté comme certains le pensaient, mais avec intention » (Abbé Fœrster).

³⁶ Chanoine Lestiboudois.

³⁷ « Des Abbés Bunel, il en faut de temps en temps pour secouer les vieilles défroques, pour casser les vieilles vaisselles et si la vaisselle casse, c'est qu'elle était fêlée... » (Abbé X...).

« On lui jouait bien des tours... On le surnommait *el santo*. Il revenait difficilement de ses vues personnelles. Il n'avait pas toujours le jugement très sûr, mais il s'est amélioré avec l'âge. Nous étions intimes. C'était un charmant confrère. Il avait toujours le sourire ». (Abbé Huet).

³⁸ S. E. Mgr Blanchet.

- « Alors, Bunel ! On ne suffit plus aux confessions... ! »

- « Allons, Saint Bunel ! »

« Je l'aimais beaucoup, nous disait Mgr Blanchet, mais, sur plus d'un point, j'avais nécessairement à marquer des réserves.

Il y avait en lui un je ne sais quoi qui ne me paraissait pas au point, des côtés abrupts, des exagérations, des paradoxes ! Surtout des paradoxes ! Quand il savait lui-même que c'était paradoxe, il n'y avait là que jeu d'esprit sans conséquence et excitant, mais il arrivait que ce paradoxe n'était que l'excès d'une idée sans contrepois, et qu'il y croyait. Il était lui-même un paradoxe ! Il n'était pas du commun, il n'était pas quelconque, il tranchait, ce qui ne signifie pas qu'il était manifestement supérieur. Il avait ses lacunes. Il lui manquait je ne sais quelle harmonie d'ensemble.

Bref, il était aussi déconcertant qu'attirant ! Je portais une responsabilité qui me donnait parfois à son égard un certain malaise, mais je le répète, je l'aimais beaucoup.

En somme, un jeune homme encore incomplet, inégal, excès- [92] sif, mais de la vivacité, de l'ardeur, de l'élan, de l'avidité intellectuelle, toute la vigueur passionnée d'une jeunesse qui ne demande qu'à conquérir et à se donner³⁹. »

SON ÂME DE FEU

« Il avait une grande influence en dehors du Collège, mais là encore, il est fait de contrastes. Sa valeur est évidente, nul ne peut la contester, mais il a ses outrances. Le tact et l'équilibre, parfois, lui manquent. Il est capable de dire "des choses énormes", de lancer les pavés de l'ours ; il va droit devant lui. Il aime à provoquer les réactions violentes. Par vanité ? Non, vraiment non, mais, tout de même cela ne lui déplait pas.

Et d'ailleurs sa réussite était peut-être due, auprès de plusieurs, à ses défauts comme à ses qualités !

Il est non seulement droit, mais "rectiligne"... Rien d'équivoque ni de tortueux. Il est incapable de vilains procédés : tout en lui est franc et net.

Son action, son influence spirituelle, ne sont pas quand même de tout repos pour son supérieur. Sans doute, sa volonté de progrès est évidente, et c'est beaucoup. Mais a-t-il alors un jugement toujours sûr ? C'est un "gros mot" que je viens de dire, mais je ne le retire pas. L'Abbé était trop unilatéral.

J'admets volontiers d'ailleurs que plus d'une fois pour lui la vertu ait pu suppléer assez largement à ce qui lui aurait manqué sur ce point.

Avait-il la culture spirituelle suffisante pour faire face aux problèmes qu'il pouvait avoir à résoudre ? Il marche à fond. Il a des engouements spirituels. Il fait ses découvertes religieuses et ne les domine pas encore. Il est absolu ! Il a de l'absolu pour lui, et pour les autres. Ses jugements tranchés, ses impératifs catégoriques l'emportent sur son expérience spirituelle.

Là comme ailleurs son emprise personnelle est un avantage... et un danger ! Mais tout ce qui faisait encore défaut à sa jeunesse ne doit pas faire oublier l'étendue, la vigueur de son action. Pour plus d'un, dès ce temps, la rencontre de l'Abbé Bunel aura sans doute été un moment décisif dans la vie⁴⁰. »

[93] « Il était très souvent demandé pour des prédications à l'extérieur. On l'appréciait beaucoup. Il craignait d'en concevoir de l'orgueil. Ce surmenage, qu'il se reprochait, nuisait, parfois, selon lui, à son devoir d'état de professeur. Il m'a avoué qu'avec son tempérament il ne serait canalisé que par une vie religieuse au règlement sévère⁴¹. »

« À l'un de ses supérieurs qui lui recommandait de se ménager un peu, il répondait qu'il s'était fait à lui-même la promesse de ne jamais refuser de prêcher un sermon, du moment qu'il en aurait

³⁹ S.E. Mgr Blanchet.

⁴⁰ S.E. Mgr Blanchet.

⁴¹ Chanoine Lestiboudois.

matériellement le temps.

Ne va-t-il pas jusqu'à en prononcer vingt-cinq une année au cours de la Semaine Sainte⁴² ! »

Le 11 novembre 1926, il s'écriait en ce jour anniversaire de l'armistice... :

« Oui, messieurs, je viens vous inviter à une guerre nouvelle, une guerre dure, âpre, sans trêve ni fin. Il s'agit de sauver l'âme de la France !

...Car la France est attaquée, car la France se meurt ! Elle est attaquée dans sa religion, dans sa morale traditionnelle, dans ses institutions les plus sacrées concernant le mariage ou l'éducation des enfants. On tue les âmes de France, on leur fait boire un poison, le poison du laïcisme. Des milliers d'enfants apprennent maintenant qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes, qu'ils n'ont à répondre de leurs actions ni à leurs parents, ni à Dieu. Des milliers d'ouvriers ramassent chaque jour dans des journaux menteurs des calomnies sans nom sur l'Église et ses prêtres...

... Ah ! Pauvres âmes d'enfants, pauvres âmes d'ouvriers, pauvre âme de la France⁴³ ! »

« Il aimait frapper fort quand il prêchait. Il ne détestait pas d'étonner l'auditoire et de lui asséner un peu rudement la vérité chrétienne⁴⁴. » Il secoue, il « scandalise », le mot raide n'est pas pour lui faire peur.

[94] « Un fait précis et pénible me reste à l'esprit net comme d'hier. Vicaire au Havre, j'avais proposé Lucien comme prédicateur pour je ne sais quelle grande cérémonie dans notre paroisse ouvrière et bourgeoise, méli-mélo... Les premiers mots de Lucien éclatèrent avec autant de succès qu'un drapeau rouge. Public et prêtres en étaient vraiment gênés : trop de zèle et pas assez de réflexion. La foule des cheminots catholiques accueillit mal les propos exaltés du jeune orateur qu'on me pria de ne plus proposer. Mon doyen m'attendait, et je me fis tirer les oreilles⁴⁵ »

« Appelé à prêcher dans une paroisse bien ébranlée à la suite d'incidents fâcheux, il la réveilla par un coup de clairon énergique. Le bon curé, ne vivait plus en écoutant le sermon et se disait : « Ce bon Lucien, une fois de plus, il met les pieds dans le plat ». Mais au sortir de l'église, une brave femme traduisait à ma chère maman l'impression générale en disant : « On l'écoute surtout en le regardant parce qu'il regarde au-dedans⁴⁶ ».

« Le premier souvenir que je garde du cher Abbé Bunel est le sermon de la Passion, donné par lui, le Vendredi-Saint, en l'église de Saint-François, écrit M. Arson. Son âme de feu avait vibré de telle manière dans les récits des souffrances de Notre-Seigneur qu'un de mes paroissiens me disait le lendemain : “Je n'ai jamais entendu prêcher comme cela”. Car, de lui, on pouvait dire ce que

⁴² M. David.

⁴³ [Sermon aux Anciens Combattants, le 11 novembre 1926, à Ouville, l'Abbaye.]

⁴⁴ Abbé Pierre Gissy.

Il traite de « pourriture dorée » les habitués de la messe de onze heures (J.L.).

« Dans les sermons, je n'ai cessé de rappeler, chaque fois que l'occasion m'en a été donnée, de dures vérités à ceux qui considèrent le travail, non comme une fin en soi, mais comme une exploitation de l'homme par l'homme. S'il m'avait été donné de pouvoir changer quelque chose en France, j'aurais d'abord donné aux ouvriers des logements aérés et sains, des conditions de travail plus humaines.

Tu sais que j'ai toujours eu en horreur les fils de famille, incapables, ces espèces de *snobs* qui pensent à épater tout le monde avec leur torpédo et leurs cheveux “gominolés” » (réflexions faites à son frère René en 1941).

⁴⁵ Abbé Marcel Bunel.

S'agit-il du même sermon ? En tout cas, l'Abbé Bouvier nous rappelle qu'un certain jour, M. Bunel prêcha sur l'argent et fit dire à certains auditeurs : « Un communiste n'aurait pas parlé autrement.

Un jour d'adoration il ne dit pas un mot de la fête, mais donna un sermon social atomique qui scandalisa la moitié des auditeurs : “*Moi, ouvrier, fils d'ouvrier, je viens vous parler de Jésus-Ouvrier...*” C'était tout l'évangile social exposé à des ouvriers dans leur langage. Il avait quinze ans d'avance. C'est tout juste s'il ne se fit pas descendre de chaire. Mais aujourd'hui, il se ferait applaudir. » (X...).

⁴⁶ R.P. Pierre Damien.

« Il dit des choses toutes simples, les mêmes que nous, mais avec un ton qui captive, une conviction qui entraîne. » (Abbé Morin).

l'Écriture dit du Prophète Élie : "Il était une flamme et sa parole, comme un flambeau, brûlait. *Ignis erat et verbum illius quasi facula ardebat*" [Sir 48,1]. Un panégyrique de sainte Jeanne d'Arc, en l'église Notre-Dame avait fait sensation⁴⁷. »

[95] « Je sais qu'il était très demandé et très désiré comme prédicateur dans les paroisses du Havre, non pas que sa prédication fût brillante humainement mais elle était tellement imprégnée de surnaturel⁴⁸... »

« Je l'ai souvent reçu à mon presbytère, écrit R. Delesque. À cette époque, j'avais cinq paroisses à desservir et peu de santé. Quand il vit dans quel milieu j'étais tombé, il fit l'impossible pour m'encourager et pour m'aider. Il n'est venu chez moi que deux fois par amitié ; toutes les autres fois, c'était toujours pour travailler, prêcher et officier. Il m'arrivait, l'âme ardente et vaillante, le cœur débordant de joie et d'affection, mais paraissant épuisé par la fatigue du travail et surtout des veilles prolongées. Il déployait une activité extraordinaire, toujours sur la brèche, ne refusant jamais un service aux confrères, n'acceptant jamais mes honoraires⁴⁹, il était apprécié partout où il se produisait, son temps était littéralement mangé par tout le monde. Ses lettres en témoignent : "Je surabonde de besogne, je suis submergé par le travail". Pour faire face à tous ses rendez-vous, l'usage du train était trop lent, il prenait l'auto, voire même l'avion⁵⁰ ! À quelle besogne ne se livrait-il pas ? Classes, surveillances, leçons particulières, prédications dans tout le diocèse, églises des grandes villes comme des pauvres campagnes, confes- [96] sions de communautés religieuses... Pour qui le connaissait, quoi d'étonnant de le voir arriver brisé, fourbu par la fatigue ! Quand je lui en faisais la remarque ; il répliquait : "Penses-tu, la carcasse est solide !" Néanmoins, avant de gagner sa chambre, il prenait mon réveil. Après son départ, je remarquais chaque fois que la sonnerie avait été remontée pour deux heures, ce qui me prouvait que, tout fatigué qu'il fût, il s'était levé quand même à deux heures du matin pour se mettre en prière⁵¹. »

On retrouve sur un feuillet détaché, daté du 30 juillet 1926 les lignes suivantes :

« Clôture de la retraite ! Douce et profonde intimité avec le bon Dieu pendant ces jours ! Le bon Dieu est là, présent, réellement présent ! Quel bonheur de penser à Lui, de se donner à Lui ! Souffrance de se voir si pauvre, si manant en face de cette sainteté et de cette bonté éminente de Dieu ! On devrait être si bon pour un Dieu si bon !

Pas assez de souffrance volontaire, acceptée, dans ma vie ! C'est un crucifié qui a sauvé le monde, je dois vivre crucifié si je veux faire du bien. Le démon ne se chasse que par le jeûne et les

⁴⁷ « Sa fougue naturelle faisait de lui un éloquent prédicateur et c'est lui que demanda l'Archiprêtre du Havre pour faire en 1931, à Notre-Dame, lors des fêtes du cinquième centenaire, le panégyrique de sainte Jeanne d'Arc : il devait mourir comme elle, martyr de la Patrie ! » (M^{me} Lebreton).

On a retrouvé une partie du manuscrit de ce sermon : « Regardez Jeanne d'Arc. Elle mourut misérablement dans un tourbillon de flammes. Si l'on en croit les apparences, son œuvre entière est détruite, ses victoires annulées, elle a manqué sa vie, elle a été le jouet d'une décevante illusion ! Or, que se passe-t-il en effet, qu'arrive-t-il en réalité ? Le sacrifice terrible de Jeanne est la source d'un élan immense de patriotisme qui parcourt la France entière et qui soulève des armées dont l'enthousiasme bouscule l'ennemi et débarrasse le territoire dans l'espace de sept ans... Ôtez la mort de Jeanne, ôtez son sacrifice, et le pays était perdu... »

⁴⁸ Chanoine Lécouflet.

⁴⁹ « J'ai trouvé une petite enveloppe contenant de l'argent. Elle était dans mon bréviaire. Après mûre réflexion, je conclus qu'il n'y a que toi qui as pu te permettre ce tour. Il m'a surpris et ennuyé. Voyons, Robert ! J'allais pour te rendre service, à titre d'ami, et tu sais si notre affection est réelle, et tu me traites en étranger à qui l'on donne un salaire. Non, Robert, ce n'est pas chic. Tu aurais dû au moins me prévenir !...

Je sais que cela part d'un bon cœur, cela prouve ta délicatesse. Mais sois sûr que cela te reviendra d'une façon indirecte ! » (Lettre du 11 avril 1926).

⁵⁰ C'est ainsi qu'il prit une fois l'avion de Bléville au Bourget pour prêcher dans une communauté religieuse de Paris, le train n'étant pas assez rapide pour le mener à l'heure voulue. Ce fut probablement son baptême de l'air. Il était descendu d'avion émerveillé. Sa seule impression désagréable avait été au départ, lorsque, vérifiant l'équipement de chaque passager, le pilote avait dit : « Au cours du trajet, s'il y a lieu, à mon signal, se jeter dans le vide ». (D'après R. D.).

⁵¹ Abbé R. Delesque.

veilles. Le jeûne peut être pratiqué au moyen de privations dans le boire et le manger ! – même et surtout sans qu'on s'en aperçoive ! Mon Dieu, vois donc combien ardemment je désire T'aimer ! Réalise mon désir ! Je t'en supplie ! »

Nous trouvons quelques échos des prédications de l'Abbé dans sa correspondance.

14 novembre 1926.

« Que devenez-vous par ce beau dimanche d'automne ? Grand vent en bourrasque qui vient battre la petite fenêtre de ma pauvre cellule, soleil qui joue au milieu des nuages, mer qui gratte les galets de ses vagues écumantes ! Nous avons tout cela aujourd'hui ! Et je me laisse bercer par toute cette poésie, par ce bien-être que l'on éprouve à écouter chanter la terre et le ciel dans le fond d'une solitude ! Le malheur c'est que je prêche ce soir dans une église d'un quartier communiste ! Tout y est froid : les murs, les âmes, les offices, le clergé ! Tout cela me glace et j'apprends de paraître en chaire !... Voilà trois jours que j'y parle en triduum d'Adoration Perpétuelle. Enfin puisque j'en souffre, c'est donc qu'il va se faire quelque bien dans les âmes⁵²... ! »

19 décembre 1926.

« Je vous laisse pour aller parler dans une église du Havre ! Joie de verser mon âme dans l'âme d'un auditoire, de sentir que c'est Dieu qui [97] parle par nos pauvres lèvres pour aller émouvoir et changer quelques âmes ! Qu'un prêtre est grand⁵³ ! »

9 mai 1927.

« Le dimanche, je vais prêcher ici ou là, au Havre ou dans notre belle campagne normande⁵⁴ ! »

3 juin 1927.

Il y a en ce moment des livres qui paraissent et que je serais heureux de vous voir lire : tel : *Nos actes nous suivent* de P. Bourget, ou bien *Tels qu'ils Jurent* de Estaunié, ou bien dans un autre genre *Le scandale de Jésus* de Allô, etc... J'ai été remué par le premier, celui de Bourget. Il nous montre comment des actes que l'on pose en ce moment sans y prendre garde peuvent avoir une répercussion terrible non seulement dans notre vie personnelle, mais aussi dans d'innombrables vies ! C'est ce que je prêchais l'autre jour à des patrons et chefs de bureau, en leur faisant remarquer qu'ils étaient responsables devant Dieu de certaines fautes de leurs employés, et même de vies gâchées, parce qu'ils ont placé quelquefois sans discernement de jeunes arrivés à côté de gens pervertis !

Si vous saviez comme je suis dur parfois dans mes sermons, surtout quand je m'adresse à un auditoire de gens enrichis et qui ne visent que l'argent et les plaisirs. Il faut les secouer pour ceux qui ne les secouent pas et qui les flattent !

Dans huit jours, le 12 juin, je prêche au pèlerinage qu'accomplissent les hommes du Havre au Sacré-Cœur. Sujet qui me plaît : remuer des cœurs d'hommes⁵⁵... »

Fin de l'année 1927.

« Je ne vous écris pas de mon lit, mais presque, ce qui vous explique mon silence un peu prolongé. Oh ! ce n'est rien de grave. Un petit avertissement du bon Dieu ! La machine a craqué sous l'effort que je lui faisais rendre ! J'ai eu du surmenage samedi jusqu'à 11 heures du soir. Dimanche je prêchais trois fois un "Avent" dont un devant une foule de 2 000 personnes au moins – effort considérable – s'accumulant à bien d'autres fatigues, et pouf ! Le vieil âne n'en a plus voulu ! Le docteur m'a permis aujourd'hui de me relever un peu ! et demain j'essaierai de reprendre mon service ! C'est un avertissement. Je vais me démettre de toutes les prédications que j'avais acceptées, jusqu'à ce que j'aie passé ma licence, c'est-à-dire pour l'espace de deux ans⁵⁶... »

⁵² Lettre à Antoine Thouvenin.

⁵³ Lettre à Antoine Thouvenin.

⁵⁴ Lettre à Antoine Thouvenin.

⁵⁵ Lettre à Antoine Thouvenin.

⁵⁶ Lettre à Antoine Thouvenin.

À son frère Gaston qui le visite et lui dit : « Comme tu dois t'ennuyer tout seul toute la journée », il répond : « Mon pauvre Gaston, te rends-tu compte ? Rester toute la journée avec le bon Dieu, comme on est heureux ! »

29 janvier 1928.

« Oui, j'ai été assez secoué par une bonne petite typhoïde. J'ai monté jusqu'à 41°2 de fièvre.

Je n'ai pris que quinze jours de convalescence, le médecin m'ayant déclaré que je pouvais reprendre mon service à la rentrée de janvier. Et [98] je suis fatigué. J'ai un mal de tête assez persistant. J'ai revu le docteur. Il m'a prescrit des gouttes et de continuer mon service. Ce service est peut-être un peu lourd. Mais nous sommes si peu nombreux. À la grâce de Dieu !... Peut-être le cloître du Ciel n'est-il pas loin !... Comme le bon Dieu voudra ! Je ne lui ai rien refusé, je crois, jusque-là !

Ne dis rien à l'Abbé Ternon, il s'effrayerait alors que je n'ai sans doute qu'un peu de fatigue. D'ailleurs, je revois le docteur⁵⁷. »

16 avril 1928.

« Hier, j'étais au lit (cause : excès de fatigue en rendant service pendant cette semaine passée aux curés de paroisse)⁵⁸... »

25 avril 1928.

« Quelle joie j'ai connue à Pavilly, doyenné et bourg industriel de près de 4 000 âmes ! Quel bonheur intime, profond, surnaturel à descendre de chaire, à se mettre au confessionnal et à recevoir des âmes bouleversées par ce qui a été dit et revenant à Dieu. C'est une émotion dont vous n'avez pas idée. On sent en soi une immense affection pour ces pauvres âmes, on souffre avec elles, on pleure avec elles, avec quel cœur, quelle âme, quelle tendresse on leur parle !

Le plus triste, c'est de recevoir des âmes engagées dans des liens insolubles et à qui on est obligé de refuser l'absolution. L'une d'elles, je l'entends encore me dire avec l'accent du désespoir : "Alors, je ne vais pas pouvoir communier !" Pauvre enfant ! Que ne ferait-on pas pour les sauver ? Et la tristesse des pauvres petites ouvrières entraînées au mal par des hommes ou des femmes âgées, et qui ouvrent les yeux, qui viennent pleurer leurs fautes, et souffrent atrocement à la pensée de retourner en usine !

Et les belles âmes lumineuses, toutes chargées de tendresse divine !... Quel ministère que le nôtre !... Comment tout le monde ne se rue-t-il pas vers le sacerdoce ?... Et comment compter sa peine quand on est choisi de Dieu pour répandre tant de vie divine⁵⁹ ?... »

Il s'excuse auprès d'un confrère de ne plus pouvoir accepter de prédication. C'est l'été. Voici ce que nous livre son agenda :

« 6 juillet : Bernières.

13 juillet : Beaufort.

20 juillet : En retraite chez mes Pères Carmes (du 16 au 26).

27 juillet : La Fresnaye.

3 août : À Annecy avec mes scouts pour 15 jours⁶⁰. »

Le 5 mars 1931, il écrit à l'Abbé Robert Delesque :

[99]

« Je suis noyé dans les occupations... Je prêche deux Carêmes, un à Sanvic et un à Gravelle. C'est beaucoup, surtout que j'ai en plus quatre Cercles d'Études différents à entretenir. »

Le 6 avril 1931, à la veille d'une mission à Gouy, il est exténué :

« Les forces me trahissent. J'ai fourni trop d'efforts ces temps derniers, et hier déjà, j'ai dû abandonner ma série de prédications. Par peur de ne pouvoir me rendre chez toi la semaine prochaine, parce que je ne me sens pas très bien, j'écris à un Père Carme de mes amis, pour qu'il me remplace... S'il ne peut pas venir, il m'enverra une dépêche et je viendrai quand même, dussé-je mourir chez toi.

Donc, ne t'affole pas ! Je suis souffrant, mais je pourrais à mon remplacement. Si je n'ai pas ce Père, je viens quand même, et Dieu fera le reste⁶¹. »

⁵⁷ Lettre à Robert Delesque.

⁵⁸ Lettre à M. Dupuis, Curé de Montigny (Seine-inférieure).

⁵⁹ Lettre à Antoine Thouvenin.

⁶⁰ Lettre à M. Robert Delesque [Mai 1928].

⁶¹ Lettre à M. Robert Delesque.

Le 29 septembre 1930, il bénit à Saint-Sulpice, à Paris, le mariage d'un ami de son frère. Il s'en va aussitôt après la

Le remplaçant ne put pas venir. L'Abbé vint avec la fièvre et prêcha quand même, de manière impressionnante, nous disait le T. R. P. Étienne-Marie du Sacré-Cœur, Prieur du couvent de Lille, qui assistait à l'ouverture de la mission.

« Le succès de cette mission fut l'œuvre de l'Abbé Bunel. Il sut y faire triompher en milieu déchristianisé la foi et l'amour en la divine Eucharistie⁶². »

C'était bien une âme de feu. Il avait été choisi par Dieu. Il ne comptait pas sa peine.

[100]

cérémonie, mais on nous rapporte qu'au repas et l'après-midi, il n'était question que du discours, tant il avait fait impression.

⁶² M. Robert Delesque.

« IL ÉTAIT GAI, PLEIN D'ENTRAIN »,

Le havre (fin)

Scoutisme – Tout à tous – Rome

SCOUTISME

Au mois de février 1928, l'Abbé Bunel est nommé aumônier d'une troupe scout. Il écrit le 18 mars :

« J'avais déjà beaucoup de sympathie pour ce mouvement, mais depuis que je l'étudie plus à fond et que je le pratique, ma sympathie se change en admiration. Quel moyen puissant et efficace d'éducation complète pour les enfants et pour les jeunes gens¹... »

Un jour, les fonds lui manquent pour mener de petits pauvres en Angleterre ! Qu'à cela ne tienne. Il n'est pas riche, il adore l'étude, il a réuni, livre à livre, une assez jolie bibliothèque ! Eh bien ! Il la vend en entier pour ses enfants et le voyage se réalise sans encombre².

[102] « Oui, écrit-il encore : Il est vrai que nous ne touchons que 1 200 frs par an. Mais dans la pauvreté que ne comprend pas le monde, je crois qu'il se fait du bien. Un riche irrite la foule, un prêtre pauvre soulève le monde et apaise les haines³. »

« Je vais tâcher de donner tous les sermons que l'on me demandera et mettre les honoraires de côté pour permettre à quelques scouts de venir au Grand Camp⁴ ! »

C'est en 1928 que M. l'Abbé Bunel est venu à nous, écrit M. Duramé, nous savions qu'il aimait les jeunes, nous connaissions son dévouement et c'est avec joie que nous l'avons vu arriver. Sans hésitation, de tout son cœur il se donna entièrement et par sa grande bonté, très rapidement, il sut gagner l'amitié et la confiance de tous les garçons ; à tous il était sympathique et les scouts disaient : nous avons un chic aumônier.

Il ne voulut rien changer à la vie de notre groupe, laissant les bonnes habitudes, les coutumes, s'assimilant l'esprit de groupe créé par notre bon T. R. Père Héret que nous adorions. Grâce à tout cela et en peu de temps nous étions emballés pour notre nouvel Aumônier, le Père Bunel, car nous l'appelions déjà le Père Bunel, sachant qu'il voulait se faire religieux et nous en étions fiers, nous, les scouts des Pères Dominicains.

L'Abbé Bunel était très estimé et recherché par de nombreux amis et les meilleures familles havraises qui se faisaient un grand plaisir et un honneur de le recevoir. Souvent au cours de ces visites, de grandes conversations s'engageaient sur les questions sociales, morales et intellectuelles.

La sainteté dans la vie était pour lui au tout premier plan. Très sévère pour lui, il agissait de même avec ses amis. Nous les scouts, nous disions : "Le Père Bunel est un saint".

À notre Aumônier, nous ne pouvions faire qu'un seul reproche, de n'être pas assez souvent avec nous. Nous l'avions très difficilement le dimanche ; très recherché pour son éloquence, il était en prédication dans les paroisses du Havre et des environs. Il était demandé, un peu partout.

¹ [Lettre du 18 mars 1928, à M. Antoine Thouvenin.]

² R. P. Pierre-Damien.

³ Lettre [du 13 janvier 1928], à M. Antoine Thouvenin.

⁴ À M. Duramé, août 1928.

« L'argent sortait facilement du tiroir de sa table... quand une œuvre en avait besoin. Il y rentrait, disait-il, aussi facilement. » (Abbé Pierre Gissy).

Au milieu de ses scouts, il était gai, plein d'entrain. Faire un [103] camp avec nous, c'était pour lui une grande joie. Il chahutait, riait, il jouait même. Par sa façon de prendre les garçons, de leur parler, le groupe 2^e Havre vivait à un niveau religieux très élevé. Nous l'aimions parce que c'était un bon prêtre, "un saint homme", comme nous disions ; nous l'aimions pour sa bonté, sa franchise, sa droiture, son dévouement, et pour tout le bien qu'il nous fit. »

« *Avril 1928* : le petit monde du Scoutisme au Havre n'a pas encore retrouvé l'équilibre et le calme disparus avec le Père Héret, aumônier du district, écrit M^{me} Breton. Ballottés de part et d'autre, renvoyés des Dominicains qui nous trouvent encombrants, aux séculiers qui nous déclarent insoumis, nous perdons presque tout espoir de voir notre situation régularisée dans le Cadre des Scouts de France, lorsque l'idée me vient de faire appel au dévouement de M. l'Abbé Bouvier que je connaissais en lui demandant d'accepter d'être notre aumônier, du moins provisoirement. L'Abbé Bouvier ne peut pas : il a déjà trop de ministère, mais il me donne un conseil qui, selon lui, a bien plus de valeur que son acceptation : "Demandez donc M. Bunel : il a toutes les qualités requises pour vous tirer d'embarras, et vous ne pouvez trouver ni meilleur aumônier, ni meilleur éducateur."

Or, ma déception causée par cette réponse fut grande et grande aussi celle de mes camarades d'infortune à qui j'allais la transmettre. Ils me répondirent par cette exclamation dite sur le ton le moins enthousiaste : "Encore un autre curé... !" »

Et cependant... cet "autre curé" que personne de nous ne connaissait et qui ne nous connaissait pas non plus, à l'instant il accepte de nous prendre en charge, s'il en obtient l'autorisation. Quel tableau on lui dresse, pourtant, de notre indiscipline, de notre insoumission, de notre mauvais esprit... De quoi faire reculer n'importe qui. Mais, justement, le Père Bunel – nous l'avons toujours appelé Père – n'est pas n'importe qui : et quelle aubaine pour lui, quand on le connaît, que ces 60 à 80 garçons échelonnés de 8 à 20 ans, dont on lui dit qu'ils ont la tête montée par leurs Chefs et Cheftaines !

La prise de contact se fit entre le futur Aumônier et ses "fils spirituels" un dimanche d'avril, à Fontaine-la-Mallet, clan, troupe, et meute réunis. Le Père assista, dans l'ombre, à différentes cérémonies qui réussirent à le toucher, tant par leur pittoresque que par la conviction et la discipline de tous.

[104] Il se présenta ensuite aux Chefs, ne leur épargna pas la critique et ne leur cacha pas la triste opinion que donnait d'eux leur façon de se comporter vis-à-vis de leurs supérieurs. Mais au cours des entretiens qui suivirent, j'eus la joie de constater avec quel souci de justice et d'objectivité il écoutait nos explications.

À partir de ce moment, j'ai toujours trouvé dans l'Abbé Bunel, un censeur impitoyable, mais aussi un défenseur plein de justice et de compréhension. Il prit notre cause en mains, surtout la mienne qui était la plus mauvaise, et n'eut de cesse que tout soit rentré dans l'ordre. Ce qu'il dut déployer, dans ces négociations, d'intelligence, de fermeté et de dévouement, lui seul, je crois, aurait pu le dire.

De notre côté, nous ne lui facilitons pas la tâche. Voici des extraits d'une lettre qu'il m'adresse le 23 avril 1928 :

"Comme votre visite m'a fait de la peine... Vous ne pouvez savoir combien mon cœur de prêtre a souffert.

J'avais espéré, à la suite de notre conversation sur la route de Fontaine, que vous sauriez écraser votre amour-propre blessé, et que, vous sacrifiant pour le bien de vos petits louveteaux, vous auriez bientôt ramené la paix et l'ordre.

Je comptais donc être bientôt aumônier de votre Meute, et j'aimais déjà très affectueusement ceux que je ne connaissais pas et que, bientôt, j'aurais comme fils spirituels.

Ayant de tels sentiments de sympathie pour votre Meute, j'ai doublement souffert ce midi en constatant que vous ne vouliez pas vous soumettre aux décisions de l'autorité.

Non, mademoiselle, vous ne pouvez pas faire de bien, un bien réel, profond, surnaturel, avec des sentiments semblables. La première des vertus qu'on doit trouver en vous, c'est l'obéissance, forme de l'humilité ; c'est l'acceptation aussi des sacrifices pénibles, tout cela offert à Dieu en union

avec les souffrances du Christ, pour le plus grand bien des enfants.

Ouvrez ce soir votre évangile, et méditez la parole du Maître : ‘Celui qui veut venir avec moi, qu’il prenne sa Croix, chaque jour, qu’il se renonce lui-même et qu’il me suive’.

Et dites-vous, redites-vous, qu’à l’heure actuelle, vous êtes seule responsable du manque de vie surnaturelle dans vos enfants.

Tout dépend de vous.

... En attendant que vous ayez agi ainsi, soyez sûre qu’un prêtre qui aime votre Meute, chacun de vos petits louveteaux, qui est prêt à se dévouer entièrement pour eux, souffre douloureusement, mais il garde quand même confiance dans votre bon cœur et dans votre désir du bien, et il vous prie d’agréer, etc...”

Comme tout de suite il élève le débat et met chacun en face de ses responsabilités, comme il profite de toutes les circonstances pour agir directement sur l’âme !

[105] Il m’écrit quelques jours après :

“... Devenez davantage surnaturelle. En nous occupant d’enfants nous portons une lourde responsabilité. Autant d’enfants, autant d’âmes immortelles. On ne peut atteindre une âme que par la prière et le sacrifice. Chacune de vos journées doit être marquée par une prière fervente, ardente, par d’innombrables petites souffrances ou privations acceptées ou recherchées, et tout cela doit être offert à Dieu pour le bien des petits. Prenez aussi l’habitude de la vie intérieure, en cœur à cœur avec Dieu. Vous devriez faire chaque jour une lecture d’une demi-heure dans un livre profond qui vous révélerait l’immense douceur fortifiante et consolante de la présence de Dieu en nous. Il vous faudrait posséder tellement Dieu que vous le puissiez rayonner autour de vous dans les petites âmes qui vivent de votre dévouement.”

Je n’avais pas encore appris, comme je devais le faire peu à peu que personne ne pouvait résister longtemps à son influence et, malgré tous ses efforts, j’augurais mal de l’avenir. Mais un mois environ après, je reçus ce petit “bulletin de triomphe” :

“Cheftaine,

Enfin... ça y est... Tout est arrangé. Vos pronostics pessimistes ne se sont pas réalisés... Allons, mettez-vous à genoux et remerciez le bon Dieu. Je suis donc votre aumônier. Vous savez avec quels sentiments de dévouement absolu, j’accepte ce poste. Quel bon travail de formation totale nous allons pouvoir réaliser ensemble sur l’âme des petits louveteaux.

... Et maintenant, de la joie, de la paix, et du bon travail. C’est l’ère des résurrections. Je vous bénis, vous et vos petits louveteaux. Votre aumônier : L. Bunel.”

En un mois, il avait donc réussi à clore cette lamentable histoire.

Il s’était donné entièrement à cette tâche pour des inconnus, possédé qu’il était du désir de pouvoir s’approcher des âmes qui l’attendaient, et aussi du désir que je lui ai toujours connu de rendre service aux autres, quel que soit le mal que ce service pouvait lui demander, et surtout s’il devait lui donner du mal...

Son ministère commence alors chez nous, et c’est vraiment quelque chose d’unique et dont on ne peut s’empêcher de garder la nostalgie. Il avait une manière inoubliable de parler aux enfants qu’il captivait, fait remarquable, autant par ses causeries spirituelles que par les histoires qu’il inventait pour eux avec une extraordinaire richesse d’imagination.

» J’ai toujours été frappée du regard que les louveteaux attachaient sur lui, lorsqu’au camp, une fois la messe terminée, il se retournait vers eux pour leur parler de la Communion qu’ils venaient [106] de faire. Il faut imaginer ces petits garçons remuants et joueurs, levés depuis plus d’une heure, à jeun et debout, immobiles depuis le début de la messe, et dehors, c’est-à-dire dans un cadre où tout peut être prétexte à distractions. Lorsque le Père parlait, le visage de chacun d’eux se tendait vers lui dans une attention et une immobilité émouvantes. Il n’y avait, et j’insiste sur le fait, aucune exception.

Or, le Père parlait avec la plus grande simplicité, sans élever la voix, sans chercher aucun effet d'aucune sorte : il ne racontait alors aucune histoire de nature à captiver plus directement l'attention des enfants. Il leur parlait de leur communion, du Jésus du Tabernacle et les enfants l'écoutaient, ravis, littéralement "enchantés". J'avais toujours l'impression que leurs âmes buvaient et s'assouissaient à la plus pure des sources.

Il demandait parfois, pendant les camps, de les conduire dans la paroisse où lui-même devait dire la messe, espérant que leur attitude recueillie aurait une heureuse influence sur les paysans. Il nous demandait de chanter le cantique : "Jésus tu es à moi..." du Père Sevin, qu'il aimait beaucoup.

Dispensateur de joie spirituelle, il l'était aussi de gaieté naturelle. Quand il jouait avec les louveteaux, il était le boute-en-train du jeu, et il ne dédaignait pas de nous chanter au feu de camp, et avec quel savoureux accent normand : "La Notre-Dame d'Autertot..."

Mais ces moments de joyeux abandon n'empêchaient pas une extrême réserve : jamais il ne dressa sa tente dans le camp ; il logeait toujours au presbytère et ne prenait que quelques repas avec nous. Il appréciait beaucoup les méthodes d'éducation scout et s'intéressait vivement à notre manière de les appliquer dans la Meute ; mais il ne voulut jamais empiéter sur le domaine des cheftaines, malgré notre désir de le voir le plus possible avec les enfants. Il ne faisait exception que pour rendre un service ou nous éviter des corvées. Un soir de pluie à Bourdainville, il aménagea un grenier du presbytère pour les louveteaux et veilla lui-même avec un soin paternel à ce qu'ils soient installés aussi confortablement que possible. Une fois, au cours d'une sortie de journée, voyant que nous serions de retour plus tard que nos pronostics ne nous l'avaient laissé supposer, je ne sais trop quel moyen il employa pour en faire aviser de braves fermiers près desquels nous campions. Toujours est-il qu'en rentrant le soir, nous eûmes la satisfaction de constater que le repas était prêt ; les louveteaux n'avaient plus [107] qu'à se restaurer..., les cheftaines aussi. Tout le monde était ravi et les fermiers plus encore, enchantés d'avoir rendu service à l'Abbé qu'ils vénéraient.

Si, par malheur, nous organisions une excursion trop tard pour faire aux chemins de fer la demande de réduction prévue, le Père emmenait tout son monde, mais, sur le quai, frappait à la petite cabine du Chef de gare et obtenait presque immédiatement ce qu'il voulait. Je n'ai d'ailleurs jamais vu personne, petit ou grand, résister longtemps à sa volonté si ferme et si persuasive.

Il n'aimait guère ce qu'il est convenu d'appeler l'esprit bourgeois et devait, comme son Maître, détester le pharisaïsme. J'en eus plusieurs fois la preuve, mais surtout lors d'une fin de camp où il nous réunit chez les châtelains pour les adieux. Comme l'hospitalité qu'ils nous avaient accordée n'était pas aussi large (d'espace et d'esprit) que l'eût souhaité le Père, il les remercia, mais beaucoup plus de tout ce qu'ils n'avaient pas fait, que du peu qu'ils nous avaient concédé. Et c'était dit avec une telle grâce et une si légère ironie, qu'il n'y avait vraiment qu'à... "encaisser".

Le Père était extrêmement strict sur la morale : une cheftaine aux allures tant soit peu mondaines ou coquettes ne trouvait pas grâce devant lui. Il aurait voulu exiger beaucoup de nous, comme le disent les lettres ci-dessus, sentant bien que nous n'étions jamais assez prêtes au rôle magnifique d'éducatrices qui nous était dévolu.

Je m'amusais parfois, pour le taquiner ou même pour le choquer, à émettre devant lui des opinions plus ou moins paradoxales : plus que ses raisonnements, m'arrêtait souvent son regard qui s'attristait. Je dus cependant, un jour aller un peu loin, car, peu de temps après (peut-être était-ce le lendemain), je le vis arriver à la maison, et, pour la première fois depuis que je le connaissais, il semblait embarrassé dans son attitude et ses explications, jusqu'au moment où il se décida à sortir de sa poche deux petits livres de piété apportés à l'intention de ma conversion : je le rassurais de mon mieux, en m'excusant de mes frasques "en paroles" et je crois, j'espère, qu'il partit rasséréné, rassuré. Mais j'ai gardé les deux petits livres.

Plus grave était l'inquiétude que lui causait l'âme de certains de ses scouts. Que de déceptions il connut dans ce domaine ! Je l'ai vu pleurer, au retour d'un camp en me relatant quelques écarts [108] de morale infiniment regrettables dont il avait eu connaissance.

Heureusement, la pureté et la simplicité des Louveteaux lui donnaient de vraies joies d'âme : ils étaient, me dit-il souvent, sa consolation...

Bien que le Père s'en cachât jalousement, on ne pouvait ignorer son esprit de mortification qui était immense. La première fois que nous le vîmes, affublé des célèbres et affreuses lunettes en fil de fer, notre conviction unanime fut qu'il avait trouvé là un nouveau moyen de s'enlaidir... Nous ne lui avons pas posé la question qui aurait tourné à notre confusion grâce à son esprit étonnant et étonnamment caustique. Gare à celui qui n'avait pas bon caractère ! Comment se fâcher, pourtant, quand, à côté du mot qui porte toujours juste, il sait si exactement placer celui qui émeut ou qui encourage. Je n'ai jamais connu censeur plus direct, ni éducateur plus encourageant.

Ma conviction d'être en présence d'un saint, s'affermissait après chaque réunion et chaque camp : littéralement, il vivait en Dieu, pour les autres. Ma famille et les assistantes partageaient ce sentiment. Il pratiquait un détachement héroïque, mais simple et serein. À ma mère qui le félicitait de s'être remis d'une grave maladie, il répondait en souriant, que ç'aurait été pour lui beaucoup plus facile de mourir que de guérir⁵... »

*
**

Le scoutisme l'avait conduit en Angleterre.

C'était pour lui l'occasion de travailler au rapprochement et à l'union des Églises. Voici l'article qu'il écrivait pour *La Croix* au retour [109] d'un camp à Plymouth en 1928. C'est bien sa méthode, c'est bien lui-même qui nous sont révélés dans ces quelques lignes. Il regarde toujours au-delà des horizons immédiats et aime l'action des réalisateurs.

Impressions d'Angleterre

« Monsieur le Directeur,

Je reviens de camper en Angleterre avec 40 de mes boy-scouts : je ne rentre pas à vide, mais chargé d'impressions et de constatations qu'il sera peut-être agréable à vos lecteurs de connaître.

Avant mon départ, des confrères m'avaient quelque peu effrayé en me représentant un prétendu danger à faire camper nos troupes catholiques à proximité des troupes protestantes. "On habitue les enfants à penser que la religion est une chose secondaire et que le scoutisme est tout." Je demeurais sceptique au fond de moi, et je continuais à penser que les catholiques peuvent lier connaissance et amitié avec des protestants, puisque c'est un moyen de leur montrer ce qu'est le catholicisme.

Je suis heureux aujourd'hui de constater que ce que je pensais était exact.

Nous avons vécu notre foi comme nous le faisons d'habitude en France, simplement mais dignement, célébrant la messe au camp le matin, priant avant les repas, et récitant le soir notre prière autour du feu de camp dans les dernières clartés des tisons qui s'éteignent. Notre piété surprit les Anglais le premier jour, puis ils se sentirent bientôt émus, et j'entendis le chef de camp avouant à un reporter d'un journal de Plymouth combien il était étonné de rencontrer une telle sincérité dans notre piété.

J'eus moi-même l'occasion de lier conversation plus intime avec ce chef de camp, professeur dans un collège secondaire de Plymouth, comme aussi avec d'autres scoutmestres anglais et protestants. Tout en parlant de choses et d'autres, je pus leur expliquer quelques-unes des joies du prêtre catholique, l'émotion qui nous saisit quand nous transformons le pain de notre messe au corps

⁵ « Deux convictions m'empêchèrent de m'affliger outre mesure de son arrestation : la première, que quelles que soient les souffrances qu'il était appelé à subir, il les accueillerait avec une secrète joie et comme une véritable bénédiction ; la seconde, que partout et toujours, il dominerait ses accusateurs, ses juges et ses geôliers. Hélas ! j'ignorais qu'il eût fallu dire : ses bourreaux...

La nouvelle de sa mort me bouleversa : j'étais révolté qu'une barbarie brutale ait réussi à supprimer un être aussi saint et que me semble avoir été accordé, en notre siècle de pesant matérialisme, comme une chance, comme une bénédiction, comme une grâce unique et merveilleuse aux petits enfants de France...

Comme au jour de son départ pour le cloître, je ne comprenais pas. Et maintenant, je crois que par la grâce de son martyr et de sa mort, il va gagner des âmes bien plus et bien mieux encore que de son vivant. » (M^{me} Lebreton, 21 mai 1946).

du Christ et que nous nous trouvons brusquement face à face avec Dieu. Ces révélations les touchèrent à un tel point que le surlendemain, à la fin du feu de camp, le chef du camp s'approcha timidement vers moi, me tira dans l'ombre et me demanda avec un accent que je ne puis oublier : "Monsieur l'Abbé, vous refuserez si vous le jugez bon, ce que je vais vous demander ; permettez-nous de nous agenouiller avec vos scouts autour du feu pour recevoir votre bénédiction".

Il m'est impossible de vous dire quels sentiments m'envahirent à ce moment, ni quels mots je prononçai, mais avant de bénir tout ce petit monde d'enfants protestants appartenant à toutes les confessions, je leur criai mon affection débordante pour leurs âmes, et tout ce que je mettais de désir dans ma bénédiction. Depuis ce soir, tous s'agenouillèrent avant de regagner leurs tentes pour recevoir fidèlement et avec quel respect la bénédiction du prêtre catholique : quelques-uns même – scoutmestres de 30 à 40 ans – assistèrent de loin à ma messe, n'osant s'avancer trop près, et venant me confier dans la journée qu'ils s'étaient unis de tout cœur à nous.

[110] J'eus même la consolation d'entendre ces scoutmestres me dire, le dimanche, alors qu'ils passaient près de moi, pour se rendre à l'église anglicane : "Nous espérons bien que dans un temps très rapproché, nous nous unirons complètement et définitivement à vous".

Nos petits scouts étaient heureux de connaître ces résultats. Ils priaient ardemment pour que la lumière achève de faire son œuvre et leur piété était plus profonde et plus sérieuse.

Les châtelains eux-mêmes qui nous reçurent dans leur propriété connurent les mêmes émotions que les autres Anglais et ils vinrent chaque jour assister à notre prière du soir. Mme Sastard me dit même que ce serait dans notre collège catholique du Havre qu'elle ferait instruire son jeune fils dès qu'il serait en âge de quitter sa famille.

Le bien qui a été amorcé va continuer son œuvre, car les troupes de Plymouth, de Birmingham et de Londres avec qui nous avons campé, ont demandé nos adresses, afin de nous écrire pendant l'année, et l'une d'elles viendra sans doute l'an prochain camper en Normandie avec nous.

Je tenais à vous signaler ce résultat heureux, obtenu par une visite d'une troupe catholique dans un pays protestant. N'y aurait-il pas intérêt à renouveler et à multiplier de semblables visites ? Notre catholicisme ne peut pas en souffrir, à moins que la formation religieuse de nos garçons ait été négligée ou laissée au second plan, et les protestants peuvent être éclairés en voyant ce que nous sommes et comment nous vivons.

Veuillez agréer,... Abbé L. B., aumônier de la 2^e Troupe du Havre ».

TOUS À TOUS

...Et d'abord à sa famille.

« Vous me demandez, écrit M. René Bunel, comment se comportait Lucien par rapport à Papa et Maman, et réciproquement. À ce sujet je puis vous dire que pour mes parents, Lucien était demeuré le plus aimé des enfants, celui que l'on ne peut oublier, auquel on confie ses joies, ses peines, qui devient tout à la fois, le fils et le grand ami, et pour Lucien je suis certain que Papa et Maman étaient aussi tout après Dieu. »

« Quand nous étions à Ouville-l'Abbaye, à cause de la santé de maman, écrit sa sœur Madeleine, il avait acheté une bicyclette pour venir nous voir du Havre. Quatre kilomètres nous séparaient de la gare. Jugez de son cœur ! Je lui dis que cela me serait bien utile pour faire les courses. Lucien repartira à pied me faisant cadeau de sa machine.

Comme papa ne travaille pas, il envoie de l'argent à la maison tous les mois (300 francs par mois en 1926).

Lucien n'aime pas les grands festins, il faut que le service se [111] fasse vite car il n'aime pas rester longtemps à table, il faut manger pour vivre, aime-t-il à dire, mais non vivre pour manger⁶. »

« À Ouville l'Abbaye, ma mère étant bien malade (c'était en 1926) et Lucien devenu prêtre, se trouvant à la maison, j'ai assisté à un fait qui m'a laissé un puissant souvenir, rapporte M. René Bunel.

⁶ « De même, il me disait souvent : "Lève-toi aussitôt éveillée ; si tu attends la douceur du lit te prendra et tu ne pourras plus te lever. » (Mme Clatot).

Maman est au plus mal, je la veille, il est très matin. Lucien dit sa Messe à l'église voisine. Maman, tout à coup, se débat ; j'ai l'impression qu'elle va mourir. Affolé, je cours chercher mon frère. Il est à l'autel, il doit réciter l'épître. Je monte jusqu'à lui et lui dit : "Viens vite, maman va mourir." Calme, il me répond : "Elle ne mourra pas, je vais lui porter les derniers Sacrements et la Communion, et Dieu la guérira." Je reviens à la maison. Ma sœur était là. Était arrivée une voisine, M^{lle} Adrienne Petit qui devait avoir 52 à 55 ans, et une autre personne aussi.

Nous préparâmes le nécessaire. Lucien parut, il portait le bon Dieu avec lui. Il était rayonnant, il administra ma Mère, lui donna la communion. Nous étions à genoux, tête baissée. Au moment où Lucien prit l'Hostie dans ses mains, une suave odeur comme jamais je n'en sentis ni avant, ni depuis, se répandit dans la maison. Instinctivement, nous relevâmes la tête. Mon frère donnait la Sainte Hostie à ma Mère. Ma Mère s'endormit et depuis elle retrouva une santé qui ne se démentit jamais.

Nous dûmes notre surprise à Lucien quand il revint à la maison, après son oraison à l'Église. Il nous répondit simplement : "Le bon Dieu peut tout faire⁷." »

*

**

Outre les prédications, les confessions et le scoutisme il y avait encore, en dehors du Collège Saint-Joseph, les préceptorats, les colonies de vacances, les cercles d'études, la direction spirituelle, le [112] dévouement sous toutes ses formes. On reste confondu devant une activité aussi débordante et aussi féconde.

« Le souvenir le plus marquant que j'ai gardé du Père Jacques est celui d'une totale abnégation de lui-même. Toujours prêt pour le service de Dieu... il ne disait jamais non. Ce surmenage, joint à la privation de sommeil (il passait une partie de ses nuits en prière) fit qu'il tomba malade pendant plusieurs semaines d'une fièvre intense dont les médecins ne purent déceler la cause et comme nous lui exprimions nos craintes pour sa santé : "Je ne suis pas digne de mourir" nous répondit-il avec humilité⁸. »

« Un été, après son sacerdoce, il est précepteur pendant un mois chez la comtesse d'Auray. Quelle ne fut pas la surprise de celle-ci de constater que son précepteur si magnifiquement logé couchait sur la descente de lit ! Elle me le raconta, mais je savais déjà par ses camarades de séminaire tant de choses sur lui : restrictions, punitions qu'il s'imposait de lui-même, que je ne fus guère surpris. Débordant d'activité et de piété, il était admiré de tous au château.

Il laissa également un souvenir ineffable à l'orphelinat Taillard dirigé par la bonne M^{me} Chauveau.

Il vint aussi prêcher une retraite qui attira beaucoup de monde⁹. »

« Nous étions ensemble en colonie de vacances. Je puis dire cela maintenant que le cher Père n'est plus, nous confie le R. P. Pierre- Damien. Or, un soir les enfants étant couchés et la petite parlotte terminée, je demande au Père Jacques de m'entendre en confes- [113] sion. La confession terminée,

⁷ En avril 1927, toujours à Ouveille, se place l'épisode suivant rapporté par la famille.

« Le jour du mariage de notre frère Gaston, le feu éclate subitement à deux heures du matin chez le boulanger, L. Cottard. Le bâtiment touche de près la maison d'habitation et une autre maison voisine couverte en chaume. Toute la noce se précipite au secours avec seaux et casseroles. Tout le pays est là et fait la chaîne. Il n'y a pas de pompiers, nous reculons devant le feu. Lucien arrive, il fait rapidement repousser tout le monde et déclare : "Retirez-vous, cet incendie est fini." Au même instant l'incendie jette une grande flamme vers le ciel puis s'éteint brusquement ne laissant monter des décombres qu'une épaisse fumée qui elle-même se dissipe.

Le lendemain les gendarmes venus pour enquêter demandent quels pompiers étaient arrivés pour éteindre l'incendie, car on avait l'impression que tout avait été noyé sous l'eau. Or il est à signaler que la chambre du commis sise près du four au 1^{er} étage et construite en petites lames de parquet de sapin rouge était à demi-consumé ; le lit lui-même, ainsi que l'édredon et la couverture étaient à demi-brûlés, mais pas davantage. »

⁸ M^{me} Lebreton.

⁹ M Roy.

il me fait asseoir à sa place, se met à genoux, en disant qu'à son tour il allait se confesser. Protestation de ma part : je ne suis pas prêtre, je ne puis donner l'absolution. – "Vous serez prêtre dans quelques années, vous pouvez m'entendre, je ne vous demande pas d'absolution, la confession c'est aussi un acte d'humilité, on peut toujours faire un acte d'humilité." Et il se confessa, exigea une pénitence et fit son acte de contrition. Il n'y a que des âmes très hautes qui font des gestes comme ceux-là ».

« Je ne sais comment il s'y prenait pour s'occuper de tout sans paraître fatigué et surtout sans négliger ses devoirs envers Dieu. Voici du reste, à quelque chose près, la vie du Père, jeune prêtre en colonie de vacances avec ses enfants.

Levé à cinq heures, il se rend seul à la chapelle, où, sans remuer, il prie ou médite. Dieu seul sait ce qui peut se passer dans ces heures d'adoration ; à sept heures, je crois, le Père monte au dortoir, éveiller tout son petit monde ; sans bruit, sans cris, sans heurt, chacun se lève et se hâte vers les lavabos. En silence, les enfants descendent à la chapelle où le Père les précède souvent pour se préparer à dire sa Messe. Déjeuner, puis dans la journée, un emploi du temps commun à toute colonie de vacances.

Le soir, après une courte récréation, montée au dortoir en silence. Quand j'écris en silence, il faut savoir ce que ce mot veut réellement dire en présence du Père Jacques. C'est le moment propice où l'âme s'élève vers Dieu, se perd en Dieu, où le corps se meut par l'habitude, sans heurter ni troubler le silence qui plane. Un je ne sais quoi de divin émane du Père. Debout dans un bout ou dans un coin du dortoir, les mains enfoncées dans ses manches, les yeux clos, l'âme sans doute toute à Dieu, le Père ne bouge pas, ne surveille pas. Et cependant chaque enfant se déshabille et se couche en silence. Quand le froufrou des draps, qui lui aussi fait partie du silence, cesse, le Père vient dire bonsoir à chacun des enfants qui lui sont confiés. À chacun, il murmure un mot mystérieux, différent pour chacun, et de la main droite il trace un petit signe de croix sur le front de chacun. Ce bonsoir du Père a toute la chaleur, toute la caresse du baiser d'une maman¹⁰. »

[114] « Pendant que j'étais curé de Pavilly (proche de Barentin) il passait une partie de ses vacances à évangéliser un groupe d'ouvrières des usines de tissage, pupilles de l'Assistance Publique, rapporte M. Othon. Pour elles, il dépensait volontiers ses maigres ressources. Un jour, pour obtenir une réduction, il était allé à la gare. L'employé de service, se retranchant derrière les textes des circulaires, avait conclu que ces jeunes filles ne se trouvaient pas dans les conditions requises par les règlements. Rien à faire.

Alors l'Abbé Bunel va directement au chef de gare. Et mettant en œuvre ce don de sympathie, cette force de persuasion que nous lui connaissions, très affablement, avec le sourire, il fait entendre à M. le Chef de gare que, si les circulaires offrent un texte rigide, elles cachent aussi un esprit de souplesse qu'il faut savoir découvrir : "Certainement la lettre des règlements nous exclut de la faveur. Mais pensez à ce qu'a voulu le législateur. Il a voulu adoucir le sort de l'ouvrier, permettre aux déshérités de prendre leur part d'air, de soleil et de liberté. Un texte n'est pas sans cœur..."

Conclusion charmante : le chef de gare fait appeler l'employé et lui dit avec sérénité : "Vous accorderez à M. l'Abbé tout ce qu'il vous demandera." Nous avons ainsi fait ensemble, avec ces orphelines, un pèlerinage à Lisieux. Ce devait être en 1927. »

« Au mois de juillet 1928, M. le Curé de notre paroisse, nous présenta M. l'abbé Bunel, prêtre dévoué à toutes les œuvres de jeunesse, qui voulait bien se charger de la direction de notre Cercle d'études.

"Je viens à vous, nous dit-il, rempli d'affection surnaturelle, je viens comme prêtre, avec mon temps, mon dévouement, je serai l'auxiliaire de votre vie."

De fait, jamais notre Cercle ne fut prospère comme au temps des Conférences de l'Abbé Bunel. Nous étions alors jusqu'à 45 auditrices ; après son départ, nous eûmes d'autres conférenciers, mais le nombre des jeunes filles descendit jusqu'à 10.

¹⁰ M. René Bunel.

Notre Aumônier nous captivait. La réunion commençait par la lecture d'une page de l'Évangile qu'il commentait. Puis, on abordait le sujet désigné. Il répondait toujours à nos questions ; jamais il ne paraissait embarrassé.

Plusieurs de ses conférences sur l'apostolat nous firent pénétrer quelque peu dans l'âme de M. l'Abbé Bunel qui, au milieu de [115] sa vie débordante d'activité, aspirait à la solitude du cloître¹¹. Il revenait toujours sur la nécessité pour l'apôtre d'être une âme intérieure, unie à Dieu, s'il voulait faire du bien autour de lui¹². »

« Mon Père était malade depuis quatre ans, ma Mère mourut s'épuisant à le soigner, écrit M^{lle} Jacotin. Je vis mon Père si affecté et si faible après ce nouveau choc qu'au matin de l'inhumation je redoutai de le laisser à des étrangers. Un seul ami pouvait tout apaiser, l'Abbé Bunel. Il avait ses classes ; pourtant, au bout du fil, il me répondit avec tant d'empressement et d'aisance que je ne réalisai pas sur le moment, que ce put lui être difficile. Il fit passer cette matinée douloureuse à mon grand malade dans la paix et la résignation. Ce que je n'ai jamais su, c'est comment il partit de la maison où j'aurais voulu le prier de rester au repas : il avait attendu notre retour et s'était esquivé pour ne pas être remercié. *C'est tout lui*¹³. »

« Le Père avait une faculté de "rebondissement" très caractéristique et indéniable. Je me souviens comment d'un esprit abattu il faisait surgir la plus courageuse et généreuse réaction.

Deux deuils et d'autres souffrances venaient de m'assaillir. Déprimée, je le lui confiai. Je n'oublierai jamais son air de satisfaction, de "réjouissance" même, à l'idée que Dieu, ainsi, accomplissait sa tâche dans mon âme. Il exalta la Croix avec une telle ardeur et parla avec tant de conviction et d'admiration de sainte Thérèse que je partis non seulement réconfortée et touchée au fond, mais convaincue, *pour toujours*, de la valeur formatrice et rédemptrice de la souffrance.

Il venait de recevoir une superbe sépia (signée C. de R.), tête du Christ en Croix, d'après Fra Angelico. Il s'en dessaisit et m'écrivit au verso : "Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais en Lui..." Pressentait-il combien Dieu accepterait son don et sa promesse, puisque dix ans après, exactement, Dieu le "tuait" d'amour et de [116] charité, dans le camp où il Le manifestait et Le portait à tous dans une invincible espérance ?

Mon frère, l'Abbé Robert Nicolon avait en M. Bunel, son collègue à Saint-Joseph, une grande confiance surnaturelle. M. Bunel a assisté mon frère avec un dévouement tout fraternel pendant les dernières semaines de sa maladie, en 1926. Chargé de lui porter la sainte communion, son âme délicate, soutenait, élevait l'âme de mon cher malade, particulièrement pendant les dernières heures si douloureuses. J'ai vu M. l'Abbé Bunel prier intensément près du cercueil de mon frère, j'ai été saisie de respect intérieur et j'ai compris de quelle qualité devait être sa prière.

Un mois plus tard, à Bonne Espérance, M. Bunel faisait fonction de diacre pour une première communion. J'ai été saisie par l'impression de piété particulière faite d'oraison et de détachement de toutes choses qui se dégageait de sa personne, ce quelque chose qu'on ne peut exprimer, qui le distinguait des autres.

J'ai assisté à des messes dites par lui, dans la chapelle du Carmel du Havre, dès le petit matin, seule avec la sœur tourière, Sœur Marie-Raphaël. Minutes bien précieuses de prière en union aux religieuses. Un mot de lui au sortir de ces messes était tout un réconfort et le point de départ d'un élan plus généreux. Je l'ai entendu prêcher bien des fois d'une façon très personnelle, avec un accent d'âme qui pénétrait comme une flèche, pour arracher les âmes à leur égoïsme et les entraîner dans la voie du sacrifice.

¹¹ « J'ai trouvé une église, pauvre, mais profondément recueillie, où je puis séjourner longuement et me croire au fond de quelque cloître. Qu'il est bon de retrouver ainsi du silence, afin de se plonger un peu plus intensément ne Dieu ! » (Lettre du 30 juillet 1927, à Jacques Lefèvre).

¹² Mme B.

L'abbé Bunel fut l'aumônier de ce cercle de 1928 à 1931.

¹³ M^{lle} Jacotin.

Je comprends que le Père Jacques de Jésus ait donné ses forces jusqu'à leurs plus extrêmes limites, sa vie enfin dans l'apostolat, héroïque au suprême degré, des prisons d'Allemagne. Il devait mourir martyr¹⁴. »

*
**

À l'un de ses amis, curé de paroisse [Robert Delesque], il écrit :

« Non, n'admets pas que l'on parle en mal de tes gens. Ce sont tes enfants. Une mère défend toujours ses petits. Proteste devant les autres qu'ils ne sont pas si mauvais qu'on le dit, etc... Ils l'apprendront, cela les touchera et t'ouvrira le chemin de leur cœur¹⁵. »

[117] « Allons, ne te décourage pas ! Prions beaucoup. Passe de longs moments assis en face du Tabernacle, prie pour eux (tes paroissiens). Envoie-leur des bénédictions de loin pendant qu'ils sont occupés à leurs travaux. On ne sait pas le bien que l'on peut réaliser ainsi à distance uniquement par la prière. Et puis, traverse en tout sens ton village, en récitant ton chapelet, en semant des *Ave Maria* sur chaque famille. Tu constateras bientôt un réel changement dans l'esprit de tes gens¹⁶. »

M^{me} X... m'envoyait *l'Action Française*, écrit un ami [Robert Delesque]. L'Abbé Bunel l'ayant vue dans mon courrier, m'en fit le reproche :

« Écoute : j'avais lu dans l'épître à Timothée et dans celle à Tite des passages qui semblaient dicter ma conduite à ton égard. Je n'aurais pas pu continuer mes relations avec toi. Lis ces épîtres, tu verras comme elles sont dures pour les hérétiques et pour ceux qui se révoltent contre l'autorité constituée par Dieu. C'est si beau l'obéissance. Le Pape a parlé. Nous sommes tous ses fils, nous n'avons qu'à nous soumettre et à nous jeter à ses genoux. L'Histoire de l'Église nous montre que tous les hérésiarques ont tenu le même faux raisonnement et tous se sont trompés en finissant misérablement¹⁷. »

Voici quelques extraits de lettres adressées en 1930 et 1931 à une jeune fille [Marie-Louise Léost] qui était dans l'enseignement et qui est aujourd'hui mariée [à Adrien Dessemond].

Nous pensons que les conseils donnés par l'Abbé ont été d'abord vécus par lui. Il se livre à son insu, dans des pensées qui sont simples et sans apprêt :

19 septembre 1927

« ... Chaque fois que votre faiblesse vous fera tomber il ne faudra pas vous dépiter, vous décourager, mais doucement, paisiblement vous relever, et reprendre la lutte. Une faute n'est rien si elle ne produit pas de désespoir. [...]

Faire des sacrifices. Il faut absolument que vous mettiez de la mortification dans votre vie. Quand on veut être maître de soi, maître de son corps et des facultés sensibles, il faut les mortifier. Donc, imposez-vous de petites souffrances, de petites privations que vous saurez trouver vous-même (friandises, coquetterie, lever à l'heure fixe, etc...)

Évidemment, donnez à ces efforts pour vous mortifier et contre l'orgueil, un but surnaturel. Faites-le pour le bon Dieu. Je vous rappelle à ce sujet que vous devez tendre à réaliser une vie d'union constante au bon Dieu. Il faut que de temps à autre dans la journée vous vous rappeliez la présence du bon Dieu. Fermez alors un instant les yeux, dites-vous bien qu'Il est là, là, près de vous, vous enveloppant de son être, attendant de vous une petite marque d'attachement, souriez-Lui et dites-Lui un mot du cœur. Refaites la même chose souvent dans la journée, et bientôt (après quelques mois) un grand amour du bon Dieu s'éveillera en vous, et avec une grande générosité vous vous donnerez pleinement à Lui. »

¹⁴ M^{me} Nicolon.

¹⁵ Lettre du 25 mai 1927.

¹⁶ Lettre du 29 octobre 1927.

¹⁷ Lettre du 15 août 1927.

22 septembre 1930

[118] « Oh ! Allez, ma pauvre chère enfant, je ne vous gronde pas !... pas du tout. Je comprends tout à fait votre mouvement. À votre âge, j'étais plus violent encore que vous n'êtes, et j'aurais fait une scène pire que celle que vous avez faite. Mais maintenant que je puis mieux juger, à la lumière du bon Dieu, je reconnais que j'[étais dans le] tort. Et c'est doucement, paternellement que je vous demande de vouloir bien reconnaître votre tort et regretter. »

27 septembre 1930

« J'ai pris bonne note de cette phrase qui est un précieux aveu : "Depuis votre première lettre, j'ai fait quelques efforts ; je demandais au bon Dieu de m'envoyer des humiliations et à la première qu'il m'a envoyée, j'ai montré les dents !..." »

Expérience très profitable ! Vous devez à cette occasion vous répéter, pour que cette certitude pénètre en vous et y demeure, qu'il est *douloureux* d'être travaillé par le bon Dieu, que ça fait mal [d'essayer] d'être une sainte, que la souffrance n'est pas un mot, mais une réalité qui déchire l'être et se fait désagréablement sentir. Il ne faut pas être de ces âmes d'illusion qui disent et répètent à Dieu : "Je veux être à vous", et qui s'enfuient éperdues quand Dieu se présente avec la croix. Vous voulez répondre à l'appel de Dieu. C'est à la souffrance, à l'humiliation que Dieu vous appelle, et non au plaisir et à la noce. Mais sa croix généreusement, amoureuxment acceptée vous comblera de bonheur doux et paisible, tandis que le plaisir vide du monde vous laissera du dégoût et de l'inquiétude après un instant d'étourdissement agréable.

Reprenez donc votre prière : "Mon Dieu, humiliez-moi !" et attendez les humiliations, quelles qu'elles soient, en les acceptant d'avance.

Acceptez votre maladie. Offrez-la au bon Dieu pour votre avenir et pour les âmes qui sont dans l'état de péché. »

8 octobre 1930

« J'aimerais que vous fassiez un peu de lecture chaque jour dans Pascal, une lecture lente, en reprenant plusieurs fois la même pensée pour en voir la prodigieuse richesse. Quelle formation pour un esprit que cette fréquentation de Pascal !... »

18 octobre 1930

« Reprenez aussi votre chapelet, au moins en partie. Quand on comprend l'immense profondeur de la dévotion à la Sainte Vierge, on y trouve un tel réconfort et une telle force de préservation morale ! »

23 novembre 1930

« Je constate que le bon Dieu accomplit un travail réel en vous. Ce travail se fait lentement. Je crois qu'il va de plus en plus consister à vous donner le dégoût de vous, la sensation vive jusqu'à l'angoisse, qu'en ne comptant que sur vous, vous n'arriverez à rien de bon, et par conséquent à vous faire vous défier de vous et vous confier à l'obéissance. Si vous vouliez aimer l'obéissance !... Se briser soi-même, s'anéantir, ne plus compter, n'être rien, et laisser Dieu nous mener *où Il veut, quand Il veut, comme Il veut* !... »

Ne vous désolez pas de constater vos faiblesses, vos défaillances. C'est peu à peu que vous allez conquérir de l'empire sur vous. Elles sont rares les conversions brusques. Je préfère les longs changements, réalisés à force de courage et de lutte tenace. »

[119]

[5 janvier 1931]

« Communiquez autant que vous pourrez. Dans vos visites au Saint-Sacrement représentez-vous cette vérité effarante : Dieu vivant là tout près de vous dans l'hostie. Adorez cette hostie en vous répétant qu'elle est vivante. Si vous êtes seule dans la chapelle, baissez la terre par humilité devant cette grande chose qu'est l'hostie vivante. Le Christ vous verra, et aura pitié de votre détresse. Il sera heureux de voir les manifestations de votre amour. »

[23 novembre 1930]

« Laissez la discipline de côté. Vous avez raison de penser que Dieu préfère l'essentiel à l'accessoire. Il n'est pas dit cependant que d'ici peu je ne vous recommanderai pas la discipline une fois par semaine pour vous aider à réaliser l'essentiel. »

13 janvier 1931

« Je voudrais tant vous voir trouver la paix *dans l'acquiescement à la volonté du bon Dieu*. Surtout, développez la piété *eucharistique*. Que votre pensée et votre oraison se concrétisent autour de l'hostie vivante. »

15 janvier 1931

« Pourquoi vous étonner des répugnances de la nature ? Des révoltes que vous constatez en vous ? Des faiblesses qui sans cesse se renouvellent ? Tout cela n'est rien. C'est de la pauvre misère humaine. Cela vous apprend que par vous-même vous ne valez pas cher, et que seul, le Bon Dieu peut vous élever doucement à la vie d'oraison que vous devez atteindre. *Prenez patience*. Laissez-vous travailler par l'action mystérieuse mais réelle du bon Dieu.

Ne craignez pas de développer votre piété eucharistique. Cristallisez vos pensées, vos affections, vos oraisons autour de l'Eucharistie. J'aimerais assez que le matin vous fassiez votre oraison à la chapelle et qu'elle ne soit qu'une visite au Saint-Sacrement tout intime, toute chaude de tendresse, un épanchement de votre cœur au Christ *vivant* là tout près de vous, dans l'hostie. *Vivre son oraison*, dans l'intimité du Christ !

5 février 1931

« Je vous défends de jeûner. Faites pénitence en vous mortifiant intérieurement par une application plus sérieuse dans la préparation de vos classes et dans un respect plus grand du programme. Refusez aussi bien des fantaisies à votre capricieuse volonté, et ce sera parfait. »

25 février 1931

« Lisez la Bible, par morceaux, à genoux, en baisant le livre avant et après la lecture. Commencez par les si belles et si substantielles Épîtres de saint Paul, vous lirez ensuite la Genèse, puis l'Ecclésiaste et Job.

Gardez bien votre habitude de la visite au Saint Sacrement et ne craignez pas de la prolonger. Faites votre classe très consciencieusement. Priez beaucoup pour vos élèves. »

16 avril 1931

« Avez-vous vu des saints qui ne soient d'abord rudement éprouvés ? »

ROME

L'Abbé désirait beaucoup voir Rome et l'Italie. La Providence lui permit de réaliser ses vœux. Il fit là plus d'un pèlerinage.

[120] En septembre 1925, il visite Pise, Rome, Assise¹⁸ et Florence. En 1928, Rome et Florence. Il retourne encore à Rome en 1929 et en 1930.

Il était si discret sur ces voyages qu'il n'en a pour ainsi dire jamais parlé. Il n'en tirait pas la moindre vanité.

Sur chacun des quatre tomes d'un bréviaire dont il se servait encore en 1943, on retrouve, suivie des signatures de la famille Grémond, la dédicace que voici :

« Souvenir d'un voyage en Italie avec le plus dévoué et le plus sûr des guides ».

¹⁸ Deux citations de l'Abbé nous reviennent à la mémoire, sous le signe de saint François d'Assise :

« Hier, j'ai pensé à vous tout spécialement. *Un petit scarabée d'or* (une merveille dans la création du bon Dieu !) trottnait à travers les fines herbes. L'imprudent s'engageait sur le chemin où devaient passer les enfants – cette engeance sans pitié ! pauvre petit, je l'ai pris le plus délicatement possible et j'ai l'ai remis dans les hautes graminées d'une prairie voisine. C'était une petite bête au bon Dieu ! le bon Dieu a bien dû sourire, mais Il ne s'est pas moqué de moi comme vous faites en me lisant. » (Lettre du 12 août 1926, à Jacques Lefèvre).

« *Ne tuez pas de merles !* Pauvres petits oiseaux du bon Dieu qui sifflent de si belles prières matin et soir dans le frais des aurores ou la paix des crépuscules ! Ne les tuez pas, vous feriez de la peine à notre bon saint François d'Assise qui prêchait à ses petits frères ! » (Lettre du 30 juillet 1927, à Jacques Lefèvre).

M^{lle} Jacotin, directrice de l'institut Secondaire libre « Le Paraclét », à la fondation duquel le Père Jacques n'avait pas été étranger en 1936, nous a rapporté comment elle avait fait connaissance de l'Abbé Bunel.

« Je désirais aller en Italie, nous dit-elle. Sachant qu'il y conduisait un groupe d'élèves, je me hasarde, sans le connaître, à aller lui demander des renseignements. Avant de le voir, je rencontre son Supérieur, qui, prenant gentiment fait et cause pour moi, fait appeler l'Abbé Bunel et lui "intime l'ordre" de m'inscrire à son groupe ! Le jeune abbé, timide et tenace, fait valoir toutes les difficultés : billets déjà pris, places déjà retenues dans les trains, les hôtels, les cars. Insistances du Directeur. L'Abbé, soumis, promet d'examiner la question et me conduit au parloir, peu décidé sans doute.

Échanges de vue. Il perçoit un bien à réaliser par ce voyage. Résolu immédiatement, il m'accepte, et de plus me propose d'em- [121] mener une amie. Il se dépasse lui-même par délicatesse : il ne veut pas que je sois isolée dans ce groupe. Mais pourquoi cette résignation changée soudain en large enthousiasme ? C'est qu'il a parlé de la Pinacothèque vaticane, des anges de Melozzo da Forli. Je ne les connaissais pas encore. Avec une passion d'artiste, et surtout une ardeur juvénile d'apôtre très angélique, il me dit, plein de joie : "Alors, c'est moi qui vous les ferai connaître ! Vous verrez cette plongée dans le bleu infini, ce geste qui n'est plus matière, ce regard qui ne peut se détacher de l'abîme, ces teintes transparentes comme le ciel..."

Et rien qu'à l'idée de me faire voir les anges de Melozzo, il rayonnait de lumière et fixait, en deçà de ses lunettes d'acier, ce que je n'avais pas encore vu et dont il rêvait encore.

Vint le jour du départ. Il n'y eut jamais voyageur plus attentif au mieux-être d'autrui, se faisant tout à chacun et rapportant le mot qu'il fallait selon la vie, l'âme, le tempérament et les goûts de chaque compagnon de route.

Quelle objectivité et quelle envergure ! Rien ne lui échappait de ce qui pouvait être dit, même entre deux plaisanteries, pour jeter l'âme en face de Dieu, comme lui-même Le sentait et Le montrait, à travers chaque chose.

Je me souviens d'une journée d'excursion dans la montagne : Il fallut dévaler un coteau couvert de forêts, et jonché de feuilles mortes où la jambe enfonçait jusqu'au genou. Il courait là, heureux, porté par l'espace, l'air, la liberté. Il s'arrêtait brusquement pour admirer une giroflée. Avec respect, il s'approcha, sans la respirer, ce qui m'a frappée. Il reprit sa course. Au bout de la clairière, un lac. Sur un piton des bords, un vieux monastère se dressait. Le coureur redevint brusquement le contemplatif. "Ah ! ces moines, comme ils savent choisir les sites, partout où c'est beau, ils sont. C'est la recherche de Dieu, cela". Et il opposa les galères de Caligula, enfouies au fond du lac, à la pauvreté triomphante des moines ensevelis là. Tout était proche d'une méditation effleurée, mais laissée à la discrétion de ses compagnons.

À Rome, une attention délicate comme il en avait le secret. J'exprime le désir d'entendre un concert italien. Aucun ne se présente ou une impossibilité surgit. Dans notre pension de famille logent quelques officiers alpins, venus pour une manifestation mili- [122] taire. Gentiment, pour satisfaire mon désir et apaiser mes regrets, le Père va les trouver, à mon insu, et demande des chants montagnards qu'ils exécutèrent à quatre et cinq voix comme eux seuls le savent ! »

« Il a été un compagnon charmant, rapporte l'Abbé Lecœur, à l'occasion d'un autre voyage. Il était très gai et s'intéressait à tout, "s'imprégnant" véritablement de la Rome chrétienne : les catacombes l'attiraient, les grandes basiliques aussi. Je le vois dans la basilique de Saint-Pierre ou de Saint-Paul rester un peu en arrière et me rejoindre en disant : "Excusez-moi, mais c'est si beau !" Il s'intéressait aussi à la Rome païenne. Nous avons passé un après-midi, guide en mains, à reconstituer le Forum. À Florence, il était tout transporté des fresques de Fra Angelico¹⁹. »

¹⁹ Abbé Lecœur.

M^{elle} Jacotin regrette vivement d'avoir perdu dans les pillages et bombardements du Havre de magnifiques lettres de l'Abbé Bunel sur les souvenirs chrétiens de Rome.

*

**

Ce jeune prêtre plein d'ardeur – surveillant, professeur, confesseur, prédicateur, directeur d'âmes, aumônier, pèlerin, – oubliait-il pour autant son rêve de la Trappe ? Le ministère et les voyages étouffaient-ils en lui le désir si profondément ressenti d'aller se perdre dans un cloître ? Trouvait-il son équilibre dans cet apostolat multiforme et couronné de succès ?

Au mois de septembre 1931, il entrait au noviciat des Carmes de la Province de Paris, à Lille, sous le ciel gris du Nord...

Il nous faut maintenant jeter les yeux sur un aspect caché de la physionomie spirituelle de l'Abbé Bunel au cours de ces années 1925-1931. Ceci explique cela. Sa vocation au Carmel s'est longuement mûrie dans l'attente et dans la souffrance. Si le jeune soldat de Montlignon était trappiste au fond du cœur, le jeune prêtre du Havre était, lui, devenu Carme.

Mais comment et pourquoi ?